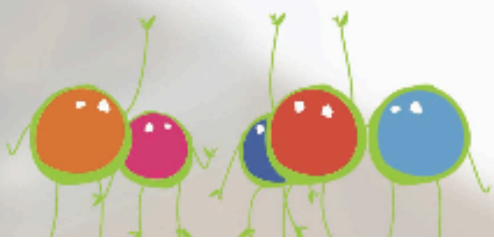
aract languedoc roussillon

SAURAMPS librairie

Recueil de nouvelles

Parler du travail Elles et Ils ont pris la plume

Juin 2008 - Tome 3



SOMMAIRE

PREFACE *3*
Sous surveillance ? *1er prix du concours* *4*
Voleur de mots *2ème prix du concours* *10*
Le dernier forfait *3ème prix du concours ex æquo* *13*
La Rivière *3ème prix du concours ex æquo* *19*
À côté de la plaque *23*
Balajou, patronne des balayeurs *27*
Celui qui *31*
Changement de parcours *35*
Conte de ma mère l'Entreprise *39*
Donne cours de français *43*
Et demain *46*
Fin de semaine *50*
« Flochet est un c… » *54*
Hymne à Paris *57*
Il est minuit, dormez braves gens ! *62*
« L'enterprize » *66*
La troisième dimension *69*
Le balayeur des préjugés *74*
Les caries de la Grande Combe *79*
Les lauriers de la haine *83*
Mauvaise graine *88*
Moi j'essuie des verres au fond d'un café *91*
Moi, Cindy *96*
Maurice Batignol : A votre service ! *100*
Notre cave, notre fosse *105*
Onze heures onze *110*
Organigramme *113*
Petit *119*
Première embauche *123*
Rapport(s) *128*
Stagiaire en émoi *132*
Travail d'équipe *135*
Tuyaux *139*
Un beau cadeau *144*
Un grand homme *149*
Une fin de recevoir *153*
Une vie *156*
Laisser battre doucement *1er prix du concours 2007* *162*
A.V.S. *1er prix du concours 2006* *166*

PREFACE

Le mot *travail*, au cœur de la consigne d'écriture, m'a ramenée d'emblée vers des œuvres anciennes comme *Le Meilleur des Mondes*, roman d'Aldous Léonard Huxley (1931) ou *Les Temps modernes* de Charlie Chaplin (1936), le dernier film muet de l'histoire.

Le Meilleur des mondes décrivait une société sans compétition composée de créatures conditionnées, droguées de façon à ne plus ressentir de souffrance – société supposée parfaite, basée sur le loisir, totalement utopique. *Les Temps modernes* exposait les méfaits de la rentabilité et la folie de l'homme soumis à des tâches mécaniques répétitives, impuissant à modifier son sort. Autant de thèmes toujours d'actualité dans les textes – très nombreux – qui ont fait écho cette année à l'appel de l'ARACT Languedoc-Roussillon.

Oui, concurrence, pénibilité, stress, dépression, inquiétudes et vacarmes en tous genres habitent les pages de ceux qui ont bien voulu se livrer à l'exercice.

Leurs personnages sont balayeur, barmaid, assistant de vie, infirmière, secrétaire, mécanicien, métallurgiste, vendeur de fournitures, coiffeuse, guichetier, conseiller d'éducation ou vigneron, et ils racontent leur quotidien. Non exempts d'inquiétude, ils font de leur mieux, s'engagent dans leur tâche, se moquent de leurs supérieurs, pleurent ou rêvent. Au fond ils tentent de trouver leur juste place. Et s'ils nous touchent, c'est parce qu'ils sont profondément humains.

Dans leur souffle, on ressent celui des auteurs qui vivent et espèrent. N'est-ce pas finalement la quête de liberté et de bonheur qui nous occupe tous ?

Françoise Renaud
Écrivain

Sous surveillance ?

Françoise de Blomac

de : Nina Legendre
à : Charline Benalouah
date : 27/09/2028, 9h10
objet : Demande de recherche

Charline,
Merci d'effectuer recherche sur programme code MAC pour 9h30.
Nina

9h30, devant la machine à café (alias programme code MAC). Charline a déjà son café en main.
- Ben alors, qu'est ce qui se passe ?
- Chut, attends qu'on soit tranquille. Tiens, mets ton pouce dans le lecteur, c'est toi qui offres le café. Moi, je ne suis pas censée être là. J'ai lancé la vidéo des résultats semestriels. Quand je pense que je suis obligée de me taper trente minutes de blabla, de graphiques et de chiffres auxquels je ne comprends rien au nom de la transparence de l'entreprise.
- OK, OK, tu me rembourseras plus tard. Mais je te préviens que cette foutue machine ne me sert que des décaféinés sans sucre, hypertension oblige.
- Pas grave, j'ai réussi à passer un sachet de sucre ce matin, le *Bioscan* n'y a vu que du feu.
- Génial ! T'es une vraie copine toi !
Une fois que Charline s'est identifiée en posant son pouce sur le capteur, la machine lui sert une boisson au vague goût de café, non sans avoir délivré son message d'avertissement d'une voie douce et monotone : « Votre boisson est prête mais nous vous rappelons, mademoiselle Benalouah, que c'est votre deuxième café en cinq minutes et que votre bilan de santé ne vous autorise que trois boissons par jour. Bonne journée. »

- Ta gu…, fichue machine, murmure Charline entre ses dents tout en arborant un sourire épanoui.
Nina s'efface derrière la machine à café, alertée par le léger ronflement de la caméra du plafond qui vient de pivoter.
- Viens dans l'angle mort n°3 qu'on discute deux minutes.
Cafés en main, Charline avance d'un air naturel tandis que Nina baisse la tête. Elles s'arrêtent plus loin dans le couloir qui mène aux archives. Profitant du petit espace hors caméra, les copines s'assoient par terre et partagent leur trésor : le précieux sachet de sucre en poudre. Des gobelets vides oubliés dans un coin leur montrent qu'elles ne sont pas seules à avoir fait une pause « papotage » ce matin.
- Alors raconte, qu'est ce qui se passe ?
- Ça y est, je l'ai encore eu !
- Hum ? Tu peux être plus explicite ?
- J'ai réussi à tromper le logiciel de surveillance. Il a suffi que je retienne mon souffle en montant les escaliers avant de prendre mon poste. J'avais à peine posé les mains sur mon bureau que l'ordi s'est mis en alerte. « Nos capteurs nous indiquent un niveau de stress élevé. Nous avons pris rendez-vous pour une évaluation de votre état de santé à 10h10 au bureau 404. » Tu te rends compte ? Ce sera la troisième fois cette semaine que je vais le voir. Il va finir par se rendre compte de quelque chose, non ? Qu'est ce que tu crois que je lui raconte, que j'ai des vapeurs ? Que ma mère est sur son lit de mort ?
- Heu, non ! Ça, ils peuvent le vérifier rapidement.
- T'as raison. Que je me sens très seule dans cette entreprise ?
- Pas mal. Ça ne doit pas être trop facilement vérifiable, mais tu es sûre qu'il ne va pas t'attirer des ennuis ? Quand même, trois fois dans la semaine au service psy, ça va devenir dangereux pour ta carrière.
- T'inquiète, j'ai vérifié le règlement intérieur. Le psy doit voir tous les collaborateurs, mais ne signale à la direction que les cas alarmants après en avoir discuté avec la personne concernée. Tu parles, ils seraient submergés sans ça. Et puis, c'est un médecin, pas un flic.

- Je sais qu'il a du charme à défaut d'être aussi beau que l'ancien psy, mais sois prudente. Demande-lui rapidement un rendez-vous en dehors de la boîte. Parce qui si tu dois jouer la stressée chaque fois que tu veux draguer, moi, je te le dis, ta carrière d'analyste a du plomb dans l'aile.
- Hum, tu as raison, je vais être obligée d'être directe. Aïe, le couloir se déclenche, il faut filer à nos postes.
Pendant que les filles se lèvent, la couleur des murs du couloir passe progressivement du bleu à l'ocre, signe que les détecteurs de présence commencent à être activés à travers l'entreprise, donnant une cartographie complète du bâtiment et de ses occupants à intervalles réguliers.
Nina retourne à son poste de travail, sur le plateau sud. Grâce à son statut d'analyste senior, elle a droit à quinze mètres carrés avec de grandes baies vitrées donnant sur la Seine. Malgré la saison avancée, il y a encore quelques baigneurs qui profitent de l'eau transparente et de la plage plantée de palmiers qui borde la rive droite. Elle les regarde avec envie et imagine proposer à Michaël une balade en sortant du boulot. Paraît qu'il y a un nouveau resto zen qui vient d'ouvrir plus bas sur le quai. Ensuite, ils pourraient rentrer en vélectrib', ce serait sympa.
9h50. Plus que 20 minutes.
Nina se branche sur *Virtual Life* étant donné que les applications critiques resteront bloquées tant qu'elle ne sera pas passée par le bureau 404. Tiens, Jordan a déposé un cadeau virtuel. Wahoo ! Un magnifique bouquet de fleurs, hyperréaliste, copie conforme de celui que le prince William avait offert à Keira Knightley lors de leur premier rendez-vous quelques semaines avant son investiture. Sacrément doué son collègue des applications de gestion ! Nina se demande où il a pu dénicher un tel trésor. En plus, dès qu'elle zoome sur le bouquet, un doux parfum se diffuse dans son bureau. Ah, Emilie l'invite à la séance de travail « collectif et festif » de samedi autour du nouveau logiciel de jeu. Bon, sa cote ne baisse pas si rapidement, Charline s'inquiète sûrement pour rien. Seuls les plus créatifs sont invités à ce genre de « brainstorming parties ». Elle concocte en hâte une réponse et envoie son avatar la poster dans la boîte de la directrice du développement.

« Votre rendez-vous au bureau 404 est dans cinq minutes, merci de ne pas être en retard », lui rappelle la voix de Jean Reno qu'elle a choisi pour personnaliser son ordi. Ses copines ont beau la traiter de ringarde, il reste son acteur préféré.
Cette fois, Nina ne rase pas les murs pour éviter les caméras. Au contraire, elle affiche un regard tranquille et marche avec grâce en pensant à Hugo, le responsable de la salle de surveillance. Un petit jeu entre eux. Il ne l'embête pas même si elle ne se trouve pas exactement là où elle devrait, mais de temps en temps elle lui sort le grand jeu et déambule façon mannequin sur un podium. Rien qu'une complicité. Elle sait qu'Hugo et ses collègues sont en train de se marrer. Elle aussi sourit intérieurement. En approchant du bureau, elle ne peut s'empêcher de tirer un peu sur un coin de sa jupe et de lisser ses cheveux bouclés.
- Entrez mademoiselle Legendre, je vous attendais.
Quelle voix ! À la fois grave et posée, avec une pointe de féminité tout à fait désarmante. Une voix qui va tellement bien avec son physique. Alors qu'aujourd'hui les hommes sont hyper musclés et mesurent plus d'1 mètre 90, Michaël N'guyen est petit et aussi élancé qu'une liane. À l'heure où le crâne rasé est revenu à la mode, il arbore un casque de cheveux noir de jais d'où émergent même quelques mèches rebelles. Quand tous les hommes s'habillent en matières naturelles et froissées aux couleurs ternes, le nouveau psy ose un pull fuchsia sur un pantalon vert anis. Décidément, cet homme lui plaît.
- Asseyez-vous, je vous en prie.
Lui-même se lève pour se rasseoir en même temps qu'elle. Il sourit.
- Je vois que vous êtes arrivée ce matin avec un rythme cardiaque anormal, 30 % de plus que votre rythme habituel. Pourtant, vous n'étiez pas en retard et vous n'avez pas couru. Qu'est ce qui se passe Nina ?
- Franchement ?
- Bien sûr. Je suis là pour ça.
- Oui, mais tout ce qu'on se dit est enregistré, n'est-ce pas ?
- Pas du tout. Ici il n'y a aucune caméra, aucun capteur. Regardez, les murs sont blancs, sans tableaux et sans miroirs. Cet espace est considéré comme personnel, donc inviolable. Il n'y a que vous et

moi. Vous le savez bien, vous qui avez étudié à fond notre règlement intérieur pas plus tard qu'avant-hier, répond-il en clignant de l'œil.
- Hum, vous savez manifestement tout de moi.
- Si peu, si peu. Juste ce que me dit mon ordinateur sur vos horaires, vos déplacements dans l'entreprise, vos repas, vos boissons, les applications que vous utilisez, les fichiers et les sites que vous consultez et, bien sûr, une brève description des programmes sur lesquels vous travaillez en ce moment. Bref, tout un fatras dont je n'ai rien à faire et auquel je ne comprends pas grand chose. Mais, grâce à notre nouveau programme *NoStress*, j'en sais effectivement pas mal sur votre condition physique qui semble faire le yoyo ces derniers temps. Est-ce que tout va bien pour vous ?
- Hé bien, autant vous le dire tout de suite. Je n'ai rien, j'ai seulement retenu ma respiration en montant les escaliers tout à l'heure parce que j'avais envie de venir bavarder quelques instants avec vous. Vous savez, je ne sais pas si c'est parce que vous êtes psy ou quoi, mais vous sortez un peu de l'ordinaire et ça me plaît bien. Mais moi, je ne sais pas grand-chose sur vous…
Michaël la regarde, parfaitement immobile, sans même cligner des yeux.
- Eh bien, on m'avait prévenu que vous étiez du genre direct, mais là, j'avoue que je suis "scotché" comme disaient mes parents. Si je vous intéresse autant, pourquoi n'avez vous pas assisté à mon pot de bienvenue sur *Virtual Life* ?
- Oh, y'a toute la boîte là-bas. Ici, c'est plus intime, non ?
- Certes, certes, mais avouez que c'est un peu embarrassant, non ?
- Alors je ne vous plais pas, c'est ça ?
- Non, non, bien au contraire. Mais…
- Écoutez, pourquoi on n'irait pas faire une balade sur les quais en sortant du boulot, marcher ensemble dix minutes ? On se retrouve à 19h en bas ? Allez, dites oui.
Une fois encore, le psy prend tout son temps pour répondre.
- Eh bien, soyons fous. Pourquoi pas ? Alors, à 19h. En attendant, je clos votre dossier et je débloque votre ordi.

Nina vole littéralement en retournant à son bureau. Hugo et ses collègues en ont pour leur argent quand elle repasse dans le couloir ! Carrément une star de rock qui se pavane sous leurs yeux. Dommage qu'ils n'aient pas le son car Nina chante un de ses vieux tubes préférés !

Dans son bureau du septième étage, Basile Philibert, directeur des programmes techniques, est nettement moins joyeux. Alors que le robopsy du système *NoStress* a été conçu spécialement pour rassurer les employés sans les attirer sexuellement, la discussion à laquelle il vient d'assister entre Nina Legendre et son dernier modèle, lui montre qu'il a encore fait fausse route. Il a eu beau lui donner un physique aux antipodes des critères de la beauté actuelle, Nina est la deuxième employée à lui faire des avances alors qu'il n'est installé que depuis trois semaines. Décidément, *NoStress*, système de gestion intégrée du bien-être dans l'entreprise, n'est pas totalement au point. Il a tendance à se transformer en « service spécial pour filles seules ». Il va falloir qu'il y travaille encore avant de pouvoir le vendre à ses clients !

Voleur de mots

Pierre B.

La moitié des mecs que je connais chourave pendant que l'autre moitié lui file le train. C'est le jeu du chat et de la souris, plutôt en vogue dans ma banlieue. Je veux dire que chacun sue pour être au max de son potentiel. Ici on partage les mêmes valeurs que celles en cours dans les sphères mirobolantes de la société. Rien que pour le plaisir de pavoiser au sommet du podium, on est prêt à commettre n'importe quelle saloperie bien vicelarde, du genre qui se pratique à l'échelle planétaire sur fond de marché commun.
Moi, après avoir longuement pesé le pour et le contre, j'ai choisi côté matou. Disons que l'autre option implique des sacrifices qui occasionnent pas mal de dommages collatéraux, pour emprunter le vocabulaire martial à la mode. Parce que dans le camp des souris, il y a obligatoirement des phases de privation. La punition du mauvais gars quoi ! La tôle, par exemple, c'est rudement moche, et cent chaînes de télévision ne suffisent pas à en estomper la noirceur, croyez-moi ! Je m'en suis tapé des veillées dans les caves lépreuses de nos barres merdiques avec les frangins qui nous racontaient la beauté de l'humanité prisonnière d'une cellule de quatre mètres sur quatre. J'en ressortais avec les tripes aux bords des lèvres. Chez d'autres, ça produisait l'effet inverse. Leurs dos avachis se redressaient et on pouvait lire dans leur regard une admiration sans bornes pour les conteurs aux longs crocs.
Le must, dans ma partie, c'est de réussir le concours de police, de porter l'insigne du shérif et d'accrocher le colt au ceinturon, sans compter les accessoires qui sont rangés dans le joli coffret de la panoplie qu'on vous offre en guise de bienvenue. Mais attention, il y a très peu d'élus. Et puis ceux qui réussissent sont considérés comme des traitres à l'unanimité. Il n'y a plus qu'un seul homme pour se lever et cracher sur le nouveau costard tout fringuant du lauréat. Tandis qu'en se contentant d'être bodyguard ou agent de sécurité, on fait encore partie du clan des triquards. En tout cas il n'y a pas d'abîme entre les uns et les autres, on habite toujours

ensemble et on se sculpte les pectoraux façon Ken dans les mêmes salles de muscu en se toisant d'aussi haut qu'on peut.
Depuis maintenant trois ans, je bosse dans le secteur de la grande distribution pour le compte d'une enseigne à renommée intergalactique.
Au début, j'étais acharné. Je me faufilais entre les linéaires du magasin tel un fauve. J'en croquais du petit gibier, pour sûr ! Je passais des fruits et légumes au rayon jardinage en deux temps trois mouvements et sautais sans crier gare sur le paletot du pilleur avant même qu'il ait pu dégainer la première syllabe du premier mot de la rengaine des innocents aux mains pleines. A la fin du mois, presque toujours, j'empochais la prime de l'agent modèle. Tout fier, je rentrais chez moi et annonçais la nouvelle à ma meuf médusée par autant de compétences logées « *dans une si petite cervelle* », comme elle aimait à dire en me caressant le front d'un air coquin.
J'ai torpillé mes journées comme ça à vive allure durant presque une année, jusqu'à ce que j'en chope le tournis. Ça m'est tombé dessus du jour au lendemain, sans le moindre signe avant-coureur. Je n'avais plus le goût, point barre. Par la suite j'ai cherché des explications. Il faut dire que ma dernière intervention avant le chambardement avait été assez minable : j'avais cravaté un type gros comme un têtard qui s'acharnait sur un lot de tablettes de chocolat. Il ne parvenait pas à les fourrer dans la poche de son jean. Il m'avait traité de facho et souhaité de rôtir un bon coup en enfer. Mais l'athée que je suis ne pouvait décemment accorder crédit à ce genre de propos délirants. Quoi qu'il en soit, j'étais devenu aussi morose que les zombies qui traînent la savate depuis dix ou vingt ans sur le carrelage nickel du Grand Temple de la Consommation. À partir de là, je m'étais contenté d'assurer le minimum syndical et j'alpaguais la mauvaise graine à hauteur du quota imposé par la direction. Le reste du temps, j'errais.
Mon chef, qui me citait volontiers en exemple pour motiver ses troupes, m'avait dit qu'il s'agissait sans doute d'un petit coup de fatigue, mais je sentais bien au fond de moi que l'affaire était plus sérieuse.

Pour tuer l'ennui et mes idées noires, je rôdais de plus en plus souvent du côté des gondoles de bouquins, j'en prenais un au hasard et le feuilletais. Bientôt je m'appliquai à une lecture plus soutenue des ouvrages que je kidnappais. Je marchais en lisant, ou plutôt lisais en marchant avec naturel, un peu comme si je me documentais pour me perfectionner dans mon job, ce qui fait que personne ne me faisait de reproches. J'oubliais tout. Je me retrouvais embarqué pour New Delhi, Le Caire ou projeté en plein désert de Nubie. Je faisais la connaissance de créatures étranges qui semblaient vivre des existences plus consistantes que les nôtres. Ce simple constat boostait mon moral.

À présent je passe plus de temps à lire qu'à trimer. J'avoue que le soir venu, je suis content, solidement amarré à ma banquette en skaï, en songeant à la gueule que ferait mon boss s'il apprenait qu'il raque pour que je me cultive un chouia dans sa méga-boutique. J'ai l'impression de venger tous les zombies de la Maison. Quant aux mauvais clients que je ramène encore dans mes filets, - nécessité oblige -, ils sont soigneusement triés sur le volet. Je vise d'abord les cleptomanes, certains habitués qu'on connaît bien et qui ne risquent pas grand-chose, si ce n'est une petite psychothérapie imposée par la justice quand elle se veut salement acrimonieuse. J'arraisonne également celles et ceux qui ne sont pas trop mal sapés et qui chourent du superfétatoire. Pour finir je louche grave sur ceux d'entre eux qui semblent avoir hérité d'un air de bon français depuis Vercingétorix, histoire d'éclaircir les statistiques que mon chefaillon remet avec un petit sourire en coin chaque début de mois sur le bureau du Seigneur de ces lieux.

Mon plan de carrière est simple et rigoureux : je vais maintenant m'attaquer à du solide, une authentique librairie. Demain, je dépose mon CV de gorille chez Praussam, 1500 m² 100 % lecture, le rêve pour un voleur de mots !

Le dernier forfait

Bernard Llamas

Ce matin encore, le soleil est revenu vers la colline des trois pins et crache ses couleurs sur les grandes vignes effeuillées. Éprise de teintes fragiles, la nature endormie n'en est que plus belle, plus émouvante. Sur le coteau parfumé, les rangs s'alignent dans les maigres pourtours des vieilles terres. Les brumes matinales enveloppent les souches transies d'une humidité mielleuse.

Pour les avoir maintes fois vécues, Francisco apprécie ces heures fébriles du petit jour où tout chavire autour de lui alors qu'il se prépare à affronter une nouvelle journée de travail. Le vieil homme a rangé son antique mobylette à l'ombre d'un des trois pins qui bordent la parcelle où il va œuvrer dans sa spécialité : la taille sèche de la vigne, plus précisément la taille gobelet. Au cours d'un cérémonial convenu, il déplie le chiffon qui protège ces ciseaux de taille, ensuite manipule son outil dans le vide pour s'assurer de son fonctionnement. Il accroche la petite scie à poignée à sa ceinture et s'approche de la première souche. Feutre vissé sur le crâne, l'artiste est prêt. La journée de taille peut commencer.

La colline aux trois pins, bénéficiant d'un bel ensoleillement, a toujours produit une gamme de vins de bonne qualité. La culture de la vigne y est à l'honneur depuis longtemps, même si aujourd'hui elle ne s'étend plus que sur la moitié de la superficie par rapport aux années fastes. Plusieurs crises viticoles sont passées par là. Les petites exploitations ont disparu au profit des grands domaines.

Au bas du versant sud de la butte, deux belles parcelles s'étalent, celles où Francisco va exercer son talent. Il s'est engagé pour une taille au forfait auprès des propriétaires de ces terres plantées d'Aramon et de Carignan. Ces deux cépages du vignoble méridional sont abandonnés pour les nouvelles plantations. L'Aramon, déprécié en plaine, possède sur les coteaux des qualités de fraîcheur et de fruité. Le Carignan, âpre au goût en grains, fournit un vin capiteux et corsé, un peu rude. Francisco connaît et apprécie ces vieux cépages.

En ces étendues vallonnées de grande renommée, seuls quelques anciens traînent encore leurs souvenirs comme des roulottes de fête foraine. Lui fait partie de ceux là. Non seulement il travaille depuis des décennies sur les vignobles, mais il vit leur histoire et souffre de leur déclin.
Depuis son installation en France à la fin de la dernière guerre mondiale, il a tout connu dans le métier, tout apprécié, tout subi. Par exemple les grands froids de février 1956, les attaques du mildiou, l'abus des cépages à grand rendement coupés avec des vins d'Afrique du Nord, l'achat au degré-hectolitre qui avait contribué à la dégradation de la qualité, l'indépendance de l'Algérie et le retour à des cultures plus appropriées au terroir de la région. Plus récemment, c'est la révolution silencieuse des machines à vendanger qui a affecté le saisonnier.
L'utilisation de plus en plus systématique de ces impressionnantes machines a offert concurrence déloyale aux vendanges qui égayaient les villages et les campagnes dès le début septembre. Dans notre Sud méditerranéen, seules quelques exploitations continuent à cueillir le raisin à la comporte ou à la hotte. Francisco cherche à s'y faire embaucher. Avec un peu de chance, il vendangera les vignes qu'il est en train de tailler.
La taille est l'activité majeure de la saison morte alors que la vigne se repose. C'est le moment de raccourcir les sarments, de préparer la culture de l'année à venir. On taille plus ou moins tard selon la fructification voulue.
Pour honorer les contrats dont il a l'habitude, Francisco commence la taille en basse saison le plus tôt qu'il le peut, sitôt que les souches ont perdu leurs feuilles. Même s'il ne sait pas l'expliquer, il respecte à sa manière la fonction chlorophyllienne. Les bonnes années, la période de taille s'étale de mi-novembre à fin mars. Le forfait est engagé pour cinq cents pieds par jour, ou alors sur l'ensemble des parcelles à tailler. Dans le cas du forfait simple, l'ouvrier est payé entre 0,15 euro à 0,17 euro le pied, soit 75 euros en moyenne pour la journée.
Dans les vignes à gobelet, la cadence est facile à tenir pour notre champion. La coupe à deux ou trois yeux sur deux rameaux nouveaux de part et d'autre d'un courson de l'année précédente, le

cisaillement au ras des gourmands, la sculpture du haut de la souche en forme de gobelet, Francisco connaît tout ça sur le bout de ses outils de taille. Et il l'exécute presque les yeux fermés tant il est dans son élément.
Pour ce qui est de la vigne sur fil de fer – notamment de la taille en Guyot –, c'est une autre paire de manches. L'homme des terres s'est adapté, mais c'est un effort intellectuel et physique de tous les instants. Physique surtout quand il s'agit de dégager les sarments coupés entrelacés dans les fils. L'automatisme n'est plus au rendez-vous, la cadence des cinq cents pieds difficile à respecter. Pour ces vignes nouvelles, l'ouvrier est engagé sur un forfait général.
Dernièrement, Francisco a décroché dans un village voisin un important contrat sur trois parcelles d'environ six mille pieds pour une paye globale de huit cents euros. L'affaire était à prendre ou à laisser. Et il a accepté sans trop discuter même s'il est perdant sur le coup. Son obsession, c'est d'avoir un maximum de travail pendant la période hivernale et de garder les contrats acquis sur sa réputation. Il a impérativement besoin de ces emplois pour compléter sa maigre retraite. Sa pension – 750 euros par mois – ne reflète pas ses nombreuses journées passées sur le terrain. Aujourd'hui il paye le fait d'avoir travaillé sans être déclaré. Comme beaucoup, Francisco s'est souvent loué pour des travaux pénibles de courte durée et bien rémunérés comme la taille, le déchaussage à la sape, l'ébourgeonnage, les traitements de la vigne à la machine portative ou les vendanges.
Avec la mécanisation croissante actuelle, ses activités se limitent à la taille et aux vendanges. Selon les années, il complète ses revenus avec la cueillette des asperges, des melons ou des pommes. Ces contrats, limités dans le temps et pas forcément déclarés, ne permettent pas de bénéficier des avantages sociaux comme le droit à la retraite. Ils assurent cependant la subsistance de l'instant.
Francisco a toujours vécu ainsi, d'une saison à l'autre, sans réfléchir et sans prévoir plus loin.
Aujourd'hui encore, dans sa posture voûtée, le saisonnier avance doucement dans la longue rangée qui le conduira à l'heure de midi.
Parvenu au zénith, le soleil brade quelques couleurs d'été en ce début décembre. La lumière se fait crue sur la colline aux trois

pins, paysage figé. Tout irait pour le mieux dans le meilleur des mondes s'il n'y avait pas le terrible vent du nord. Depuis qu'il s'est levé, il siffle de loin en loin jusqu'à cette ligne impalpable où le bleu et le vert se confondent, éléments d'un tableau vivant.
Plissant les yeux, Francisco jette un regard sur la fin de rangée à finir, environ une cinquantaine de souches. Avec ce vent du nord cinglant et un début de mal au dos, il a pris un peu de retard sur son programme. Avant d'aller manger, il finira son rang. S'il veut être dans les temps du forfait et de retour à son domicile avant la nuit, il devra écourter son déjeuner. Pourtant un bon repas l'attend dans sa gibecière : le reste des tomates farcies du repas dominical et un bon morceau de fromage. La part de cantal restera certainement dans sa boîte plastique.
En effet Francisco ne transige pas avec son plan de travail. Il a une réputation à défendre. La concurrence est rude et les temps difficiles.
Concernant la taille, la vigne se raréfie et des ouvriers plus jeunes arrivent sur le marché avec des ciseaux électriques qui permettent un rendement plus soutenu. Ses fils lui ont expliqué que les exploitants, en réalité de véritables sous-traitants des grandes sociétés de distribution, s'évertuent à compresser les coûts de production. L'ouvrier agricole, dernier maillon de la chaîne, est forcément soumis à la pression de cette politique commerciale infernale. Les producteurs profitent et abusent d'une main-d'œuvre soumise et taillable à merci. Un syndicat paysan a même dénoncé une certaine forme d'esclavagisme moderne. Si ces ouvriers-là ne sont indispensables à la vie agricole, ils contribuent néanmoins à la bonne marche de nombreuses exploitations.
Les enfants de Francisco essayent de lui expliquer les bases du travail et de l'emploi saisonnier. Le retraité les écoute, malheureusement il comprend peu de choses, handicapé par sa connaissance imparfaite de la langue française. Les conditions de travail, les trente-cinq heures, les droits sociaux, les conseils de Prud'hommes et autres concepts, il en a entendu parler bien sûr. Mais à son âge, il cherche seulement à trouver du boulot dans sa partie sur toute l'année et à faire en sorte que son patron soit content de ses services et le reprenne l'année suivante. Il a toujours

fonctionné comme ça. Sa seule crainte, c'est la disparition progressive des petites exploitations, son vivier pour une saison de taille ou de vendange.
Le coteau est maintenant balayé par le vent fort qui trouble l'exercice et gâche l'incomparable beauté du site. Francisco travaille en tournant le dos au souffle tourbillonnant, profitant de sa canadienne au col relevé. Il pense déjà à se trouver un coin à l'abri des bourrasques pour son déjeuner. La rase en contrebas des trois pins fera sûrement l'affaire. Pendant ce doux répit, il fera le vide dans sa tête, ressassera peut-être des souvenirs du temps où la vaste étendue de pampres recouvrait le coteau.
Doucement le soleil disparaît à l'horizon.
Soudain il fait un peu sombre sur la colline aux trois pins. La nuit ne va pas tarder à descendre sa paupière frangée d'étoiles.
Francisco allume une cigarette et regarde la vieille vigne dans un halo encore brillant au-delà du silence. Le vieil homme est déçu, il n'a pu rattraper entièrement son retard. Demain il se lèvera plus tôt, commencera aux aurores, ce qui ne l'enchante guère. Coûte que coûte le planning doit être rattrapé. Le calcul est simple : la parcelle compte quatre mille pieds et un peu moins de deux mille ont été taillés. S'il veut commencer l'autre vigne lundi prochain ainsi qu'il s'y est engagé, il est tenu de terminer les deux mille deux cent ceps restants d'ici la fin de semaine. Sinon il sera obligé de travailler dimanche, ce à quoi il s'est refusé depuis sa retraite. Pour lui, le jour du Seigneur est celui de la famille.
Un tourment le préoccupe, un mal au dos qui devient de plus en plus lancinant et qu'il n'arrive pas à calmer. Il a beau changer de position, par exemple écartant un peu les jambes pour être plus près du gobelet, rien n'y fait. Les fins de journée deviennent plus douloureuses. Et la saison du gobelet n'en est qu'à son début. Il y aurait pourtant une solution pour soulager le mal : réduire le temps passé en ces terres fécondes. Il s'y refuse, ça n'est pas dans sa religion. Les hommes des vignes de son époque n'avaient pas l'habitude de se plaindre au moindre bobo. Lui ne se plaint jamais.
Le lourd poids des saisons a courbé le dos de l'ouvrier. L'ardeur des temps passés lui a tanné la peau et affermi l'esprit. Il se retrouve seul désormais avec ce lourd dilemme : réduire son

activité ou ne plus être apte au travail dans un avenir prochain. Ce soir encore, Francisco se fera masser la zone douloureuse par son épouse et essaiera de ne pas penser à ce qui sera sa perte, son dernier forfait.

La Rivière

Michel Naudin

Bien sûr, il y a le bruit. Ce perpétuel vacarme des martèlements de la forge auxquels répondent à intervalles l'énorme fracas des presses d'acier sur la ferraille bouillante, les sifflements des jets de vapeur expulsés des tuyères, les trépidations sourdes, cliquetantes, de ces colossales machines qui soufflent et feulent, et grincent, et fument, et mugissent en cadence, mastodontes écumants à la cuirasse graisseuse, pachydermes haletants nourris d'huile et de fer, monstres noirs s'activant dans le rougeoiement des flammes qui font se tordre sur les murs et danser d'immenses ombres. Ça ne s'arrête jamais. Tintamarre si assourdissant qu'on continue de l'entendre une fois rentré chez soi et même dans son sommeil, qu'on en a les oreilles et tout le crâne remplis comme d'une suie.
C'est un inconvénient.
Bien sûr aussi, il y a la chaleur. Une vraie fournaise, évidemment. Impossible de s'y faire, même après des années on ne s'y habitue pas : c'est toujours la même sensation d'avoir la peau qui fond et tout le dedans du corps dévoré par des flammes comme si on en avalait avec l'air qu'on respire, comme si le sang bouillait dans nos veines. C'est sûr que ce boulot-là, pour arriver à tenir, il vaut mieux avoir la santé et ne pas être douillet, ça n'est pas pour les petites natures. Il faut donner beaucoup de sa personne, et aussi être prêt à en laisser beaucoup, on n'en sort pas intact.
Mais il y a des compensations.
Ces forges, ces presses, ces hauts-fourneaux, ces machines grandes comme des maisons, empilées les unes sur les autres et toutes reliées entre elles par un inextricable enchevêtrement de tubulures et de conduits, et tout cela broyant et concassant dans le tonnerre grondant de pilons impensables tombant de hauteurs fantastiques, vomissant des torrents de feu, des serpents de métal fondu en coulées brasillantes s'en venant remplir des cuves cyclopéennes, des creusets profonds comme des puits, projetant d'immenses jets de vapeurs, de formidables éternuements d'étincelles et de battitures fusant de leurs bouches noires en postillons

incandescents : spectacle prodigieux qui chaque fois me donne l'impression d'assister de l'intérieur à une éruption volcanique et dont je ne me lasse pas, dont personne ici n'est blasé – même si, à dire le vrai, on n'a guère le loisir de lever le nez de son travail pour s'attarder un peu à contempler tout ça.
L'usine entière respire comme une bête vivante, mâche et digère, éructe et régurgite, pulvérise et transforme, sans relâche et sans fin. C'est le moteur du monde, son pouls sans cesse battant qui l'alimente en énergie par le dédale courant de ses millions d'artères. Sans lui, le monde s'arrêterait. Sans elle, plus de vie possible. C'est marqué sur toutes les affiches. Les affiches placardées partout. Impossible de se l'ôter de l'esprit, de penser à autre chose ne serait-ce qu'une seconde pendant tout le temps où on turbine. Le poids de cette responsabilité nous écrase plus encore que celui des sacs de houille ou des gros tuyaux de fonte qu'on se coltine sur le dos, malheur aux distraits et aux négligents.
Parce que notre rôle à nous, c'est de la nourrir, cette bête-là, de lui donner à boulotter ses fourchetées de ferrailles et de minerais grattés des fosses profondes, arrachés aux flancs des carrières, saignés de toutes les veines et de tous les filons, moissonnés des champs noirs et des tourbes puantes où ces denrées-là poussent : pas une minute cela ne doit s'arrêter, pas la plus petite seconde, ce fricot-là ça n'attend pas. Mâchoires toujours claquantes, ventre toujours grondant, jamais repu, qui avale tout et digère tout, bauxite, galène, charbon, basalte, et que toujours il faut remplir – et c'est à quoi nous travaillons sans plus de repos qu'elle entre les deux mugissements de sirènes qui marquent nos journées, c'est-à-dire de l'aube jusqu'au soir. Pousser les wagonnets, charger les fours, touiller la lave dans les grandes cuves, battre les braises et les scories, actionner à mains nues les leviers brûlants des soufflets, graisser les engrenages, huiler les rails et les poulies – et puis rentrer chez soi dans la nuit noire, soûl de fatigue, cuit de brasiers et de vacarmes, pour s'effondrer sur sa paillasse après avoir dîné en hâte d'une grosse soupe et d'un pain, et recommencer huit heures après : c'est là tout ce que nous faisons, chaque jour, semaine après semaine, année après année, pour gagner de quoi payer notre coin de litière et notre casse-croûte et œuvrer à construire ainsi, comme

les affiches le disent aussi et comme les haut-parleurs ne manquent pas de nous le rappeler régulièrement pour qu'on ne risque pas de l'oublier en pensant à autre chose, une société vouée tout entière à la prospérité et au bonheur de tous.
C'est vrai qu'en attendant, notre vie n'est pas très drôle, qu'aucun de nous n'a beaucoup de moments où il peut se dire content de son sort, en dehors de la satisfaction de se savoir si nécessaire aux autres et de contribuer par son travail à la bonne marche du monde. Mais de penser que ça ne durera pas, ça aide à tenir, c'est sûr. De se dire que ça va changer, que ce n'est qu'une question de temps, que si ce n'est pas le mois prochain, ça sera peut-être celui d'après et qu'au moins ça finira bien par arriver un jour, aussi sûr que le printemps succède à l'hiver et qu'il y a un matin après la plus longue nuit. Ça fait prendre son mal en patience.
Ce qui est vrai aussi, c'est que pour y penser, à tout ça, pour en rêver plus que le temps de vite penser à autre chose, il faut en avoir le temps justement, et moi, mon temps, je le passe à trimer des quinze heures par jour dans la fournaise et le tintamarre, puis après je mange et puis je me couche, et je dors comme une masse, le plus vite que je peux comme tout ce que je fais. Pas le temps de rêver, même quand je roupille. Pour ce que ça sert, de toute façon… Ça vous retarde plus qu'autre chose quand il s'agit de se réveiller et de se tirer du lit dare-dare, ça vous mange toute la force, c'est tout ce que ça fait : rêver, c'est rêvasser, c'est-à-dire bayer aux corneilles, ne pas être à ce qu'on fait, avoir la tête dans les nuages. C'est bon quand on est jeune, ce genre d'amusettes-là, quand on n'a pas encore de responsabilités. Pour après bâcler son travail et avoir des ennuis, merci bien. Moi, quand je dors, je dors, je ne fais pas le mariole. Il faut que je me repose, c'est tout ce que je vois, pour être en forme le lendemain. Là où je travaille, les mollassons… Eh oui.
Alors le reste, hein, le ciel bleu, les petits oiseaux, les jolies fleurs et l'herbe tendre, tout ça, moi je n'ai rien contre, c'est peut-être bien beau, je ne dis pas le contraire. Mais tout ça, on ne le voit guère de là où on est, puis on n'a pas non plus trop le temps d'y jeter un œil, vu qu'on est sans cesse à trimer. Chaque chose en son temps : d'abord le bâtir, ce monde idéal, la faire sortir de terre, cette société de bonheur parfait et de progrès pour tous. Il sera toujours temps

de le prendre à ce moment-là, ce foutu sacré bon temps.
Puis on a des compensations, c'est vrai, chacun a son petit truc pour se changer les idées, quelque chose à quoi il se raccroche, qui l'aide à tenir le coup, qu'il attend toute la semaine en se languissant d'y être, auquel il pense des jours avant et repense des jours après. C'est pour tout le monde pareil. On n'est pas des machines. Chacun sa petite lumière, son petit bout du tunnel. Pour oublier un peu l'usine, le boulot, le vacarme – enfin, tout. Chacun sa manière de décompresser. Son petit jardin intérieur. Sans ça, on deviendrait fou.
Moi, la distraction que j'ai, mon grand plaisir à moi, c'est d'aller m'asseoir au bord de la rivière, le dimanche, dans l'herbe grise, à l'ombre des hautes cheminées de fer, pour me détendre un peu en prenant le bon air, et de rester comme ça tout seul, tranquille, jusqu'au soir, sans rien faire, sans penser à rien, devant le courant sombre de ces eaux glissant sous le ciel, à regarder passer les noyés.

À côté de la plaque

Léa Antony

Depuis avant-hier, les peintres s'activent en salle des professeurs. Ils en ont profité pour effacer le « Nique ta mer » et « Fuck the licé », tags qui traînaient sur le porche d'entrée. Paula est trop polie pour formuler l'adage de la marine « Peinture sur merde = propre » mais le concept la fait sourire.

Ce n'est pas que Paula s'ennuie dans son travail de documentaliste mais elle a beaucoup appris depuis qu'elle fait de la communication dans l'espoir d'obtenir un +5 à la prochaine évaluation ; la note maximale, celle qui ferait pâlir le CPE syndiqué qui crie que les notes ne servent à rien tout en multipliant les recours pour obtenir le + 5 des meilleurs. Elle a appris qu'il faut compter un mois pour obtenir du A4 cartonné, qu'il est impossible de l'acheter à la papeterie de la rue Victor Hugo, que la cartouche rouge crache du orange et que le orange bave sur le bristol. Au lycée jean Moulin, c'est donc l'effervescence. Le concierge a troqué son pull col en V contre une chemise blanche trop amidonnée. L'homme de ménage a passé la cireuse dans les couloirs : on se croirait sur une piste de bobsleigh. Aujourd'hui, à dix heures, on reçoit le recteur pour l'inauguration de l'auditorium Lazare Ponticelli.

Paula a travaillé sur l'invitation. « Une documentaliste, ça doit aussi savoir faire de la communication » lui avait asséné le proviseur en tapotant le dossier barré des mots : Entretien d'évaluation. Jamais elle n'aurait imaginé qu'une invitation – quatre lignes sur un bristol –mettrait plus de quinze jours à être validée par le proviseur adjoint, le proviseur, le service communication du rectorat, le chef de cabinet et le recteur en personne. En quinze jours, elle en avait eu du beau monde au téléphone : une chargée de communication lointaine et surbookée qui se plaignait du « manque de cohérence graphique de la maquette », un chef de cabinet scrupuleux rappelant par un fax laconique qu'on écrivait « Monsieur le Recteur, Chancelier des Universités » et signalant que « Monsieur Aristide Flamant, Proviseur du Lycée Jean Moulin » devait apparaître en caractères plus petits et en-dessous de Monsieur le

Recteur. Paula avait commandé des papiers A4 cartonnés car « bristol » est un mot inconnu du code des marchés publics. Mme Demonclin, secrétaire du proviseur, avait consenti à passer la commande « C'est pour le recteur, on ne va pas faire l'invitation sur du papier brouillon bleu ou jaune ». L'agent comptable avait grommelé qu'avec la RGPP, oui, la révision générale des politiques publiques, il fallait quand même savoir ce qu'on voulait : faire des économies ou acheter des bristols.
Mme Demonclin avait pris en charge l'envoi des invitations en cachant soigneusement la liste des invités ! La confidentialité, c'est dans sa fiche de poste.
Aujourd'hui 10 avril, Monsieur le Recteur est sur le point d'arriver. Le concierge est briefé, les élèves évacués, les professeurs oscillent entre exaspération et déférence. M. Martin a sorti le nœud papillon. Miguel, professeur d'EPS, est resté en survêtement. Mme Demonclin s'est endimanchée en tailleur parme naphtaliné – le mauve fait ressortir ses cernes – et Mme Lombard, prof de Français, est en train d'en causer avec la prof d'Anglais. Paula a choisi une valeur sûre : le noir et blanc. Un pantalon noir et ample camouflant le ventre post cinquantaine ; un chemisier blanc Cacharel, cadeau d'un anniversaire de mariage, et une veste grise aux manches trop longues cachant ses index tordus, son seul complexe.
À dix heures, ce 10 avril, le recteur, la rosette à la boutonnière, est arrivé dans une Renault avec un B sur la plaque minéralogique et un chauffeur sans casquette mais en gabardine. Monsieur Flamant, soucieux du protocole, l'attendait sous le porche après avoir prié le concierge de ne pas sortir de sa loge. Devant l'auditorium, tous se pressent autour de la plaque voilée. Les agrégés regroupés autour des inspecteurs, les capétiens sur les côtés, les administratifs à la périphérie de la foule, loin de la plaque mais près du buffet. Paula avait espéré serrer la main du recteur ou du sous préfet, un homme rond au crâne dégarni avec un fil rouge au revers de la veste. Elle a compris que son rôle de communicante se résume à présent à vérifier la température des petits fours sortis du micro-ondes déménagé exprès de la cantine et nettoyé pour l'occasion. Les femmes de service attendent le long des tables habillées de nappes

en papier blanc. Ça les change des chewing-gums dans les pots d'eau et des batailles de Petits-Suisses. Paula les voit arriver : deux hommes en costume sombre entourent le proviseur. Ça bouge près de la plaque, il y en a deux avec un petit fil rouge au revers qui se sont reconnus et se serrent les doigts a la manière des chefs d'état – une longue poignée de main en souriant à la cantonade. Paula s'est toujours demandée comment obtenir ces petits fils ou petites fleurs au revers du veston. Qui les coud ? Y-a-t-il un kit de fourni avec ? Décidément, elle n'aurait pas pu être femme d'officiel. Elle a bien fait d'épouser son Gérard

L'infirmière râle, elle est loin de la plaque. Paula, tout à son rôle de chargée de la communication, explique, prononçant à l'anglaise :

- « C'est pour les VIP.
- Les Vielles Pies ? Couine l'infirmière interloquée.
- Les Personnes importantes » explique Paula, retrouvant son langage de documentaliste.

L'arc de cercle déformé se tait. M. Flamant prend la parole à la tribune sur roulettes livrée hier. Les drapeaux français et européens pendent, faute de vent. En avril, l'almanach dit toujours de ne pas se découvrir d'un fil. Il y a les prévoyants qui ont gardé le pardessus, les coquets qui grelottent en chemise. M. Flamant annonce qu'il va être bref et ça fait déjà cinq minutes qu'il le prétend. Il remercie la région, le préfet, monsieur le Recteur, le ministre. Il ne sait plus bien dans quel ordre. On se croirait aux Oscars, les larmes en moins. D'ailleurs Paula est chargée de l'article pour le journal du lycée. En une demi-heure, M Flamant a dit qu'il – le lycée ou lui ? – ne méritait pas tant d'honneur, mais qu'au fond il(s) le valait(ent) bien. Il va falloir trouver autre chose pour l'article, elle copiera sur le pigiste stagiaire venu en grand reporter du journal local. Après sa demi-heure de silence d'homme concentré qui sait cacher son ennui, le recteur prend la parole et expose devant le parterre, forcément attentif, l'importance du nom dans notre civilisation. Un auditorium gage de culture et de modernité en mémoire du dernier survivant, à présent mort, de la première guerre mondiale. Le rôle de la mémoire dans une démarche d'historien, la recontextualisation et son importance dans la pédagogie, l'historicité opposée à l'émotion. Les

inspecteurs opinent avec discrétion, les professeurs prennent un air grave afin de montrer leur attachement aux valeurs pédagogiques en se défendant de lorgner vers le buffet. Les jambes de Paula flageolent. Elle tire sur les manches de sa veste : un geste mécanique pour rester éveillée.
Le recteur et le sous-préfet, le fil rouge et la petite fleur, arrachent ensemble le voile de la plaque. Les applaudissements surprennent Paula. Les chanceux qui s'étaient rapprochés des murs se redressent, les grelottants se réchauffent en tapant aussi des pieds. Tous applaudissent la plaque avec application. « Auditorium Ponticelli, inauguré le 10 avril 2008 par M. le Recteur et M. le Sous-Préfet ».
La foule se faufile en embouteillages vers les tables aux nappes en papier. Hier tables de cours, demain tables d'examens. La tranchée des baïonnettes ou les Mutins de 1917 n'intéressent plus grand monde quand l'heure du buffet a sonné.

Balajou, patronne des balayeurs

Marie-Hélène Delon-Gras

Les travailleurs aux métiers prestigieux sont placés sous la bonne garde d'un saint protecteur : Saint Vincent pour les vignerons, Sainte Barbe pour les mineurs, Sainte Cécile pour les musiciens et bien d'autres. Mais les balayeurs, qui les protège ? Quand les fête-t-on ?

Un mécréant au grand cœur se pencha sur le problème. Il chercha dans le monde imaginaire des contes, pensa d'abord confier cette mission à une bonne fée, mais toutes les bonnes fées étaient occupées. Au cours de ses recherches, il repéra une jeune sorcière qui paraissait triste et esseulée. Elle avait beau manier son balai en genêt, elle n'arrivait pas à décoller. Elle était devenue la risée des autres sorcières qui se moquaient d'elle et la surnommaient Balajou à cause de son balai qui n'était bon qu'à balayer.

Pris de pitié et de compassion, notre mécréant vola au secours de cette petite sorcière et eut l'idée de lui confier la mission difficile de protéger les balayeurs. Elle devait les rendre fiers de leur condition et de leur outil de travail. Balajou prit donc sa mission très au sérieux, arpentant les rues de la terre pour faire connaissance avec ses frères les balayeurs. Son balai était le signe de reconnaissance qui l'aidait à se faire adopter dans leur monde. Et ils se confiaient à elle, racontaient leurs misères et leurs humiliations.

Elle rencontrait les blessés de tout ordre, ceux qui n'étaient pas ou plus capables de faire un autre travail : les blessés de la vie. Elle voyait ceux qui parvenaient à balayer à condition qu'on ne les change pas de rue, sinon ils étaient perdus. Elle voyait arriver les punis, ceux qui étaient envoyés au balai comme on les aurait envoyés au cachot, simplement pour avoir déplu à un chef : les punis politiques. Elle voyait ceux qui avaient voulu échapper à leur sort peu glorieux pour monter sur les bennes ou ailleurs. Elle en vit même se faire amputer par des automobilistes trop pressés, vit leurs chevilles foulées à cause des trous dans la chaussée. Elle vit ceux qui éternuaient, victimes d'allergies aux pollens et à la poussière qu'ils remuaient. Elle vit ceux qui avaient trop chaud, elle

vit ceux qui avaient trop froid, elle vit ceux qui étaient mouillés, elle vit ceux qui avaient mal aux pieds, ceux qui avaient mal aux bras ou mal au dos. Elle vit ceux qui prenaient des risques pour traquer le moindre papier.
Elle vit ceux qui avaient envie de tromper leur solitude en se jetant dans le canal quand ils balayaient les berges.
Elle vit ceux qui se faisaient cracher dessus, ceux à qui on lançait tout et n'importe quoi pour le simple plaisir de les voir se baisser. Elle vit ceux dont on se moquait, ceux qu'on insultait. Elle vit ceux qui se cachaient pour que leurs enfants ne les voient pas. Elle vit ceux qui se faisaient appeler « techniciens de surface ».
Et puis un jour, elle rencontra un balayeur heureux, fier de lui, qui interpellait les demoiselles dans la rue. La pelle décorée, il poussait sa carriole ; chanson aux lèvres et fleur au balai. Il avait l'esprit tranquille, bon pied et bon mollet. Comme il s'était levé tôt, il savourerait sa sieste puis irait au jardin.
Cette révélation donna des ailes à Balajou. Une plume lui poussa au bout des doigts et elle se mit à écrire des vers à la gloire de ses chers balayeurs.

Chaque fois qu'elle avait écrit une strophe, son balai la soulevait de terre. Strophes après strophes, elle apprenait à voler.

C'est ainsi qu'aujourd'hui, les lendemains de féria ou les nuits d'Halloween, on peut voir tournoyer dans le ciel une petite sorcière qui déploie une banderole lumineuse sur laquelle est écrite une chanson : les paroles sont à la gloire de tous les balayeurs de la terre et se traduisent comme par magie dans la langue du pays qu'elle survole. Alors on voit tous les balayeurs de la terre se redresser l'un après l'autre et lever joyeusement leur balai pour saluer Balajou, la patronne des balayeurs. Ils entonnent alors la chanson en un karaoké universel.

La voici : l'internationale des balayeurs !

C'est une armée discrète des petits matins sombres,
Au fin fond des campagnes, au cœur de chaque ville,

Couvrant le territoire, elle déploie dans l'ombre
Ses soldats assignés à leur mission civile.

Bataillon besogneux, fantassins du bitume,
Leurs galons lumineux s'exposent au regard
Du passant méprisant qui toise leur costume
Leur chariot, leur balai, encombrant étendard.

Seuls, ils rasent les murs, cachés sous leur casquette,
Regardent le ruisseau du haut de leur trottoir,
À l'affût du mégot, du papier que l'on jette
À leurs pieds, dans la rue, comme en un dépotoir.

Quand ils veulent ou qu'ils peuvent, ils grimpent sur les bennes,
Au volant ou derrière, à monter et sauter.
De quitter le pavé, ils saisissent l'aubaine
Et deviennent gradés de la salubrité.

Pour toute leur carrière, unique promotion
qu'au péril de leur vie par des blessures ils paient,
Bravant tous les dangers de la circulation,
Victimes de chauffards dépourvus de respect.

À pied ou à moteur, ces soldats pacifiques
Conquièrent un terrain chaque jour reperdu.
Dans leur combat pour la salubrité publique
Balayeurs, éboueurs ne sont jamais vaincus.

Quel que soit leur statut, public ou bien privé,
C'est avec tout leur corps qu'ils poussent le balai,
Qu'ils vident nos poubelles et nettoient nos pavés
Dans un universel et incessant ballet.

Nos détritus débordent s'ils se mettent en grève,
L'air est irrespirable et c'est la catastrophe.
Le passant les maudit, l'insulte au bord des lèvres.
Sans chercher à comprendre, plus d'un les apostrophent.

Qu'ils redressent la tête, les punis des ordures !
Que notre Société mette fin aux dommages,
Aux humiliations que toujours ils endurent !
Et que tout simplement, elle leur rende hommage !

Que tous ces anonymes, ces obscurs, ces sans-grade
Continuent leur mission si belle et salutaire !
Qu'ils soient remerciés par cette humble ballade !
Sans eux nous ne pourrions profiter de la Terre.

Celui qui

Gabriel Couble

Ils sont là, déjà ; les hôtesses d'accueil, les secrétaires, les comptables, les techniciens, informaticiens, architectes, les chefs, les sous-chefs, les maîtres d'œuvre, les maîtres d'ouvrage et la main d'oeuvre...
Celui qui matinal. Le premier arrivé. Qui aime traverser les couloirs dans le silence absolu du petit matin. Qui s'offre, son cadeau à lui, sa récompense, une heure de tranquillité avant que le téléphone sonne, que les collègues arrivent, que la journée commence,
Celle qui bise. Qui dit bonjour à tout le monde, visitant chaque bureau pour les trois bises officielles. Sans aucun favoritisme, juste pour saluer chaque collègue et commencer gentiment la journée. Peut-être aussi pour éviter le supplice de
Celui qui poigne. La terreur des saluts du matin. Le mieux pour le croiser, est d'avoir les mains occupées ; un verre de café dans une, des dossiers dans l'autre. On évite ainsi la terrible tenaille, qui vous laisse les doigts mortifiés pour le restant de la journée,
Celui qui court. Partout, pour chercher les solutions à ses problèmes, trouver les interlocuteurs, donner des nouvelles. Dès qu'un problème est résolu, un autre arrive et il repart à sa poursuite. Il court du matin au soir. Et pendant la pause, il va faire son footing,
Celui qui autographe. Là haut dans son bureau du dernier étage. Le moindre document sortant de l'entreprise doit passer entre ses mains. Il dispense à l'envi le geste auguste du parapheur, armé de sa pointe en or qui ne le quitte jamais,
Celui qui taille. Il dit que la pointe du crayon gris glisse mieux sur le papier. Qu'on peut l'effacer. Et aussi que, selon le cas, il peut écrire plus ou moins fort, plus ou moins gris, en fonction de l'importance de la chose ou de son humeur. Alors il taille. Avec une petite machine, vissée sur le rebord de son bureau. Il tourne la manivelle et les serpentins de bois s'entassent dans la petite boîte qu'il vide chaque matin,
Celle qui fume et qui boit son café,

Celui qui chante. En silence, dans sa tête. On ne l'entend pas mais moi je le sais. Je le vois derrière son écran, qui bouge les lèvres et qui bat la mesure,
Celui qui imprime. Tout : dossiers, comptes-rendus, mémos, notes de service, mails. Et qui les range dans des classeurs et des boîtes. Il est entouré de trois armoires remplies de ses bonnes et mauvaises impressions,
Celui qui lave. Il frotte, nettoie, essuie, époussette. Son bureau, l'écran de son ordinateur, ses mains, ses dents, ses lunettes... C'est comme un rituel : briquer avant toute chose, faire place nette, recommencer à zéro, comme un ordinateur, se vider la mémoire. Laver pour oublier,
Celui qui sporte. Il arrive au bureau avec son sac rempli, chaque matin, d'accessoires différents pour la pause de midi. Lundi : natation, mardi : badminton, mercredi : footing, jeudi : tennis, vendredi : football. Et le week-end, sans doute en profite t'il pour des efforts plus longs,
Celle qui plante verte. Son bureau en est envahit. Alors que les artificielles occupent progressivement les petits recoins, jusqu'aux espaces perpétuellement sombres des couloirs, elle travaille au cœur de ses plantations. La grandeur du ficus est proportionnelle à son ancienneté, comme si elle devait prendre racine,
Celui qui hurle. Au téléphone. On l'entend de partout, avec son énorme voix et ses plaisanteries douteuses qu'il échange avec son invisible complice. Certains pensent qu'il est sourd, d'autres qu'il aurait simplement les oreilles mal lavées. Mais non, c'est sa façon de parler, une décontraction qui tient du sans-gêne,
Et encore celle qui fume et qui boit son café,
Celui qu'on attend. Qui va venir, arriver. Bientôt, incessamment, sous peu, mais qui, en attendant, n'est pas là,
Celui qui pense. Il est notre cerveau à tous. On lui a donné un beau bureau, pour lui tout seul, d'où il ne sort jamais sinon pour diffuser de profondes maximes, axiomes, définitions et autres spécifications aux applications obtuses et improbables,
Celui qui dort. D'aucuns prétendent qu'il est atteint d'une grave maladie, d'autres qu'il est un fieffé fêtard. Ça le prend l'après-midi. Il tapote sur son clavier, d'abord normalement, puis de plus en

plus lentement. Et il s'arrête, droit sur son fauteuil, la tête figée face à l'écran. Il ne bouge plus. Les paupières sont tombées. Il dort. Si rien ne le perturbe, il restera ainsi jusqu'au soir,
Celui qui gaufrette. Il les sort à heures régulières. Deux à 10h30 et trois à 16h00. Toujours les mêmes ; fourrées vanille le matin, chocolat l'après-midi. Son goûter, sa pause énergétique, sa madeleine de Proust, lui rappelant la boîte métallique de grand-mère qu'elle ouvrait à son retour de l'école,
Celle qui friandise. La grosse boîte de bonbons, posée sur son bureau, elle ne fait pas long feu. Bon, c'est vrai, elle en offre à ses collègues. Mais c'est surtout elle qui lui fait son compte. Elle y pense que celui là il finira là, et cet autre ici, sur ses hanches, ses cuisses, ses joues… Mais c'est si peu de chose un petit bonbon,
Et toujours celle qui fume et qui boit son café,
Celui qui tousse. On n'y fait pas attention au début. On croit que c'est passager, que ça va s'arrêter. Mais non. Il tousse à longueur de journées, de semaines, d'années. On se dit qu'il va y rester un de ces jours. Parfois, on ne l'entend plus, on croit qu'il va mieux, et paf, un gros éternuement vous casse les tympans,
Celle qui renifle. Toujours enrhumée. Elle renifle jusqu'à ce que la morve, trop abondante, se risque à couler jusqu'entre ses lèvres, sur ses dossiers ou son clavier. Alors elle se mouche enfin. Et moins d'une minute plus tard, elle renifle,
Celle qui a froid,
Celle qui a chaud,
Celle qui baisse la clim,
Celle qui la remonte,
Celui qui jure. Ce n'est pas qu'il soit en colère ou de mauvaise humeur. Non, c'est une question d'habitude. Il jure contre tout : l'ordinateur qui ne répond pas, le téléphone qui sonne, l'heure qui avance trop vite, la réunion à laquelle il doit se rendre, le café trop chaud, qui devient trop froid... Et le soir, il part en jurant ; contre le travail interrompu, les embouteillages qui s'annoncent...
Et encore et toujours celle qui fume et qui boit son café,
Celui qui cheffe. Il surveille, observe, demande des comptes, contrôle, vérifie, évalue, juge. Il fait régulièrement son petit tour

des petits bureaux de sa petite équipe, et il s'enferme dans le sien, rédiger son petit rapport de grande importance,
Celle qui grimpe. Toujours plus haut. Elle a commencé petites mains, à classer des papiers, elle est maintenant conseillère principale du patron,
Celui qui tombe. C'était lui le conseiller du patron, avant que n'arrive celle qui grimpe. Et le voilà redescendu à s'assurer que les photocopieurs sont bien remplis. Comme un placard doré, on lui a laissé son bureau, au dernier étage, pour lui permettre de mieux tomber encore,
Celui qui manque. Qui n'est jamais là. En réunion, en déplacement. Alors qu'on a besoin de lui, de son savoir, ses connaissances. Mais il n'est jamais là. Et quand il est là, n'est jamais disponible,
Cet autre qui manque. Toujours malade,
Cet autre qui manque. Toujours en congés ; payés, non payés, exceptionnels, en RTT ou récupération,
Cette autre qui manque. Partie. Ailleurs ou à jamais. Dont on n'oublie pas le visage, le sourire, la voix, le regard, l'indicible présence,
Celui qui aime. Qui aime la fille qui fume et qui boit son café. Il surveille ses passages lorsqu'elle sort en griller une. Alors, il se lève aussi et va la rejoindre. Pour elle, il s'est mis à la cigarette. C'est un bonheur de rester, nez à nez, dans l'embrasure d'une porte, à l'abri du vent ou de la pluie. Il ne lui a encore rien dit de son amour. Qu'importe. Bientôt les beaux jours. On pourra s'asseoir sur la pelouse. Il lui prendra la main…
Celui ci, c'est moi, qui arrive chaque matin, heureux, le cœur léger, parce que je sais que je vais retrouver celle qui fume et qui boit son café.

Changement de parcours

Ariane Payen

C'est un grand jour pour Alain Drassart. Il a pris congé. Il va quitter son guichet : vingt-sept ans qu'il est fidèle à son poste tous les matins, gare des Guillemins. Aujourd'hui, c'est lui qui prend le train. Un poste de contrôleur sur le Thalys s'est libéré et son ancienneté lui donne la priorité. Pourtant, ça lui allait le guichet, mais le chef est venu et lui a présenté ça comme une chance, une promotion. Comment dire non ?

Le voilà sur le quai. Sa femme a repassé sa chemise bleu clair : la plus neuve. Elle avait porté ses pantalons au nettoyage à sec. Elle ne fait jamais ça d'habitude. Et ce matin, l'odeur lui donne un peu la nausée. Il faut dire que voyager, ça n'est pas trop son truc à Alain Drassart. Pas un hasard s'il était resté derrière le guichet. Enfin, là tout de suite, voiture 28, il prend place dans le petit compartiment réservé aux douaniers.

Le chef de train vient de siffler et les portes se ferment. Alain a chaud. Il est tôt mais aujourd'hui, il est tendu. Machinalement il porte la main à son cou pour desserrer son nœud de cravate. Sa main fait nerveusement le tour du col et la panique l'envahit d'un coup. Non: ce n'est pas possible, il a oublié sa cravate ! Il l'avait reçue en début de semaine : une toute neuve, grise avec « Thalys » écrit en Bordeaux une ligne sur deux. Sa cravate, c'était sacré. Il la lui fallait. Il était rentré tout paniqué, en avait parlé à sa femme. Elle lui avait suggéré de découdre l'étiquette de l'ancienne et de la recoudre sur la nouvelle. Hier, après l'opération, il l'avait déposée sur le dossier de chaise dans sa chambre. Comment avait-il pu l'oublier ?

Le train avait démarré. Côte d'Ans. Il allait se présenter à Paris sans sa tenue complète. Même si ses chefs l'avaient chaudement recommandé: il n'obtiendrait pas le poste ! C'est à hauteur de Waremme qu'il respira un grand coup et se détendit. Y tenait-il à ce boulot ? Non. Ce n'était pas un flic, Alain. Un commerçant, un vendeur de billets, oui. Mais un inspecteur, un contrôleur, ça non !

Une jeune fille passe la tête. « Je peux m'installer? » Elle doit avoir quinze ans, de longs cheveux bruns et un manteau noir qui touche par terre. Oui, bien sûr qu'elle peut s'asseoir. Elle est vraiment désolée. Elle a une place réservée dans l'autre partie du wagon mais il y a une bande de gars plus âgés qu'elle qui l'ont apostrophée et ça l'a mis mal à l'aise. Alors elle a fait semblant d'aller aux toilettes et s'est mise à la recherche d'un endroit plus calme. Elle sourit, s'assied, se détend enfin.
Elle se rend à Bruxelles. Elle va passer une audition.
Depuis qu'elle est toute petite, sa mère envoie des photos d'elle à des castings, concours et défilés en tous genres. C'est comme ça qu'elle a été élue le plus beau bébé de Châtelet en 1994, ce qui a encouragée sa mère, vous pensez ! Alors, petites annonces dans la gazette, appels à figuration à la radio, sites Internet: rien ne lui échappe. Aujourd'hui elle se rend près de la gare du Midi. Ils ont besoin de figurants pour un film avec Thierry Lhermitte. Le Thierry Lhermitte ? C'est l'acteur préféré d'Alain. Oui, ils recherchent des hommes et des femmes de tous les âges. « Ça vous dirait ? » Bien sûr, aujourd'hui il n'y aura pas d'acteurs connus ni même le réalisateur, juste une assistante de casting. Avec ces pantalons et cette chemise, ça en jette, ça fait sérieux. Une expérience à faire, non ?
Alain sourit. Les voyages forment la jeunesse. Du haut de ses quarante-six ans et demi, en guise de voyage, il n'est pas sorti souvent des sentiers battus. Le poste de contrôleur sur le Thalys, ce n'est pas pour lui. De toute façon sa journée est posée, personne ne va s'inquiéter. Et s'il se laissait simplement aller ? Une vraie journée de congé !
Le soir, Alain rentre chez lui. Il est 18h comme prévu. Sa femme l'attend sur le pas de la porte. « Tu avais oublié ta cravate ! Et alors, comment ça s'est passé ? » Quoi donc lui raconter? Elle ne comprendrait pas. « Oh, tu sais, ce n'est pas un travail pour moi. Je vais rester au guichet. Tu as fait du hachis Parmentier? » D'habitude, après le repas, ils regardent le film à la télé mais aujourd'hui, il a envie de s'isoler dans sa chambre. Il prétexte un mal de tête.

Avant, c'était leur chambre mais il paraît qu'il ronfle. Elle a déménagé dans la chambre d'amis avec salle de bain.
Avant de reprendre le train de retour à la gare du Midi, il avait acheté le livre dont était tiré le scénario du film de l'audition. Lui qui n'avait jamais lu autre chose que le *Télémoustique* ! Cette journée était décidément particulière. Il s'endormit rapidement, livre ouvert et lumière allumée, pour se retrouver en plein décor du film « L'ours », de Jean-Jacques Annaud. La montagne, la cascade, les grandes étendues vertes. Devant lui, l'animal musclé, dressé comme une forteresse. Et puis caméra, le preneur de son, le réalisateur aux traits tendus, attendant visiblement quelque chose de sa part. Tout à coup il réalise qu'une chaîne relie son poignet droit au costaud à poils bruns qui se tient en face de lui. C'est lui le dresseur d'ours. L'animal au regard dur a l'air de ne pas manquer de caractère. Alain sent alors qu'il est beaucoup plus vieux que l'ours et qu'il a de l'ascendant sur l'animal. Il abaisse le bras et l'ours se couche sur le flanc pour ensuite se rouler en boule. L'équipe retient son souffle. Les scènes s'enchaînent et Alain se réveille.
Un sentiment de plénitude l'envahit. Il a trouvé sa place parmi tous ces éléments. 4h du matin. Il a le temps de se rendormir mais il savoure dans une demi-somnolence cette impression nouvelle et intense. Puis comme chaque matin, il se lève pour manger son pain grillé et boire son café au lait avant d'aller travailler.
14h27. Il voit Delphine se pointer à son guichet. L'horloge est bien en face de lui. Il se laisse attirer par l'écharpe vert pomme de la jeune fille. « Dis, tu n'as pas de téléphone portable ? La fille de la prod m'a appelée. Ils te veulent ! Mais pas pour la figuration, pour le second rôle. Elle ne peut pas croire que tu n'as jamais joué. Mais elle s'en fout. Ils ont regardé les rushes hier soir à Paris et ils sont emballés ! »
Les collègues d'Alain le regardent, surpris. Mais qui est cette jeune fille ? De quoi parle-t-elle ? Alain non plus n'en croit pas ses oreilles. Il est debout derrière la vitre, gesticulant, riant. « Dites-moi que je rêve! » Son collègue du guichet numéro 3 lui pince le bras. En face d'eux il y a cette gamine sortie de nulle part qui rend Alain hilare. Il met le petit panneau « Fermé » devant quatre voyageurs

interdits et rejoint Delphine. Se sentir à ce point vivant pour la troisième fois en à peine vingt-quatre heures, ça demande un régime bien spécial. Une bonne crème glacée !
Cinq ans plus tard. Paris. Gare du Nord.
Alain sort du Thalys. Sur le quai, les lampes diffusent une lumière orange. Un enfant fait des cabrioles et manque de s'étaler au milieu d'une flaque d'huile. « Reste tranquille! » lui hurle sa mère. Alain sourit malgré lui. Il pense à Mariette, son ex femme. La pauvre, elle n'a jamais compris ce qui était arrivé à Paris ce jour-là. D'ailleurs elle n'a jamais su qu'il n'y était pas allé. Elle ne l'aurait pas cru de toute manière. Ah si elle savait qu'aujourd'hui seulement, cinq ans plus tard, il a atteint enfin sa destination pour une nomination aux Césars pour le second rôle masculin.

Conte de ma mère l'Entreprise

(avec la complicité de Charles Perrault et sa *Belle au Bois dormant)*

Raphaële Perret

Il était une fois une Princesse qui était si fâchée de n'avoir point de travail, si fâchée qu'on ne saurait dire. Elle alla à toutes les eaux du monde ; vœux, pèlerinages, menues dévotions, tout fut mis en œuvre, et rien n'y faisait. Enfin pourtant la Princesse se rendit à un entretien, et obtint un travail : on fit une belle soirée de bienvenue ; on donna pour Marraines à ce petit Travail tous les Bienveillants Collègues qu'on pût trouver dans l'Entreprise (il s'en trouva sept), afin que chacun lui faisant un don, comme c'était la coutume des Bienveillants Collègues en ce temps-là, le Travail eût par ce moyen toutes les perfections imaginables. Après la soirée de bienvenue, toute la compagnie revint au Palais de la Princesse, où il y avait un grand festin pour les Bienveillants Collègues. On mit devant chacun d'eux un couvert magnifique, avec un étui d'or massif, où il y avait une cuiller, une fourchette, et un couteau de fin or, garni de diamants et de rubis. Mais comme chacun prenait sa place à table, on vit entrer une vieille Collègue qu'on n'avait point priée parce qu'il y avait plus de cinquante ans qu'elle n'était sortie d'un Bureau et qu'on la croyait morte, ou enchantée. La Princesse lui fit donner un couvert, mais il n'y eut pas moyen de lui donner un étui d'or massif, comme aux autres, parce que l'on n'en avait fait faire que sept pour les sept Bienveillants Collègues. La vieille crut qu'on la méprisait, et grommela quelques menaces entre ses dents. Un des jeunes Bienveillants Collègues qui se trouva auprès d'elle l'entendit, et jugeant qu'elle pourrait donner quelque fâcheux don au Travail, alla dès qu'on fut sorti de table se cacher derrière la tapisserie, afin de parler le dernier, et de pouvoir réparer autant qu'il lui serait possible le mal que la vieille aurait fait. Cependant les Bienveillants Collègues commencèrent à faire leurs dons au Travail. Le plus jeune donna pour don que le Travail serait le mieux rémunéré au monde, celui d'après qu'il lui donnerait de l'esprit comme un Ange, le troisième qu'il serait toujours bien accompli, le quatrième qu'il serait distrayant, le cinquième qu'il lui

ferait rencontrer de belles personnes, et le sixième qu'il n'empièterait pas sur sa vie privée. Le rang de la vieille Collègue étant venu, elle dit, en branlant la tête encore plus de dépit que de vieillesse, que la Princesse aurait un enfant qui lui coûterait son Travail. Ce terrible don fit frémir toute la compagnie, et il n'y eut personne qui ne pleurât. Dans ce moment le jeune Bienveillant Collègue sortit de derrière la tapisserie, et dit tout haut ces paroles : Rassurez-vous, Princesse, cela ne vous coûtera pas votre Travail ; il est vrai que je n'ai pas assez de puissance pour défaire entièrement ce que mon ancienne a fait. Vous aurez un enfant ; mais au lieu de vous coûter votre travail, vos promotions tomberont dans un profond sommeil qui durera cent ans, au bout desquels le souffle venu du royaume des Quotas viendra les réveiller. La Princesse, pour tâcher d'éviter le malheur annoncé par la vieille, fit publier aussitôt un Edit, par lequel elle défendait dans l'Entreprise tout magazine féminin qui s'extasiait devant la joie d'être mère ; dans son Palais, tout enfant ; autour de sa propre personne, tout individu de gent masculine. Quinze ou seize années passèrent, la Princesse était comblée, le Travail formidable, l'envie d'enfants inexistante. En quelques mois, les Edits de l'Entreprise évoluèrent : la Princesse vit alors des Bienveillantes Collègues avoir des enfants sans perdre pour autant leur Travail. Une rumeur circula selon laquelle les Rois auraient compris qu'un enfant n'était pas cette Peste qui dévasterait leur Royaume. Le doute s'insinua dans l'esprit de la Princesse. Son coeur se mit à se serrer à la vue d'enfants. Cette émotion naissante fit place au désir de fonder une famille, de devenir enfin une Reine comme avait pu l'être sa chère et tendre mère, de voir à son tour une Princesse ou un Prince naître, grandir, vivre. Mais la Princesse avait souvenir de la vieille Collègue. La frustration et la douleur de son jeune âge l'assaillirent à nouveau et ce, d'autant plus violemment que rien ni personne ne pouvait les faire disparaître. Par bonheur, les promotions se succédèrent. Toutes les deux saisons, le Roi du Travail la convoquait pour la féliciter pour son assiduité et lui confiait de nouvelles missions toutes plus enrichissantes les unes que les autres. La Princesse accrut donc la quantité du Travail pour combattre sa tristesse. Lorsque les tentations devinrent plus

fréquentes, au printemps de l'année suivante, la Princesse durcit les Edits : la crèche fut refusée, les Princes Charmants potentiels exilés. La Princesse travailla et travailla encore, étouffa son cœur par la force du Travail. Celui-ci devint alors le plus rémunéré au monde, lui donna de jour en jour davantage d'esprit, fut accompli au-delà des espérances, se révéla extrêmement distrayant, provoqua de belles rencontres. Seul le sixième don disparut…
Soudain, un Fléau s'abattit sur le Royaume de l'Entreprise. Le Roi du Travail dut condamner à l'exil un certain nombre de Bienveillants Collègues. À cette annonce, la Princesse n'eut pas d'inquiétudes. Ses tourments des derniers mois n'auront pas été vains : le cœur qui se serre, les doutes qui défient la détermination, les terreurs nocturnes devant l'image de la vieille Collègue. Ce Fléau ne pouvait pas concerner la Princesse. Aussi que ne fût pas sa surprise lorsque le Roi la fit mener dans son Bureau. Ma chère Princesse, l'écho de ce Fléau qui ravage notre Royaume vous est-il parvenu ? Oui, mon Roi, lui répondit-elle. Le Roi fit silence pendant quelques instants, puis ajouta : Face à une telle menace, les épées de mes chevaliers ne sont d'aucune utilité. L'Entreprise est certes excellente, mais elle ne l'est pas suffisamment face à nos voisins toujours plus belliqueux. L'exil de quelques Bienveillants Collègues apparaît nécessaire. Vous n'avez pas d'enfant, ma chère Princesse ? À cette question, son cœur se déchira, mais elle fut alors assurée que l'exil ne la toucherait point. Non, mon Roi. Le Travail est et restera ma priorité. Dans ce cas, ma chère Princesse, vous n'avez pas d'obligations familiales, pas d'enfants à votre charge, pas de responsabilités d'ordre privé. Le Grand Conseil ayant décidé de privilégier les Collègues dont la rémunération est vitale à autrui, j'ai le regret de vous annoncer que vous êtes condamnée à l'exil.

Moralité

Si l'histoire qui vient de vous être contée
À vos oreilles est incroyable
Croyez bien qu'elle n'en est pas moins véritable.
Les noms dans ma bouche scellés.

Que reste-t-il donc comme route à emprunter
Pour une Dame souhaitant tout concilier ?

Pour son Travail, ne rien sacrifier
Car sur la tombe jamais ne sera gravé
« Merci à toi cher ouvrier ».

Donne cours de français

France Ribes-Dubin

J'ouvre la porte de la voiture et lance le sac en papier brun rempli de bananes sur le siège passager. Il fait si chaud dans cette vielle Ford que je m'étonne de ne pas voir le sac s'enflammer. Je m'assoie. Je ne peux pas encore toucher le volant. Je démarre le moteur et tourne au maximum le bouton de la climatisation. Le moteur ronfle puis ronfle un peu plus fort. L'air frais arrive.

Le Texas au mois d'Août est invivable. Je suis parti aux US avec l'idée travailler comme prof de français et de me faire assez d'argent pour continuer à voyager. J'ai passé une petite annonce dans le journal. Cours de français pour tous. Résultat garanti.

Mais avec la crise, qui veut encore apprendre le français ? Personne. Les Américains sans un sous se foutent pas mal de parler français. Ils sont bien trop occupés à suivre le prix du gallon d'essence qui ne cesse de monter. Et les riches ?…Les riches, ils parlent déjà français. Je mets la voiture en marche arrière. Surpris de ne pas voir par terre les quatre traces noires laissées par le caoutchouc de mes pneus fondus. De la main droite, je fouille dans le sac en papier et attrape une banane. Il en reste encore cinq, assez pour tenir jusqu'à demain. Je roule jusqu'à la bibliothèque.

La bibliothèque est mon refuge. Je peux m'y asseoir au frais et réfléchir. Je me gare devant le bâtiment en briques. Je finis ma banane et coupe le moteur. Je traverse le parking les épaules courbées sous la chaleur. Devant moi les portes automatiques s'ouvrent et une vague d'air frais me touche le visage puis le ventre. Bonheur !

Je passe par là tous les matins. Je m'installe à un des ordinateurs et je lis mes mails. Les connections sont gratuites. Ce matin, j'ai un mail de mon frère qui me demande de lui ramener un tee-shirt américain pour son fils. Je lui réponds qu'il me faut sa taille. Je n'ai pas vu mon neveu depuis deux ans. Au moment où je clique sur « Envoyer » un autre mail apparaît dans ma boîte de réception : Cherche maître de Français.

Enfin ! Un contact pour mes cours !

Quelques minutes plus tard, je repasse par les portes automatiques de la bibliothèque direction parking, l'adresse de mon contact sur un bout de papier. Dehors, la température est encore montée de quelques degrés. Je cours jusqu'à ma voiture. L'excitation du rendez-vous me fait oublier la chaleur du siège mais pas l'odeur de banane cuite qui parfume maintenant l'habitacle. Je roule heureux sur l'autoroute jusqu'à Westlake Drive, une rue huppée de la ville. Mon élève m'attend à midi. À 11h50, je suis devant la Villa Miranda, une énorme bâtisse moderne en verre et béton. Je gare ma vieille Ford à côté d'une Mercedes coupée neige claire. Je respire lentement pour me calmer. J'ouvre le coffre de ma voiture et sors deux manuels de français pour débutant. Je transpire. Nervosité ? Chaleur ?
Je sonne. La femme qui m'accueille a sous le bras un caniche blanc dont les yeux suintent un peu. Sa queue remue lentement. Je n'aime pas trop les chiens. Celui-là est vieux et fatigué. Elle, par contre, est assez jeune et en pleine forme. Sa robe légère met en valeur un corps musclé par des cours gymnastiques quotidiennes.
Elle me regarde droit dans les yeux.
- C'est pour les cours de français ?
- Oui.
- Entrez, je vous prie.
La moquette est claire. Je me demande un instant s'il faut enlever mes chaussures.
- Suivez-moi.
Mon hôtesse avance jusqu'aux fauteuils de cuir blanc. Elle attrape deux voitures d'enfant qui traîne par terre et les pose près de la cheminée en marbre.
- Asseyez-vous. Vous souhaitez quelque chose à boire ?
- Non merci.
Elle s'assoit, remet une mèche de cheveux derrière son oreille. Ses ongles rouges sont parfaitement manucurés. Le caniche s'allonge à côté d'elle et met la tête sur sa cuisse.
- Je cherche quelqu'un pour apprendre le français à Charlie. Qu'il comprenne juste quelques mots simples en français. Rien de très sophistiqué.
- Tout à fait.

Elle me sourit. Son français est presque sans accent. Comme si elle avait deviné ce que je pensais elle rajoute :
- Je n'ai pas la patience de lui apprendre.
- Je comprends. Et pourquoi voulez-vous qu'il apprenne le français ?
- Je l'emmène avec moi cet été en Floride. J'ai juste hâte de voir la tête de Béatrice quand elle verra que Charlie comprend le français… Peut-être même mieux que Jack, son idiot de fils.
Elle s'arrête de sourire.
- Vous pouvez commencer bientôt ?
- Tout de suite, si vous voulez.
Elle se lève. Le chien est surpris.
- Pour vos tarifs… Cent dollars de l'heure ? C'est bon ?
- Oui. C'est bien. Et quel âge a Charlie ?
- Presque huit ans. Vous verrez il apprend très vite. Il est très intelligent.
Apprendre le français à un enfant de huit ans n'est pas mon truc préféré mais, pour ce prix là, pas de problème madame !
- Huit ans, c'est le meilleur âge pour apprendre une langue étrangère.
Elle caresse la tête de son chien. Le caniche secoue la tête plusieurs fois comme pour se débarrasser d'une crotte d'œil et se rendort.
- Je vous laisse maintenant. Je suis dans le jardin si vous avez besoin de moi. Good luck !
Elle sort de la pièce. Je vais attendre l'arrivée du fils. J'ai tout mon temps, le compteur tourne !
Je regarde le vieux caniche fatigué. Il est allongé de tout son long et ronfle légèrement. Je m'approche. Du bout des doigts je le touche. Il grogne sans ouvrir l'œil. Ce chien me dégoûte. Je l'attrape par le collier pour le pousser du canapé. Et je lis son nom gravé sur le médaillon plaqué or. Charlie !
Le chien remue la queue. J'attrape un de mes livres de français, le plus lourd et lui donne un petit coup sur la tête pour le réveiller. J'ai son attention.
- Charlie ! Papatte !
C'est vrai que les riches parlent déjà français ….mais pas leur chien.

Et demain

Sophy Caulier

« Yeah ! ». Élodie ne put pas s'empêcher de crier sa joie dès que la porte de l'ascenseur s'était refermée et avait commencé à descendre. C'était trop ! C'était super ! Elle ne s'attendait pas à ça quand l'assistante de Mathurin l'avait appelée pour lui fixer un rendez-vous l'après-midi même. Elle savait que la mission qu'elle venait d'achever s'était bien passée et que les résultats avaient dépassé les espérances de la direction. Mais elle ne s'attendait pas à ça : une mutation au bureau de San Francisco pour une période de trois ans. « Ouaaaah ! ». Elle s'exclamait encore quand l'ascenseur s'ouvrit au quatorzième étage. Le type qui entra la regarda d'un air surpris. Elle sortit au cinquième et regagna son bureau. Quand on était comme elle, âgée de moins de vingt-sept ans et entrée dans la boîte il y avait à peine quatre ans, on n'avait pas droit à la vue sur la ville, on devait se contenter du vis-à-vis de l'immeuble de bureau d'en face. De toute façon elle n'avait pas beaucoup de temps pour lever le nez de ses dossiers.

« Allo, Stan, c'est moi, il faut que je te raconte un truc, t'as un peu de temps là ou je te dérange ? ». Sa voix se faisait pressante.

À peine avait-elle rejoint son bureau qu'elle s'était précipitée sur le téléphone. Stanislas devait savoir tout de suite. Ils vivaient ensemble depuis trois ans. Ils s'étaient rencontrés en école de commerce : elle avait choisi de devenir consultante, lui avait préféré s'orienter vers le journalisme. La vie n'était pas encore très facile mais elle s'annonçait bien. Ils travaillaient beaucoup tous les deux. Ils sortaient le week-end, faisaient du sport et voyaient des amis. Ils avaient de quoi payer le loyer d'un appartement dans Paris et passer des vacances sympas. Maintenant ça allait changer, à San Francisco, elle allait toucher un meilleur salaire et une indemnité d'expatriation qui leur permettrait de mettre des sous de côté pour acheter un appartement. Et quand elle rentrerait, elle prendrait du galon, à moins qu'ils ne repartent pour un des autres bureaux de la société à travers le monde ou qu'elle ne soit chassée par un concurrent…

« Vas-y, je t'écoute, j'ai encore un peu de temps pour finir mon article. Qu'est-ce qui t'arrive ?
- Tiens-toi bien, t'es assis ?
- Oui, vas-y, qu'est-ce qu'il y a ?
- On part à San Francisco !
- Mais Élo, on a décidé qu'on ne prenait pas de vacances avant l'été pour se payer un voyage au Pérou, qu'est-ce qui te prend ?
- Non, tu n'as pas compris, on part « vivre » à San Francisco ! C'est génial, non ?
- Qu'est-ce qui te prend ? Tu as bu, pété un plomb ? Ou alors démissionné ?
- Non, t'as rien compris… J'ai été convoquée par Mathurin, je croyais que c'était pour faire le point sur la dernière mission. Et, tiens-toi bien, il m'a proposé de partir en poste au bureau de San Francisco pour trois ans !
- …
- Alors, tu ne me félicites pas ?
- …
- Eh ?! Tu es toujours là ?
- C'est super, Élo. Pour toi ! Laisse-moi finir mon article et on se retrouve chez Paul tout à l'heure. Au lieu d'aller au cinéma comme on avait dit, on discutera de ça.
Et il raccrocha. Le ton de Stanislas et le silence qui suivit réduisirent l'excitation d'Élodie à une angoisse sourde. À aucun moment, elle n'avait imaginé une telle réaction. À aucun moment, elle n'avait pensé que Stanislas hésiterait à partir. Elle ne doutait pas qu'il trouverait du travail là-bas. Bien sûr, il parlait moins bien l'anglais qu'elle, mais il s'y mettrait. Et puis, elle pourrait l'aider… Oui, mais à quoi ? Soudain, sa vie se divisait en deux parties et elle allait devoir choisir, qui plus est entre sa carrière et son compagnon. Impossible ! Impossible parce qu'inhumain…
Que ferait-elle si Stan ne voulait pas venir ? Aurait-elle la force de partir seule ? De devenir une de ces « carrières woman » qui ne vivent et ne respirent que par leur travail, leur ascension sociale et l'affirmation de leur pouvoir sur leurs subordonnés ? Mais elle ne pouvait tout de même pas jeter aux orties trois ans de vie partagée

avec Stan ! Elle avait envie d'être déjà à ce soir ou, mieux à demain pour savoir comment s'était passée la soirée.
L'après-midi lui parut interminable. Elle n'avançait sur rien. Elle décida de partir plus tôt et de marcher un peu avant de retrouver Stan.
Elle était arrivée tôt au café. Elle avait déjà bu un café et un Perrier, et déchiré en tout petits morceaux un rond de bière qui traînait sur la table. Elle avait bien essayé de lire *Le Monde* mais après avoir lu trois fois le même titre sans le comprendre, elle avait rageusement replié le journal. Elle avait retrouvé confiance dans son projet au fil de ses pas.
Elle avait certainement mal interprété la réaction de Stan. Il lui fallait du temps pour accuser le coup et d'ici à ce qu'il arrive au café, il aurait certainement mesuré les aspects positifs de cette nomination et il serait heureux pour elle, aussi de partir avec elle. Elle les voyait déjà installés dans un appartement du côté de Ashbury Heights. Ou non, plutôt dans le quartier de Mission. Le week-end, ils pourraient aller dans la Napa Valley ou faire un tour à la marina de Sausalito. La Californie leur conviendrait parfaitement. On s'y lève tôt, on y fait du sport, on y travaille, mais pas quatorze heures par jour comme ici. Et puis, la qualité de la vie là-bas leur donnerait peut-être envie d'agrandir un peu leur couple, de fonder une petite famille. Elle était sûre que Stanislas aimerait vivre en Californie.
Il poussa la porte du café et la chercha des yeux. Elle lui fit signe de la main et il vint la rejoindre. D'un air excédé il se retourna vers le serveur qui se précipitait vers lui et lui demanda un café et un verre d'eau. Il s'assit en face d'elle et la regarda, l'air de dire : « Bon alors, c'est quoi cette histoire ? ». Elle ne savait plus par où commencer. Elle le regarda, se demanda où était passé cet air si doux qui lui avait plu à leur première rencontre. Elle lui raconta le rendez-vous avec Mathurin d'une voix qu'elle voulait calme. Il la laissa dire. Il but le café, le verre d'eau qu'il s'amusa à reposer exactement dans la trace dessinée sur la table. Puis il releva la tête vers elle.

« Élodie, je vais être franc et direct, je pense que c'est nécessaire. Si tu veux partir aux États-Unis, vas-y, mais je ne te suivrai pas. C'est ton projet, pas le mien ! ». Et il se tut.
Elle se mordit la lèvre de douleur sans décrocher son regard du sien. Elle eut soudain envie de sortir du café et de marcher pour se vider de cette douleur. Elle se leva, sortit sans rien dire. Son pas claquait sur le trottoir. Elle marchait avec détermination comme pour enfoncer ses pieds dans le sol. Elle marcha longtemps, plusieurs heures apparemment. Quand elle se rendit compte qu'elle avait faim, elle réalisa aussi que dans son esprit, le mot San Francisco s'inscrivait désormais en plus gros caractères que le nom de Stanislas. Dommage, mais c'était comme ça !
Le lendemain, en arrivant à son bureau, elle envoya un mail à Mathurin pour lui dire qu'elle acceptait sa proposition et qu'elle était prête à partir pour San Francisco.

Fin de semaine

Désirée Boillot

Lundi, mardi, mercredi, jeudi…
Egrènement mortel. Les jours se suivent et se ressemblent, mornes et lourds et insipides. Aujourd'hui, c'est vendredi. En arrivant ce matin, au lieu de se réjouir comme tout le monde, Ysiad a serré les dents en s'imaginant dans la peau d'un oiseau planant au-dessus des grimaces, des faux-semblants et des ronds-de-jambe, survolant les manœuvres, les intrigues, les commérages, ignorant le rond de cuir qui lui sert de patron et qui, contrairement au berlingot Minidou, en fait le minimum pour un salaire maximum. Et puis l'oiseau s'est posé sur sa chaise, et le climat délétère a pétrifié ses ailes.
Ysiad a bien souvent remué l'idée qu'il lui fallait avant toute chose préserver ses intérêts. Mais où sont-ils ? Où se cachent-ils donc ? Ces temps derniers, elle ne les aperçoit plus à travers sa haute fenêtre, qui donne directement sur une église gothique et un espace vert planté de marronniers. Quand ils l'ont embauchée, ils l'ont prévenue. Ils lui ont dit qu'elle devrait travailler pour Monsieur Pougre, un type doté d'un caractère particulier, mais qu'en échange, elle bénéficierait de la plus belle vue de toute l'entreprise. Elle a regardé à travers la vitre. Le printemps s'offrait, comme une promesse de jours meilleurs. Elle ne s'est pas posé de questions. Elle a signé, pensant à *l'open space* mal éclairé qu'elle quittait et au type en face d'elle qui passait ses journées à la lorgner d'un œil bovin en mâchant du chewing-gum.
Jour après jour, à travers le carreau, le défilé des saisons l'a engluée dans une toile d'araignée. La musique du carillon de l'église s'y est mise aussi, enrobant les heures dans une sorte de torpeur mélancolique et les mois ont passé, chaque fois un peu plus pesants, dans la fumée âcre et insistante qui s'infiltrait sous la cloison.
Monsieur Pougre ne travaille guère, mais il fume des barreaux de chaise importés de Cuba. Il est cadre supérieur, il a donc tous les droits. Il ne demande l'avis de personne pour tirer sur son cigare.

Une odeur écœurante sévit quand il arrive, saturant l'air mal ventilé, prenant la gorge dans un étau pestilentiel. Ysiad a beau se barricader, rien n'y fait. Les nuées suffocantes s'infiltrent sous la porte pour mieux lui soulever le cœur. Pougre sait très bien que l'odeur l'importune, c'est pourquoi il vient fumer dans son bureau, quand l'envie lui prend de la mettre à l'épreuve. Il aime la voir blêmir. Ysiad sait bien qu'elle aurait dû se tirer comme les autres. Le planter là, du jour au lendemain, de même que la secrétaire précédente dont le départ en coup de vent a longuement fait jaser les commères. Mais elle a une famille à nourrir. Elle a cru qu'elle supporterait. Elle a cru que la vue sur les flèches gothiques et les marronniers en fleur contrebalancerait le sadisme sournois de Monsieur Pougre.
Tard dans la matinée, des pas lourds dans le couloir, accompagnés d'un tintement de pièces de monnaie. Le choc de clés jetées sur le bureau, le soupir flasque du fauteuil de cuir, le claquement sec d'un briquet qu'on referme. Un froissement de page tournée. Ysiad connaît la musique. Monsieur Pougre commence sa journée en parcourant les nouvelles du journal, cigare au bec et les pieds sur la table.
Vendredi, c'est Le Monde.
Lundi, le Figaro.
Mardi, Libé.
Mercredi, le Canard.
Jeudi, le Parisien.
Ça se passe comme ça, de l'autre côté de la porte.
Etrangement, ce bruit l'agace aujourd'hui. Il l'insupporte. Chaque page tournée provoque en elle une décharge électrique alors qu'elle met à jour une base de données. Elle l'a trop souvent entendu se plaindre d'une surcharge de travail pour ne pas souhaiter très fort qu'il se fasse pincer dans cette posture par quelqu'un de la direction. Dans la pièce à côté, le dossier du fauteuil a grincé. Pougre est sorti pour aller faire la première pause d'une longue série à la machine à café, pendant qu'elle tentait de persuader son correspondant d'Italie de rappeler plus tard dans la journée.
Ysiad lève la tête. Les cieux aspirent ses pensées. Satané ciel, satané bleu. Aujourd'hui, un vent grisant de liberté souffle derrière la

fenêtre, les pigeons tournent autour des bancs du square, les marronniers sont tout chargés de fleurs. Ailleurs. Elle voudrait être ailleurs. A quoi pourrait-elle se raccrocher ? Au fait que son salaire tombe tous les mois ? La belle affaire. Elle perd sa vie à attendre qu'il tombe tous les mois, comme un fruit lourd d'amertume. Quatre ans. Quatre ans qu'elle s'étiole parmi les bureaucrates, quatre ans qu'elle subit l'incurie d'un chef de service expert en courbettes et flatteries opportunes. L'autre jour, alors qu'elle était en train de consulter un site d'annonces, Pougre a brusquement ouvert la porte dans son dos. Elle était tellement absorbée qu'elle ne l'a pas entendu venir. Elle a été prise de court. Elle a déplacé le curseur et fermé la fenêtre Internet, malheureusement trop tard, laissant à Pougre l'occasion d'aller colporter dans les étages qu'elle cherchait un job durant les heures de bureau et qu'il avait à peu près autant de chance avec ses secrétaires que Monsieur Seguin avec ses chèvres.

A nouveau, des pas lourds dans le couloir. Le bruit du journal a repris derrière la porte.

Au début, Ysiad n'en revenait pas. Elle avait beau avoir lu Courteline, c'était la première fois qu'elle voyait un bureaucrate à l'œuvre. En données corrigées des variations saisonnières, vacances et absences exceptées, elle a calculé qu'elle surprenait Pougre douze fois par mois en moyenne en train de lire le journal, incliné dans son fauteuil et les pieds sur le sous-main. C'est dire si le bruit des feuilles tournées derrière la porte fait partie de son quotidien ! Elle devrait être blindée, depuis le temps. Pourquoi ne l'est-elle pas ? Pourquoi aujourd'hui joue-t-elle avec le feu en lui passant d'office l'appel de Rome qu'il refuse de prendre depuis le début de la semaine ?

Pour le plaisir d'entendre le grincement des ressorts qui reviennent en position verticale. Elle ne sait pas pourquoi, mais ça lui fait du bien. Ça la soulage.

Le vendredi, Monsieur Pougre n'est là pour personne. Il est n'importe où, hors du monde. A l'étranger, en réunion, en congé, en conférence téléphonique, en déplacement professionnel, souffrant, à la chasse, parti au Kamchatka. Les prétextes sont légion. Elle doit entretenir l'illusion d'un chef de service croulant

sous la tâche, harassé de travail. C'est son rôle, elle est payée pour ça.
La porte s'est ouverte à toute volée, libérant de violents effluves de tabac froid.
Ne recommencez jamais ça. La prochaine fois, je vous vire.
Ysiad ne dit rien. La prochaine fois, elle sera virée mais entre temps, elle aura fait savoir à Pepe Carvalho que le vendredi, Pougre s'adonne au *farniente*, et que cette habitude de farniente s'est étendue aux autres jours de la semaine. Qu'elle a fait tache d'huile. Qu'il n'est pas un jour sans que son chef de service ne se mette en roue libre pendant son temps de travail. Patience dans l'azur. A la façon qu'il a eue de tourner les talons, elle sait que l'abrutissement de la semaine touche à sa fin. Elle l'entend, dans la pièce à côté, qui rassemble ses affaires. Il ne va pas tarder à se tirer. Les clés raclent contre le bois de la table. Elle retient son souffle. Il vient de sortir de son bureau, traverse le couloir comme un fantôme. Une mouche ferait plus de bruit. Les gonds de la porte de service gémissent, à peine, juste pour lui permettre d'imaginer qu'il s'en va. Le léger déclic de fermeture, et voilà. Monsieur Pougre s'est ménagé un départ à l'anglaise brillamment réussi par la porte de service, et c'est d'ailleurs pour cette raison qu'elle l'a rebaptisée : la Porte de Pougre.

Ysiad se lève. Pénètre dans le bureau de son supérieur hiérarchique. Sur le plateau d'acajou, au milieu d'une cacophonie de dossiers qui menacent de s'effondrer, entre les revues entassées au petit bonheur et les messages d'appels froissés en boule, la fiche de paie est là.

Depuis lundi, elle traîne à la même place.
Dix mille euros par mois.

« Flochet est un c… »

Gilles Strecker

Dubreuil tournait et retournait le bristol blanc entre ses doigts fébriles. Une pièce de bristol blanche, lisse et nue, crevant de banalité. Mérandy était entré dans le bureau de Dubreuil comme un fou furieux. Il avait brandi l'innocente pièce de carton sous le nez de son DRH en vociférant :

- J'ai trouvé ça sur mon bureau, Dubreuil ! Qu'est-ce que c'est que ce bordel ? Qui a fait le coup ? On est chez Mérandy, ici. Chez Jacques Mérandy ! Dans MA boîte !

Mérandy avait insisté en rugissant comme un lion blessé, comme un fauve dont le flanc se serait ouvert sous la lame acérée d'un bristol assassin.

- Dubreuil, c'est vous le DRH. À vous de trouver d'où ça vient ! Je ne tolèrerai pas qu'on s'en prenne à mon bras droit.

Dubreuil tournait et retournait le bristol entre ses doigts qui, lentement, retrouvaient leur calme. Il ne lisait plus les quatre mots qu'une machine anonyme avait imprimé en gros caractères :

« FLOCHET EST UN C… »

« Flochet est un c… » et c'était tout !

Dans la petite entreprise que dirigeait Mérandy, on trouvait que le patron avait fait bien du tapage pour un bout de carton. Après tout, que Flochet fut un c…, personne n'en doutait ! Son caractère de chien, sa fonction privilégiée – l'adjoint du patron – ses décisions contestables, tout cela lui valait bien des animosités. Mais plus que tout, ce qui attisait les rancœurs, c'était la place de parking et le canapé en cuir.

Au parking, un emplacement était réservé pour la BMW noire de Flochet. Juste à côté de l'entrée. Encore plus près de l'entrée que la place laissée à la Saab de Mérandy, la voiture du patron.

Le canapé en cuir de buffle, il l'avait fait installer dans son vaste bureau. Et c'est là qu'il s'étalait confortablement, un verre de whisky à la main, lorsque l'heure était venue de donner ses instructions à la victime qu'il avait convoquée. En général juste avant 19 heures, avant la fermeture, pour une ultime tâche à

terminer avant le lendemain matin. Alors estimait-on chez Mérandy, le bristol immaculé ne disait finalement que la stricte vérité, et il était vécu par tous comme une juste révélation.
Le deuxième bristol avait davantage semé le trouble. À son tour maintenant de tourner et retourner entre les doigts agiles de Dubreuil, dont l'enquête, il faut bien le dire, piétinait :
« FLOCHET EST ALLÉ VOIR KALÉO »
Kaléo, l'ogre maudit. Le concurrent qui ne rêvait que de racheter la boîte de Mérandy. Mais personne ne se faisait d'illusions : si Kaléo rachetait, c'était pour liquider un concurrent trop gênant. Pour faire disparaître – c'était leurs mots, rapportait-on chez Mérandy – faire disparaître une mauvaise herbe de leur terrain de chasse.
Pour le coup, le deuxième bristol fut comme un ferment qui fit prendre corps au clan des « anti-Flochet ». C…, égoïste, voire sadique, passe encore. Mais renégat ! Qu'il fasse couler la boîte et tout le personnel avec, ça non ! Du reste, le clan des « anti » avait ceci de particulier, qu'il se souciait assez peu de l'absence de preuves. Rien pour étayer la rumeur. Les assertions du bristol perfide restaient suspendues dans l'atmosphère plombée des bureaux, mais elles leur suffisaient. Après tout, ça ne les étonnait pas de la part de Flochet. « Flochet, faux-frère », « Flochet, faux-cul », et de toutes façons, c'était un vrai c...
Un matin, tous remarquèrent que la voiture de Flochet n'était pas sur le parking ; curieux… Il n'était pas en congés, à ce qu'on sache. Ce n'est qu'au fil de la journée que la lumière se fit, lorsque petit à petit, la teneur du troisième bristol s'épancha dans les bureaux. Tout comme les précédents, il tournait et retournait entre les mains de Dubreuil. Après que Mérandy fut une nouvelle fois entré comme un ouragan dans le bureau de son DRH. Après que la porte eût claqué sur un péremptoire et définitif « Virez-le ! » :
« FLOCHET BAISE TA FEMME »
« Flochet baise ta femme »… Un simple bristol.
Flochet et la femme de Mérandy tournaient et retournaient entre les doigts satisfaits du DRH. Dubreuil ne s'autorisait pas encore à sourire, mais il était sûr de son coup. Il ne lui restait plus qu'à balancer la vieille imprimante achetée aux puces. Payée en liquide, elle ne laisserait aucune trace. À lui enfin, le poste de bras droit ! À

lui la place de parking juste à côté de l'entrée. À lui le canapé en cuir et le minibar toujours bien garni.
Enfin !

Hymne à Paris

Abby Roblet

J'ouvre un œil. Il rencontre celui, accusateur, du réveil. Mes neurones se connectent lentement. Ma vision s'éclaircit.
9 heures. Je saute du lit. Aïe ! Je pose le pied sur un truc qui traîne par terre. Je regarde, inquiète. Ma montre. Je cours en claudiquant mettre l'eau du thé à chauffer. Non, pas le temps. Demi-tour. Direction la salle-de-bains. Je privilégie la douche au petit déjeuner. Toilette de chat. Je saute dans un pantalon, enfile un pull. Impossible de trouver deux chaussettes assorties dans mon tiroir. Je jette tout son contenu au sol. À quatre pattes, j'en dégote deux noires. Pas le même motif, mais au moins la même couleur.
Mes clefs, où sont mes clefs ? Je fais un tour sur moi-même. Là ! Sur la table de nuit.
J'attrape mon imperméable, claque la porte. J'irai plus vite à pied qu'avec ce vieil ascenseur capricieux. J'évite la chute de justesse. Je le sais pourtant que ce foutu tapis est mal fixé sur la dernière marche du troisième.
Il pleut. Je longe les murs.
Le coiffeur me salue en me montrant sa montre. De quoi je me mêle ?
Sur le chemin du métro un doute m'assaille : ai-je éteint l'halogène ? Je me repasse le film des dernières minutes. Je ne me vois pas appuyant sur le bouton. Un halogène resté allumé trop longtemps peut-il provoquer un incendie ? Je chasse cette pensée, de toute façon je n'ai pas le temps de retourner vérifier.
Carte orange. Je fouille dans mes poches. Elle est restée dans celle du blouson que je portais hier. J'ai des tickets dans mon porte-monnaie. J'en suis sûre. Oui. J'entends le métro qui arrive. Il ne faut pas que je le loupe. Je passe le tourniquet et descends les escaliers en trombe. La sonnerie de la fermeture des portes retentit. Je bondis dans la rame. La porte métallique me heurte violemment. J'ai mal à l'épaule.
Pas de place assise.

À la station Villiers entre un accordéoniste. Une version élaguée et accélérée de *La vie en rose*. Le vacarme m'assourdit. Il faut que je m'échappe. À Europe, je cours dans le wagon suivant. Je pense trop tard que j'aurais du monter dans le précédent, l'artiste va me rattraper. Un clochard fait la manche. Il me bouscule pour passer. Il est sale et sent très mauvais. Il a un gros sac à dos que je prends dans la figure.
Saint-Lazare. Une place se libère. Je joue des coudes pour aller m'asseoir. Tiens, *La vie en rose* qui recommence.
Un journal gratuit occupe mon siège. Je le déplie, le feuillette. « Tremblement de terre au Venezuela, 800 morts. Les guérilleros cubains ont tué trois otages français. Les combats au Tchad ont déjà fait 500 victimes. Les prix ont augmenté de 1.5 % en six mois. Un enfant de treize ans a assassiné son professeur de piano. Le mauvais temps va continuer toute la semaine. »
Bourse, je descends. Je presse le pas. Je traverse le carrefour en diagonale. Un chauffeur de taxi que j'oblige à ralentir hurle : « Pétasse ».
La pluie redouble. J'arrive au bureau trempée. Je croise le grand patron dans le hall. Il est 10 heures et quart, je dégouline. Je prends un air dégagé pour le saluer. Pas de réponse .J'ouvre mon vestiaire, le téléphone sonne. Mon imper encore à la main, j'attrape le récepteur. « Oui ? »
-Vous avez eu mon mail ?
J'ouvre la bouche pour bredouiller un mensonge.
- La réunion a été avancée, nous vous attendons depuis un quart d'heure.
Du papier, un stylo. Je monte au cinquième. Organisation, restructuration, organisation, restructuration, organisation, restructuration... Je pense à ma montre que j'ai écrasée en me levant. J'espère qu'elle n'est pas cassée. La réparation risque de me coûter bonbon. J'ai envie de faire pipi. Pas question de sortir. Je me suis déjà assez fait remarquer avec mon retard.
La réunion se termine. On se revoit dans trois semaines. Nous parlerons organisation, restructuration.
Pipi et café. Ahhhhh, un café !

J'appuie sur le bouton court sucré de la machine. Le jus noir dans le gobelet est brûlant et affreusement amer. Au fond du tiroir de mon bureau, je déniche un vieux morceau de sucre de couleur douteuse. Je touille avec mon stylo, le suce en grimaçant.
J'allume mon PC. Bip. « Vous avez 5 nouveaux messages. »
- Le grand patron veut d'urgence le dossier machin.
- Maître Duchmol cherche à vous joindre en vain.
- Pouvez-vous me communiquer les informations suivantes ?
- Quand êtes-vous disponible pour une réunion sur…
- Je vous transmets pour avis….
Tous ces gens se sont ligués pour remplir ma journée en corvées.
J'ai faim. C'est vrai que je suis partie le ventre vide.
Midi et demi. Déjà ! J'y vais. Direction le sous-sol de l'immeuble. Un plateau, un couteau, une fourchette, une…ah, plus de petites cuillères. J'avise une petite dame en blouse blanche. « Il n'y a plus de peti… ». « Je sais, je sais, ça vient ! ».
Je m'avance. Aujourd'hui, bœuf bourguignon. Je déteste les viandes en sauce. Je ne suis pas la seule car il y a au moins dix minutes de queue au gril. Pas le temps d'attendre. Et puis les morceaux de charbon qu'ils appellent beefsteak ne me tentent pas non plus. Allons-y pour le bœuf bourguignon. Coca, yaourt, je tends ma carte magnétique à la caissière. « Vous n'avez pas assez d'argent ». « Je sais, c'est le drame de ma vie ! » dis-je en souriant. Je n'obtiens même pas un regard. Je fouille dans mon sac pour trouver vingt euros. Mon porte monnaie est au fond. Je veux faire vite, je le fais tomber. Les gens derrière moi commencent à râler. « Ça refroidit. »
Je m'installe à côté de trois grosses dames. Elles me foudroient du regard. Elles auraient voulu la table pour elles seules. J'attaque mon plat. La sauce est farineuse et la viande dure comme du bois. Impossible d'échapper aux conversations. « Et alors, il m'a dit….Je lui ai répondu… non ?...Si, si, je te jure…Tu ne crois pas qu'il exagère ?...Quel con….Ben c'est comme moi, tu sais Martine… »
J'aurais du prendre mon baladeur.
Je repousse les restes de mon plat. Je ne l'ai presque pas touché. Je décapsule mon yaourt. Je scrute la table, et tout me revient : pas de petite cuillère ! Je me débrouille avec le manche de ma fourchette.

J'ai encore faim. Je prendrai une friandise au distributeur dans l'après-midi. Il faut que j'aille voir mon directeur pour un problème sur le dossier Trucmuche. Je remonte. Je frappe. "Entrez".
« Monsieur, je voulais faire le point avec vous sur…. »
Le téléphone sonne. Il répond. Il raccroche. Je reprends. « Le problème est que notre client… » Un klaxon de bicyclette retentit. Je sursaute, surprise par l'incongruité du bruit. C'est la sonnerie de son portable. J'attends qu'il termine. Je dis : « Il me faudrait votre signatu…. ». Il se lève l'air soucieux. « Excusez-moi un instant ». Il sort. Moi aussi.
Je passe des coups de fil, réponds à des mails, termine mon rapport pour le grand chef.
17 heures.
J'appelle ma copine Géraldine. « On va se boire un thé à la machine ? - Pas le temps. Peut-être demain – Salut – Salut ».
Je rédige, je trie, je classe, je cherche…
19 heures.
Je suis sur le pas de la porte, mon portable sonne. « N'oublie pas d'acheter du lait - Ok ».
Je m'affale sur un siège du quai du métro. Il est dégoutant. Tant pis, mon pantalon ira à la machine à laver. Il y a un monde fou. Une voix synthétique répète encore et encore : « En raison d'un incident voyageur, le trafic est très perturbé sur la ligne 3. Merci de votre compréhension ».
Aucune envie de comprendre quoi que ce soit. J'ai oublié mon bouquin. Je ne peux même pas patienter avec Monsieur Saramago. Rien d'autre à faire que d'observer mes compagnons de galère. Celui-ci parle tout seul. Celle-là se ronge les ongles jusqu'au sang. Un autre hurle dans son portable qu'il sera en retard. La plupart est perdue dans la contemplation d'un appareil électronique.
La rame arrive. Elle est bondée. Parisienne de toujours, j'ai un truc pour grimper dans le métro même lorsqu'il est archi plein. Je laisse monter tout le monde et me glisse à droite de la porte. Là, il reste toujours un petit espace et je ne suis pas bien grosse. Après trois arrêts dans les tunnels ma station est annoncée. Je descends du wagon, ou plutôt j'en suis expulsée.
Il pleut toujours.

La concierge de mon immeuble sort de sa loge. « Votre chien a encore pleuré toute la journée. Il va falloir faire quelque-chose ! ». Elle me confond avec un autre locataire, je n'ai pas de chien. J'esquisse un vague sourire.
Je prends mon courrier.
Vous avez gagné… Poubelle.
Médecins de la Terre a besoin de vous… Poubelle.
SOS plombier… Poubelle.
Abonnez-vous vite à… Poubelle.
EDF, Téléphone… Poub…, non, j'arrête mon geste. La cohorte habituelle des factures. Je garde.
L'ascenseur est en panne. Je monte mes cinq étages à pieds. Mon mari est sous la douche. En le voyant, je me rappelle son coup de téléphone. Zut, le lait ! Je jette mon sac sur le fauteuil du salon.
- Mais qu'as-tu fait à tes cheveux ?
Je me regarde dans la glace. C'est vrai que j'ai tout du hérisson.
- Rien, je n'ai pas eu le temps de me coiffer ce matin.
Il allume la télévision. De magnifiques jeunes femmes en string lui vantent les bienfaits d'un shampoing, de céréales pour régime, de gels douche rajeunissants. « J'espère au moins qu'elles sont stupides ! »" lui dis-je.
Enfin un sourire !
Bonne nuit.

Il est minuit, dormez braves gens !

Bernard Mollet

Contrairement à ce qu'on croit communément, la fonction de veilleur de nuit d'hôtel n'est pas véritablement un métier, c'est une vocation, un sacerdoce. Il faut d'abord avoir la chance d'exercer dans un hôtel de classe moyenne. Car si l'établissement est trop grand, vous n'êtes pas seul, d'autres noctambules de profession sont de garde également et la cohabitation est parfois difficile. En revanche, si l'hôtel est trop petit style provincial, vous en êtes réduit à n'être que gardien ou plutôt technicien de surface, peintre, tapissier, plombier, menuisier, rien de bien passionnant que pourrait être fait de jour. Et puis les divers V.R.P. ou coureurs de routes nationales se couchent tôt dans ce style d'auberge.

L'idéal, c'est le haut de gamme, du deux étoiles ou la première classe du trois étoiles, parce que dans ce cas vous êtes seul. Vous avez en charge l'accueil des clients de passage, le bar, l'office pour les petites fringales nocturnes et surtout vous êtes le seul en contact avec la clientèle, sans conteste la partie la plus intéressante de ce métier. Vous travaillez de vingt heures à huit heures du matin. Une fois la porte bouclée vers deux ou trois heures, selon le nombre des clés restées orphelines à la réception, vous avez le temps de pousser un roupillon de trois ou quatre heures, parfois dérangé par un appel téléphonique ou un habitué attardé ou complètement ivre ramené par un taxi sur la foi de la carte de votre établissement dont le client prévoyant s'était muni.

Vers six heures, vous avez l'œil frais et pétillant ou vous faites bien semblant, vous êtes d'attaque pour les lève-tôt, assurer les petits déjeuners avancés et les encaissements de séjours. Mais le meilleur de votre boulot, vous le vivez entre vingt-deux heures et une heure du matin. Les clients rentrent du restaurant, n'ont envie ni d'aller se coucher ni d'aller regarder une émission de télé ni de faire un câlin. Vous les voyez d'abord tourner en rond dans le hall, ils vous lorgnent du coin de l'œil, se dirigent sans avoir l'air d'y toucher vers une des tables basses entourée de fauteuils s'ils sont en couple, ou bien vers les hauts tabourets du comptoir s'ils sont seuls.

Vous lâchez votre roman et vous allez tranquillement derrière le bar où vous allez officier. Vous attendez l'attaque. En général pour un couple, soit ils sont mariés et ils montent directement à la chambre, soit les gens se connaissent de frais, ils ont passé une bonne partie de la journée à faire mieux connaissance et ils viennent là après un repas bien arrosé pour approfondir leur liaison.
Le snobinard commande du champagne, le grand seigneur précise la marque, le connaisseur stipule l'année. L'esbroufeur vous sort un nom de cocktail compliqué dont il ne connaît par ailleurs aucun des ingrédients, l'honnête homme carbure au bon whisky.
La femme, la plupart du temps, s'aligne sur le mâle.
De toute façon c'est vous qui avez la main et vous limitez leur choix selon l'empathie ressentie ou l'envie de partir plus tôt vous relaxer. Le client vous propose parfois de prendre un verre en sa compagnie. La plupart du temps, vous refusez. Car, une fois la barrière employé-client franchie à cause d'un cognac partagé, vous n'êtes plus maître du jeu et c'est le début du désastre !
Ou alors c'est un vieux couple d'habitués qui vous appellent par votre prénom. Vous êtes en terrain conquis, un verre ne vous engage à rien, le respect mutuel est installé depuis longtemps.
Ou bien il s'agit d'un client seul. La race la plus redoutable. Bien entendu vous savez par avance que vous aurez à subir l'histoire complète et romancée de sa vie ou la longue litanie de ses chagrins d'amour, du pourquoi il a laissé sa femme dans la chambre avant de venir se noircir seul au bar, du comment il est en déplacement professionnel dans des tas d'hôtels différents et du pourquoi il a choisi ce métier de c… Votre rôle se borne souvent à hocher la tête comme un psychiatre qui écouterait son client, avec de temps en temps en cas de question précise, un « Oui » ou un « Non » , le plus souvent un « Eh bien ! »" évasif. De toute façon, si à votre place il y avait la statue en pied de la Liberté, la seule différence, c'est qu'elle ne pourrait pas « remettre ça ». Là, vous pouvez accepter un verre, un seul, à la troisième ou quatrième offre insistante du client, mais surtout, surtout, toute l'astuce de votre métier consiste à pouvoir faire signer au client sa note d'extras tant qu'il est encore lucide.

La plupart du temps, vous êtes derrière votre comptoir de réception à l'affût comme un chat devant une couvée de mésanges. Vous êtes debout dès l'entrée de qui que ce soit pour attraper sa demande au vol, clé, chambre, renseignement, ou vous sautez sur le standard téléphonique au premier appel. Car si c'est tout ça qui vous fait vivre, c'est aussi de ça que se nourrit votre nuit.
Votre esprit affûté attend la question piège, la demande imprévue, le problème embarrassant, à vous de faire que rien ne soit impossible, car si vous n'y êtes pas vraiment obligé, il y va malgré tout de votre amour-propre.
Trouver le taux de change du florin bien avant que n'existe l'Internet, sauveur informatif de l'humanité, ni le Minitel, dépannage pratique, et ceci à plus de minuit, demande beaucoup d'organisation et d'imagination. Donner au client l'adresse d'une maison sérieuse où finir sa nuit en compagnie d'une dame charitable ressort d'un carnet d'adresses bien tenu. Et tout ce que vous pouvez imaginer, et même ce que vous n'imaginez pas, est demandé au veilleur de nuit plutôt qu'à la brigade de jour que le client ne voit pas du tout du même œil.
Souvent vous prodiguez des conseils comme un psychologue, des recettes comme un grand chef, des remèdes *de bonne fame* comme un médecin, des renseignements météo comme un ingénieur, des adresses diverses et variées comme autant de guides spécialisés. Et quand il vous arrive de sécher sur un sujet qui vous tombe dessus comme un pot de fleurs depuis le dernier étage, il vous reste heureusement votre réseau, la grande confrérie des veilleurs de nuit que vous connaissez tous à force de dénicher pour le client de passage la chambre que vous ne pouvez pas lui louer faute de disponibilités.
Et puis le matin, vous avez l'impression d'être Kali, la déesse aux nombreux bras tant vous avez à faire dès que plusieurs départs ont lieu. Vous préparez les notes au bureau, votre double répond au téléphone pour les commandes de petit déjeuner, votre triple s'active à la caféterie.
Et huit heures sonnent, vous voyez débouler en traînant les pieds la brigade de jour à qui vous transmettez les diverses commandes, informations et chèques, et vous retournez tranquillement chez

vous. Quand vous vous couchez pour essayer de dormir avec de la cire plein les oreilles, la couverture sur la tête comme un tchador sans la moustiquaire, tranquille, reposé parmi vos enfants qui jouent aux indiens, vos voisins qui pratiquent la perceuse ou la chaîne hi-fi, votre belle-mère sourde qui hurle des questions idiotes, vous vous prenez à penser que vous êtes le dernier des cinglés à faire un métier de fou. Et puis vous vous endormez malgré tous ceux qui se sont ligués contre vous.
Lorsque vous vous réveillez, vous avez déjà en tête votre boulot de ce soir, vous avez récapitulé inconsciemment les clients qui partent, ceux qui sont annoncés, vous êtes déjà LÀ-BAS !
C'est en sifflotant que vous revêtez le soir votre habit d'apparat et que vous partez prendre en main, tout seul comme un grand, l'existence d'un hôtel et de tous ceux qui y vivent, comme un capitaine prendrait le commandement de son bateau, et ça jusqu'au lendemain.
Vous êtes, cette nuit encore, le roi du monde.

« L'enterprize »

Charles Lengagne

Lundi matin, 8h40. La mine fraîche, l'homme apparut à l'entrée de son immeuble de trois étages pour grimper aussitôt dans le minibus qui l'attendait. Il salua gaiement le chauffeur ainsi que ses collègues qui se trouvaient à bord et qui comme lui profitaient de la ponctualité de cette navette mise à disposition par leur employeur. Tous habitaient dans une charmante zone résidentielle, logements trouvés par la société, située non loin des bureaux pour d'évidentes raisons de confort et de transport, cependant suffisamment loin pour que les salariés se sentent dépaysés et apprécient leur temps de repos sans songer sans cesse à leur mission professionnelle.

9h00. L'homme vint s'asseoir à la table de la salle de réunion de son service. Sucré ou salé, au choix, un petit-déjeuner complet l'attendait comme chacun des collaborateurs présents. Après un quart d'heure d'échange des impressions du week-end, la coordonnatrice d'équipe prit la parole et annonça les objectifs hebdomadaires et le traitement des dossiers qu'elle estimait soumis à enjeux. L'animateur du groupe organisa alors les débats pour recueillir les avis quant à la pertinence de ces choix. Une fois les décisions actées de façon à concilier l'épanouissement de tous et le fonctionnement optimal de la structure, chacun gagna son bureau.

10h00. Le fauteuil ergonomique accueillit confortablement l'homme qui alluma son ordinateur, lequel démarra dans un silence absolu. Attendant que les données du système apparaissent sur l'écran plat, les yeux de l'homme se portèrent sur le paysage d'eau et de verdure qui ondoyait derrière les larges baies vitrées orientées plein sud. Le mobilier modulaire était fabriqué en bois local non traité mais teinté de couleurs douces et chaleureuses qui répondait à la belle luminosité de cet espace de travail, alliant intimité et sociabilité. L'homme pouvait ainsi apprécier au mieux son statut de première unité du groupe. La plus petite certes, mais celle sur qui reposait la stabilité de l'ensemble. « Telle la plus petite brique d'un bâtiment qui permet à la girouette de se hisser assez haut pour

trouver le sens du vent » lui avait expliqué la psychologue d'entreprise affectée sur le site.
12h30. Après une matinée correctement remplie, l'homme se dirigea vers le dernier étage pour rejoindre ses collègues au restaurant panoramique où il prendrait son déjeuner. Les menus élaborés par un diététicien étaient toujours appétissants. Détendu par une musique douce, le seul souci de l'homme était de ne pas tâcher le costume en lin acheté grâce à la prime d'habillement incluse dans son salaire.
14h15. Sorti reposé de la sieste d'une vingtaine de minutes qu'il avait faite dans un des fauteuils antistress de la salle de repos, l'homme reprit graduellement ses attributions afin de ne pas brusquer son biorythme. L'après-midi ne fut guère interrompue que par la mélodieuse sonnerie du téléphone et le cliquètement agréable du clavier.
16h45. Conformément aux accords internes issus du dialogue social entre les différents partenaires de la société, c'était l'heure du départ. Pas question de dépasser le quota de trente heures payées à taux plein. Comme le répétait régulièrement le responsable de l'audit permanent :« Une juste organisation évite un stérile épuisement en heures supplémentaires ». L'homme s'apprêtait donc à se rendre au club de sport dont l'abonnement était intégralement payé par le comité d'entreprise.
Comme surgi de nulle part, apparut alors devant lui un personnage étrange. Un cigare à la bouche (chose formellement interdite sur le lieu de travail), vêtu de façon futuriste, l'individu avait le visage encadré de longs cheveux et une étrange bosse lui barrait verticalement le front. « Je suis le dieu du Travail ! » se mit à rugir celui qui ressemblait fort à un Klingon. « Tu t'es aventuré là où aucun homme n'est jamais allé ! Mais maintenant, fini de rigoler ! »
L'homme vit alors les murs de la pièce se rapprocher tandis que les peintures étaient en train de se ternir. La baie vitrée diminua, diminua jusqu'à ne plus être qu'une ridicule lucarne inaccessible. Sur le bureau en métal gris où le vieil ordinateur ronflait, la sonnerie du téléphone vint lui vriller les oreilles avant que le combiné ne se mette à cracher les ordres criards du chef de service.

Tout s'était mis à tournoyer et le dieu du Travail riait à gorge déployée. L'homme ferma les yeux quand la sonnerie stridente du réveil le tira brusquement de ce mauvais rêve.
Lundi matin, 5h30. L'homme se leva d'un bond pour avaler un café dont il renversa quelques gouttes sur son costume de mauvais nylon. La voiture démarra sans mal. Seules quarante-cinq petites minutes de route le séparaient encore de la gare RER où il prendrait le train qui le mènerait à moins de vingt minutes de métro de sa boîte. Pendant le trajet semi-embouteillé, il songea qu'il n'était pas raisonnable de regarder une rétrospective de Star Trek après un repas du soir aussi gras.

La troisième dimension

Thierry Lefebvre

André Lelarge n'était pas du genre à refouler ses affects. Un jour… Il quitta son T1 comme tous les matins à 7h39, marcha vers la station de métro. La rame arriva à 7h54, plus ou moins 30 secondes. Quelques six minutes plus tard, il pointa à son entreprise tandis que l'averse grossissait.

L'immense barre grise dont les accès ne se différenciaient pas des murs, se dressait sur treize étages au milieu d'un parking dépourvu d'arbres. Arrivé à dix mètres, un pan de béton s'ouvrit et se referma aussitôt, ne lui laissant guère le loisir de s'attarder. Le hall d'accueil était vaste également, sans décor ni signalétique, déserté malgré l'heure matinale. Les employés sitôt le seuil franchi se précipitaient dans leur alvéole. Les locaux s'alignaient à l'identique le long des parois de ciment brut. Les portes closes ne portaient aucune inscription. Parfois, l'une de ces anfractuosités s'entrebâillait, un individu en émergeait classeur sous le bras et stylo à la bouche. Pressé, la tête baissée et l'air sérieux, il empruntait les flèches tracées par terre. Parvenu à destination, il bifurquait et disparaissait. Au fond du corridor, la caméra qui l'avait cadré jusque-là guettait un autre quidam à accompagner.

Nul ne s'alarmait de ces dispositifs. La direction les avait justifiés : « Temps égale argent, flâner équivaut donc à se perdre et en perdre », d'où ces machines servant à fluidifier et sécuriser les déplacements. Cette injonction expliquait l'automatisme des issues, un mouvement du corps suffisait. Les salariés, l'ayant admis à l'unanimité, s'attelèrent à leurs tâches qu'ils abandonnaient le moins possible. Puisqu'il n'y eut plus jamais motif de mécontentement, il n'eut jamais plus d'assemblée plénière. On n'en compliqua que mieux les mécanismes.

André Lelarge ne s'éternisa pas non plus pour accomplir ses cent trente-deux enjambées. Accoutumé à l'opacité de son antre, il distingua crayon, gomme, souris et téléphone qui jamais ne sonnait. Il s'affala dans le siège bancal en skaï noir.

Toutefois André Lelarge ne se hâta pas pour se river au boulot. Il fixa l'écran cloué au dessus de la caméra. Certes, la gargouille l'impressionnait (jeu de mots qui ne le fit même pas rire). Mais plus que le groin, ce qui le tracassait, c'était la reproduction de son portrait. Il y avait dans cette imitation vert terne un rendu qui trahissait la vérité. Il remua la tête en se scrutant de biais et revint lentement dans la position initiale : à nouveau en face de son double dans lequel il se reconnaissait de moins en moins. Oui, cette plate réplique sans nuances, aux couleurs éteintes, dégageait une inquiétante ambiguïté. Comme si à cette pâle copie il manquait quelque chose. Comme si ce faciès mal pixellisé le réduisait à sa plus sinistre expression. Respirant à peine, transpirant déjà, il restait hypnotisé par ce mauvais clone qui le singeait dans une fixité soucieuse, voire morbide.

En dépit de cette infidélité perturbante, il savoura son désœuvrement. D'habitude il numériserait des cadastres. Grâce à un labyrinthe de tubes qui couraient derrière les cloisons et sous les parquets, les plans échouaient enroulés dans un cylindre pneumatique. Un bruit sourd l'avertissait de leur chute dans sa panière. Il les traitait au fur et à mesure. Tout était chronométré, sans espace pour un aléa ou une pause. En hâte il étalait les feuilles afin de convertir chaque donnée en point informatique et les transmettre à la bécane. Au sous-sol, un gigantesque ordinateur à bobines stockait les milliards de coordonnées. Du moins il le supposait, n'ayant jamais été autorisé à vérifier. L'utilisation de l'ascenseur impliquait la possession d'un code.

À la longue, établir l'état foncier du territoire avait aiguisé la curiosité d'André Lelarge. Aussi cette exigence de patience et de minutie éveillait-elle épisodiquement son désir de décrypter le réel. Combien de ce précieux temps déroba-t-il ? Qu'importe l'enregistrement accusateur ! L'intrusion de sa voisine allait révéler que l'essentiel était ailleurs.

Le son sec et métallique de la clenche l'arracha de sa torpeur. Lorsqu'il releva les sourcils, elle se tenait devant lui. Il n'en croyait pas ses yeux. Rarement, il l'avait vue si radieuse au hasard des interminables couloirs. Même qu'au printemps, il s'était surpris à la talonner sous les néons blafards, poussé par une irrépressible

envie. Violente et douce à la fois. Sans doute aurait-il été jusqu'au bout du monde si l'inconnue en avait pris le chemin. Mais quatre cent soixante-cinq pas plus loin, elle avait pivoté et s'était évanouie tandis que la brèche de l'office n'en finissait pas de claquer. La cassette du demi-tour fut illico consignée dans son dossier.
Et voilà que maintenant elle se trouvait là. Avec ses cheveux blonds et sa taille menue, silhouette contrastant avec la pénombre. Le rai de lumière filtrant par-dessous le chambranle dessinait le liseré de ses jambes. Par un effet de halo, sa robe devenait transparente. Et elle ne bougeait pas, ne disait rien. Lui non plus, stupéfait devant sa beauté cristalline, résolu à en éclaircir l'origine.
Comment une telle émotion pouvait-elle être perceptible ? Il réfléchissait. Ce n'était plus de l'ordre de l'étonnement et c'était bien plus fort que de la magie. Le mystère émanant de cette présence provenait de plus profond que ce qui existait. Jamais André Lelarge n'avait ressenti un tel trouble. Pourtant des émois, il en avait vécus comme tout un chacun, au moins deux ou trois. Enfant, quand il avait admiré l'océan la première fois. Adolescent, visionnant en cachette une pellicule sur laquelle s'embrassait un couple. Ces bouches qui se touchaient, ces lèvres rouges et pulpeuses qui s'écrasaient l'avaient hanté. Adulte, il avait essayé de trouver le DVD, mais le film avait disparu des circuits de distribution. Petit à petit, le baiser s'était métamorphosé en bise, puis en accolade. Désormais il se souvenait d'un vague effleurement. Cette obsession n'avait dû être qu'une construction cérébrale. Voilà, c'est ça, il avait imaginé. Or « fantasmer conduit à la démence ! »
Cependant il continuait à y songer en cet instant. Cette merveilleuse apparition n'était-elle pas une expression même de son imagination ?
Pour la seconde fois ce vendredi matin, André Lelarge écarquilla les yeux, fasciné par la retransmission du dos de la demoiselle. Peut-être une chimère, quoique... L'image projetée ne correspondait pas au reflet qu'il voyait d'ordinaire et qui rendait le quotidien si quelconque. Le panneau à cristaux liquides semblait retranscrire les courbes d'une ravissante créature, non d'une illusion. Il les retransmettait de manière objective, en relief, avec

des vides et des modelés quasi palpables, des volumes gracieux bien différents des artifices holographiques. Et avec une telle précision que l'homme focalisait sur les fesses bombées. Il n'y avait dans cet abord rien de choquant ni de vulgaire. Il appréciait simplement ce report exact de la nature, sans complexe ni indécence. Uniquement les charmes d'un être de chair à la plastique sculpturale. Tout excité, André Lelarge contempla le contour des hanches, l'arrondi des cuisses, la cambrure des reins. Il bascula la tête sur l'épaule droite, l'ange obliqua sur la gauche. Le galbe des seins jaillit en contrejour. Il se recentra sur les iris de la séductrice, sourit à son tour. Depuis quand cela ne s'était-il pas produit ?

André Lelarge contourna la table. Une carte tomba au sol qu'il piétina. S'approchant de la tentatrice, il lui tendit la main et murmura : « Viens ». La porte derrière eux s'élargit et ils s'envolèrent. Ni police ni caméra ne les capturèrent. Cet hiver, on a obturé son cabinet et désaffecté son studio.

André Lelarge a fondé sa propre boîte, superbe cube en verre, ouvert sur l'extérieur dans laquelle les collaborateurs prennent le temps de se saluer, d'échanger des projets, de construire des affaires. « Ensemble » est leur maître mot. Au sein de cette équipe où souffle un esprit de cohésion et de partage, de saine émulation et de responsabilités assumées, c'est la jeune femme qui gère les ressources humaines. Elle et lui organisent des débats publics sur « la 3ème dimension entrepreneuriale ». Celle omise souvent sur les lieux de travail et qui fait défaut entre nous.

J'ai assisté à l'une de leur conférence. Ils disent que le bonheur est un chemin vers autrui, et non une fin en soi, raison pour laquelle il faut se garder de se croire arrivé. Ils parlent d'un monde clos, « d'un monde bipolaire où on va ou à droite ou à gauche, en haut ou en bas pour certains, un monde emmuré où l'on s'évite, un monde fermé où l'on s'empresse de se barricader pour vaquer à ses petites occupations dont on surestime l'importance pour se donner de la gravité, un monde où les individus sont lisses comme des images, où les individus sont sans profondeur, un monde virtuel projeté en continu, un monde où il est défendu de rêver, un monde sans futur individuel ni avenir collectif. Qu'est ce que ce

monde sans perspective ? La plus noble des perspectives n'est-elle pas d'espérer, sinon d'aimer. (Amour, amitié, complicité, tendresse ou respect selon les degrés de l'entente permise)… »
Sous les applaudissements, ils s'enlacèrent. Aux dernières nouvelles, une tendre rondeur s'est ajoutée aux formes épanouies de Marie Lelarge : elle est enceinte.

Le balayeur des préjugés

Martial Ballester

Vous dire comment ça a commencé m'oblige à débuter par la fin, pardonnez-moi ces sautes de temps, mais on n'écrit toujours que l'après-coup, quand on se relie à ce qu'on n'est déjà plus. C'est qu'il faut bien vous expliquer comment j'ai pu inscrire en toute honnêteté sur ma carte de lecteur libre de la bibliothèque Pierre Mendès-France, « balayeur toutes surfaces » à la rubrique profession. Certes je m'écartais de la définition exacte de mon statut : « ouvrier nettoyeur niveau 1 », mais que voulez-vous, je partage avec pas mal de monde ce désir d'enjoliver un peu les choses.

Cette année-là 1998-99 (je parle toujours en année scolaire en tant qu'étudiant de la vie sinon de la faculté), je n'ai guère pratiqué mon art, et mes appels du pied à la noble profession du nettoyage industriel sont restées lettres mortes, sans fond, sans surface. Je n'ai essuyé que des refus suite à mes entretiens, n'ai pu laver aucun de ces affronts et j'ai dû me contenter de pratiquer à domicile mes gammes de dépoussiérage, de passage d'aspirateur, de récurage de WC, de « 8 » impeccables réalisés seulement au balai espagnol, n'ayant pu investir dans un faubert en raison de mes trop maigres indemnités de chômage. Du coup c'est « sans profession » qui me définit par défaut dans notre acte de mariage tandis que ma femme est créditée de « professeur d'anglais », ce qui a quand même une autre gueule.

D'un autre côté cette merveilleuse indécision du « sans profession » laisse la voie libre à toutes les imaginations, à toutes les audaces. Mais en attendant que les chantres des siècles futurs brossent ma légende dorée, il importe pour l'heure que je démystifie le jeune homme qui, comme moi, en rupture de bancs universitaires, entre vingt et vingt-cinq ans se cherchera, et tel un Rastignac de petite carrure bombant le torse, lancera à la cantonade : « Monde du travail me voilà ! »

Mon destin tout tracé dans la dynastie familiale devait être de manier la férule et de porter la blouse du savant, certainement pas de passer des balais à la brosse deux fois plus large que moi, des fauberts que je m'ingéniais à nommer « Flaubert » jusqu'au jour où mon employeur me signala ma méprise ; et cela dans un bleu de travail rouge vif que j'arborais avec un orgueil de dandy tant il m'évoquait le gilet vermillon de Théophile Gautier à la première d'Hernani. Non, je ne regardais pas l'emploi, vague flacon, mais seulement l'ivresse du costume qui fouettait mes sangs, me faisait brûler d'un feu tout romantique, impatient de m'atteler à ma longue et lourde tâche, héroïquement.

Peu à peu cette combinaison qui m'avait transporté en 1830, là où la bataille théâtrale faisait rage et où le monde ouvrier se préparait dans l'ombre à des luttes ardentes, perdit tous ses pouvoirs magiques. Maculée et méconnaissable, sa teinte de plus en plus fanée accompagna le déclin de mon enthousiasme, immense au départ, d'être enfin rétribué en monnaie sonnante et trébuchante.

Et le paladin fringant qui partait en quête du Graal sur son destrier à deux roues, pédalant avec aisance avant même le lever du jour pour en découdre dans la citadelle de l'action, devint peu à peu chevalier à la Triste Figure, moulinant tout essoufflé, et arrivant de plus en plus tard. Tout de même, j'avais la consolation délectable à mon retour de rejoindre ma Dulcinée dans la douceur des draps, et la chaleur de ses bras ensommeillés me faisait oublier rapidement mes blessures d'amour propre en donnant le seul vrai prix à mes efforts matutinaux.

Le prestige en moins, le cocasse et l'âpreté de la situation me plurent encore un certain temps : j'étais un imposteur génial dans la peau d'un ouvrier banal, un aristocrate des lettres qui souillait ses phalanges délicates au contact des papiers gras des parkings. Sous-marin planqué en immersion périscopique, j'explorais les eaux sales et usées de notre société, j'effectuais des parodies de fouilles archéologiques pour exhumer des piles sédimentées d'affiches et de cartonnages, des agglomérats de sacs en plastique, des concrétions hybrides mêlant l'organique aux déchets pétrochimiques et, pour la petite touche de frisson : des seringues

usagées ! Tout ça quand la définition bucolique de ma mission évoquait un rafraîchissement des espaces verts.
Ô quels sentiments de dégoût, de répulsion mêlés de contentement à braver cette bourbe, à se briser le dos, se souiller les mains, s'empuantir. Je me voyais alors en communion parfaite avec Rimbaud renonçant après sa saison en enfer au désir d'être « en grève de toute éternité », et en droit de prononcer avec lui : « Oui l'heure nouvelle est au moins très-sévère. » Je ne pris vraiment peur que le jour où j'eus une révélation sur un de mes collègues avec lequel j'évoluais souvent en binôme. Celui-ci était « ouvrier nettoyeur niveau 2 », ce qui était déjà beau pour un immigré pensais-je, et l'habilitait à pousser la machine auto laveuse, engin qui me resta à jamais interdit, comme un corps de femme que seul un expert pouvait amener par de savants préliminaires à la lubrification, puis par une conduite souple et des trajectoires au cordeau à l'immaculation orgastique.
En tête de notre maigre procession, je célébrais toujours la même liturgie, poussant énergiquement mon balai à large brosse sous les gondoles pour refouler en enfer les corps étrangers à la célébration du culte de la grande consommation ; gondoles qu'il se chargeait de remettre à flot à grands coups d'aspersion d'eau lustrale afin que la lune de miel entre client et articles de foi reprenne vite ses droits. Cet homme que j'avais toujours considéré avec condescendance – tel un dieu banni de l'Olympe obligé de coudoyer les mortels – était titulaire d'un doctorat et enfilait pour de vrai une autre blouse quand il quittait le supermarché, non sans saluer avec déférence les employés avant d'aller mener ses recherches dans les locaux du CNRS. J'en étais resté comme deux ronds de flan en comprenant que notre société occidentale en cette fin de XX^{ème} siècle ne garantissait plus grand chose : ni la reconduction bourgeoise du modèle et des acquis familiaux, ni l'accession par le mérite intellectuel à des postes conformes aux capacités, ni même la juste rétribution de la force de travail nécessaire pour cotiser pendant bientôt quarante-et-une anuités !
De fait je touchais 27 francs nets de l'heure soit en prenant en compte l'inflation 5 euros d'aujourd'hui, et tributaire de mon employeur car sans permis je ne comptabilisais pas le temps

d'attente ou de déplacement nécessaire entre deux chantiers. À temps partiel, travaillant au coup par coup à l'exception du chantier fixe du supermarché, et trop heureux d'avoir décroché ce premier emploi, je ne songeais pas un instant à me syndiquer ou faire valoir des droits.

Un après-midi, rentrant du travail harassé, je retrouvai mon meilleur ami et quelques copains qui me proposèrent un poker. Après quelques mains malheureuses, j'avais déjà perdu tout mon salaire du jour. Je me sentis alors terrassé par la honte et le chagrin : comment avais-je pu mépriser à ce point mes efforts pour tout annuler en quelques minutes ? Mes copains me firent grâce de cette ardoise mais j'avais reçu une bonne leçon: je réalisais que je m'étais lancé dans le monde du travail avec de mauvaises cartes et qu'en plus, j'étais inapte à « me vendre », à bluffer les employeurs sur mes capacités. Je compris alors que ces tâches ingrates risquaient d'être mon lot pour longtemps et j'entrai dans une phase de crise identitaire où toutes les projections d'avenir de l'ancien bon élève devenaient caduques. J'apprenais trop tard que le milieu scolaire m'avait protégé et attribué une existence au milieu d'une classe d'âge et la reconnaissance d'aînés en la personne des professeurs. Dans le domaine professionnel les garde-fous tombaient, plus rien n'allait de soi, chacun devait veiller à défendre ses droits et sa subsistance.

Finalement après une pratique intermittente du nettoyage industriel pendant cinq ans, l'ANPE me proposa un emploi à plein temps, moins « salissant » et moins méprisé que j'occupe encore aujourd'hui.

Mais l'expérience du nettoyage continue à me travailler. Je garderai toujours en mémoire cette anecdote concernant un collègue « dur à la tache » et dans la force de l'âge, que je jalousais d'améliorer son ordinaire grâce à des compétences plus recherchées que les miennes comme celle de laveur de vitres « à grande échelle ». Mon patron me fit la confidence, mi-amusé mi-inquiet, qu'à force de négliger de porter des gants et d'utiliser à longueur de journée des produits détergents, il avait l'intérieur des mains dépigmenté et tout lisse. Je me dis alors qu'on pouvait rapidement y laisser sa peau !

Je ne suis jamais allé voir si son propos était exagéré et si les empreintes digitales pouvaient être réellement effacées. Cependant aujourd'hui encore dix ans après, quand j'accompagne mes deux filles à l'école, je serre fort leurs mains, caressant en pensée leurs lignes et empreintes en rêvant que le monde du travail leur donne plus tard un rôle moteur sans gommer leur identité profonde, leur singularité.
Oui en songeant à leur avenir je me surprends à prier qu'à travailler plus pour gagner davantage, elles ne perdent pas l'essentiel : leur santé et leur âme.

Les caries de la Grande Combe

Mireille Jallet-Ségui

J'ai 37 ans, je suis puéricultrice de métier et je l'ai choisi. Je dis ça, parce que parfois on exerce un job par défaut, genre t'as pas eu le concours de médecine et hop, tu te recases dans les strates inférieures, mais non ce n'est pas le cas. Moi j'ai toujours voulu soigner les enfants. Les adultes, ils sont plus compliqués et quand ils sont malades, ils deviennent souvent emmerdants. Les mômes, eux, ils subissent, ils souffrent mais ils continuent de sourire et même de s'étonner. Ils comprennent vite que tu es là pour leur faire du bien et ils te le disent à leur manière.

J'ai bossé dans un CHU où j'ai donné le meilleur de moi-même pendant près de dix ans, et puis j'ai voulu voir autre chose. J'en avais soupé des protocoles récurrents, des horaires figés sans surprise. Tout était devenu habituel, y compris la souffrance, et ça c'était le pire. Les rémissions n'étaient pas très courantes dans le service. Un jour, quand les clowns médecins ne m'ont plus fait rire, alors j'ai su que c'était le moment.

Le goût de l'aventure, l'Afrique, ça faisait un moment que ça me trottait dans la tête et, je ne le savais pas encore, mais ma deuxième partie de vie serait consacrée aux missions humanitaires. Soigner autrement, avec rien et encore moins que rien, dans des conditions extrêmes, dans des endroits paumés où les ONG deviennent les seuls témoins. À chaque fois que je me disputais avec celui que j'appelais de moins en moins souvent l'homme de ma vie, j'examinais une vieille mappemonde. Et puis il m'a plaquée, et pour être honnête, ça m'a arrangée, ça m'a permis de franchir le pas. Même quand tu as vraiment envie d'un truc, il faut un déclencheur, enfin pour moi ça se passe comme ça. Bon, tu me diras pour la vie de couple, l'humanitaire, ce n'est pas le top. Ensuite j'ai fait un dossier béton et je l'ai adressé à toutes les ONG en espérant partir le plus loin possible. Pour assurer l'alimentaire, j'ai fait du libéral en remplacement. De temps à autre ils prennent des contractuelles et je me suis dis qu'en attendant une catastrophe

naturelle ou intelligemment provoquée par la nature humaine, ça me ferait voir autre chose que l'hôpital. Je n'avais pas tort.
Un matin, alors que je faisais du vide dans mon T3 avec vue imprenable sur une quatre voies, le téléphone sonna. Je le sentais, ma première aventure se précisait et l'excitation me gagna. C'est dingue mais en décrochant, j'eus la vision de ma petite personne, sac au dos, descendant d'un hélico en terrain miné, cheveux aspirés par les pales de la machine infernale. Oui, je la voulais vraiment cette mission.
- Lisa Durant ?
- Oui, c'est moi.
- Patrick Sénard du département de la petite enfance, j'aimerai qu'on se rencontre le plus tôt possible.
Je n'attendais que ça sauf que dans mon fantasme, je n'avais pas encore compris que mon interlocuteur dirigeait un service de collectivité territoriale et non celui d'une ONG. Quand il me demanda si je connaissais l'adresse de la structure en question, je redescendis de mon petit nuage. Le lendemain je n'étais pas héliportée mais à bord de ma veille Opel Corsa.
Patrick Sénard me présenta le service et ses objectifs, la catastrophe en question et ce qu'il attendait de moi. La prévention, c'était le nom de code d'une mission très spéciale sur un secteur précis : La Grand Combe. Tu ne connais peut-être pas. Évidemment, moi non plus, je n'avais jamais vu ce bled sur ma mappemonde et encore moins dans les guides touristiques de la région. Eh bien figure toi que dans cette commune à quatre vingt bornes de chez moi, on suppose un problème sanitaire inquiétant. Tu as du mal à le croire, hein ? Sur le coup, moi aussi.
De façon abrupte, Patrick Sénard m'a demandé si ce poste m'intéressait. Immédiatement le solde débiteur de mon compte en banque, les emmerdements à venir et le silence des prestigieuses ONG m'ont prise d'assaut et d'une voix qui se voulait enjouée, j'ai prononcé le « oui », affirmation quasi nuptiale.
- Nous nous occupons de votre contrat. D'ici là, si vous pouvez vous renseigner, on gagnera du temps. Proposez-moi un projet d'action.

Voilà comment j'ai abordé l'humanitaire, sans visa, sans hélico, sans marabout, sans le sifflement permanent des mitraillettes. Simplement ma petite voiture surchargée, l'adresse d'une école primaire, quelques notes que j'avais recueillies en urgence lors de la rédaction de mon projet, lequel a fait l'unanimité : les gosses, ça me connaît. J'ai préparé ma trousse encombrée de spatules que j'estimais à tort trois fois trop nombreuses, de doses d'*Hextril*, de masques et de gants stériles. Oui, j'avais bien cru comprendre que ça urgeait vraiment et j'ai découvert le coin sous des trombes d'eau. Heureusement, je n'avais pas le temps de flâner.

L'observation s'est organisée le plus simplement du monde. Huit classes entre le CP et le CM2 avec environ 24 enfants, soit un total de cent quatre-vingt douze espaces buccaux à examiner à la loupe afin de repérer l'invasion des lésions et des foyers infectieux qui, faute soins préventifs, n'ont eu rien d'autre à faire que de proliférer. Je n'en suis pas revenue et j'ai mieux cerné l'urgence : toutes ces petites dents tachetées, concentrations noirâtres trop nombreuses pour l'âge de leurs propriétaires. Pas une seule bouche saine ! Les gamins se sont pris au jeu. En rang d'oignon, ils ont ouvert grand la bouche sous l'œil attentif de leur professeur d'école. J'ai eu l'impression d'être un envahisseur et pourtant, je suis passée devant chacun d'eux, prenant à chaque fois une nouvelle paire de gants et une nouvelle spatule, investissant chaque dentition dont aucune ne s'avérait être victime de l'orthodontie. Pour chacune de ces bouches, j'ai fait un relevé du nombre de dents, de leur état, et faut bien avouer que j'avais pas suffisamment de place sur l'endroit prévu à cet effet sans parler des soins à prodiguer. Si c'était le cas, je rédigeais un petit mot à l'intention des parents, souhaitant de toutes mes forces qu'il soit pris en compte. J'ai vraiment eu l'impression d'être sur autre planète.

Pendant plus d'une semaine, j'ai insisté sur la partie ludique, distribué ce dont mon employeur m'avait encombrée : brosses à dents fluorescentes, mini tubes de dentifrice multicolores et livrets sous forme de BD pour apprendre à mettre en pratique un minimum d'hygiène quotidien. J'ai largement pesté contre les panneaux en carton plume, planches ornées de canines, incisives, molaires et prémolaires colorées et commentées à l'usage des

enseignants censés combler les lacunes éducatives parentales. Les planches ne rentraient que difficilement dans mon Opel Corsa sans parler de l'immense brosse à dents orange vif qui lui donnait de faux airs de voiture balai au beau milieu d'un no mans land. Bref, les joies de l'humanitaire !

Maintenant que je l'ai fait et que j'ai mesuré l'ampleur de la tâche et surtout les conséquences pour les années futures, ma mission a pris un sens particulier. Ici, ce n'est pas l'Afrique. C'est vrai que le coin est d'une tristesse à mourir et la plupart des gens que j'ai rencontrés sur la route de l'école, ont l'air totalement perdus. Certains le sont vraiment, je ne sais pas. Et les enfants dont j'étais censée n'examiner que les dents, m'ont renvoyé une innocence différente de celle que j'ai l'habitude de côtoyer. En fait, à deux pas de chez nous, il existe une contrée oubliée où l'espoir a laissé la place à la fatalité et les caries développées dans ces bouches de gamins semblent rappeler avec ironie les galeries minières, abandonnées, elles aussi.

Les lauriers de la haine

Aline Langlois

La Défense. Larme de béton, figée sur l'arcade lissée de la Seine. La Grande Arche, monstrueux monument dédié au vide le long duquel, inlassablement, des ascenseurs ovoïdes charrient des masses de touristes bourdonnants d'une multitude d'idiomes hétéroclites. Cette culminante Babel les happe, les engloutit dans le silence religieux des cimes. En contrebas, le long défilé de l'esplanade fend une forêt de flèches futuristes lancées à l'assaut du ciel. On pourrait presque entendre le crépitement des claviers, le chant dissonant des finances en action.

Cette bacchanale où l'on se vautre dans l'adoration collective du nombre d'or déshumanise peu à peu cette population de tâcherons. Ici, les différences sont gommées, digérées. Il suffit de jeter un œil sur le parvis jalonné de restaurants *light* pour hommes d'affaires adipeux ou jeunes cadres dynamiques bodybuildés. Chassé-croisé sans fin de costumes sombres et de tailleurs impeccables. Va-et-vient rythmé par les talons des femmes haut perchées qui passent affairées, cheveux et traits tirés, lisses, à l'instar de leurs bureaux ergonomiques et fonctionnels, désespérément identiques. Sinistre ballet d'un strict code vestimentaire qui annone son alphabet des grandes aux petites marques bon marché. On ne rencontre guère que des figures surmontées de masques gelés. Il n'y a pas le choix : se plier pour survivre, se fondre dans la masse, caméléon humain aux grises couleurs de l'ère du temps. Ou alors se voir rejeté à jamais, renvoyé aux affres du chômage avant radiation totale des listes. Sociocentrisme ou nouvelle forme de racisme pervers, je ne sais.

C'est ici que je travaille.

Chaque matin, comme un automate, je me hisse vers ma canopée de verre et d'acier au quinzième étage sans jamais risquer un œil en bas et me retrouve dans le cœur morne d'une Société de Service et d'Ingénierie Informatique. Quelques consultants en attente d'affectation culpabilisent de coûter si cher à leur employeur sans rien lui rapporter. Les voici déjà mis aux bans de la société.

Cependant ils s'accrochent, ils s'arriment au rocher de l'organisation coûte que coûte. Difficile de les distinguer les uns des autres. Ils ont les mêmes rêves luxueux et futiles que leurs collègues plus chanceux, *en mission*, de ceux-là mêmes qui rapportent plusieurs centaines d'euros par jour. Oui, cela rapporte enfin… aux actionnaires, ceux qui somnolent paisiblement, satisfaits, au faîte de la hiérarchie dans une velouteuse obscurité.
Restent les bannis, les indésirables. Serrés les uns contre les autres autour de la table disposée en U au milieu de l'*open-space*. Surtout, ne pas trop dépenser pour ces improductifs, telle est la consigne. Je me demande si chaque groupe humain n'a pas besoin de secréter sa masse d'exclus, histoire de savourer son autosatisfaction à son contact. Mais personne ne veut l'avouer. Alors gardons le silence, un silence lourd de sens.
Voyez ce quinquagénaire dépassé, grisonnant, ventripotent, en bref à mettre au rebus – dommage qu'il y ait ces lois qui ralentissent les processus. J'ai mal de le voir fouiller dans ses programmes chercher à comprendre les nouvelles versions du produit. Parfois il se penche vers moi. Je suis jeune et j'ai de l'expérience, tout ce qu'il faut pour réussir. Tout ? Vraiment ? Ah bon, tu crois ça ? Non, je ne sais pas, je ne connais pas la dernière version du programme. Pourtant, « lancé en arrière-plan », c'est d'une beauté saisissante. Incroyables les nouvelles technologies, croyez moi, j'en reviens et encore. Chaque jour plus fourbue !
Voyez ces deux jeunes gens bourgeonnants, frais émoulus de leur « grande » école de commerce. Embauchés pour presque rien, ils seront vite absorbés dans la masse laborieuse. Ils ne sont que de passage. Bien vissés au système, inutile de se soucier de leur sort. Nul besoin de grignoter le budget « formation » pour eux, ils s'en sortiront très bien tout seuls. Bientôt opérationnels et « facturables » au centuple ! Tout ce qu'ils absorbent leur est immédiatement profitable. Rien à dire, de vrais bons petits soldats qui portent déjà bien haut les couleurs de la boîte dont ils ont saisi le *dress code*.
Et puis il y a une femme, la trentaine. Elle se tient un peu à l'écart. Son principal défaut, c'est d'avoir un enfant en bas âge. Elle n'est plus suffisamment mobile, pas même « souple » au niveau des

horaires. Elle vient de demander un aménagement de son temps de travail et semble décidée à s'y accrocher. Non, je ne donne pas cher de sa peau, à celle-là ! On va la laisser mijoter ici, sans connexion internet, sans rien, et l'ennui et le dégoût feront le reste. Elle finira par aller chercher du boulot ailleurs.
Enfin, tous les autres de passage, la masse uniforme. Je les écoute. Inutile de les regarder, je sais déjà ce que je vais voir. Il n'est question que de points de vue politiques polis à grand renfort de *karcher* médiatique. Car c'est la peur au ventre qu'ils ont appris à vivre, frileusement engoncé dans la gangue de la masse.
Monsieur le DRH se fait attendre : il m'a convoquée pour un entretien préalable à un licenciement. Oh, avant d'en arriver là, ils ont bien essayé de me faire changer. Notre boîte est la meilleure, c'est entendu ! Rien de mieux, et cela vaut bien quelques petits sacrifices. Non merci, tout bien réfléchi je frôle l'indigestion, je ne vais pas en reprendre.
En vérité je n'en puis plus, je ne veux même pas d'une autre boîte. Que voulez-vous, j'aspire à autre chose, quelque chose qui fasse sens. Je suis lasse de renoncer à ce que je suis. Et même de le dissimuler. Je n'en peux plus, je n'en ai plus la force.
Mais le DRH arrive, sourire bienveillant accroché aux lèvres. Il me fait signe de le suivre dans son bureau, un vaste espace clair et feutré. Troublantes transparences, quelques lithographies au mur. Je l'observe attentivement : costume brun irréprochable, trente-cinq ans tout au plus, un visage pâteux surmonté d'une petite mèche un rien ridicule. Et puis, il y a ses yeux. Ironiques, imbus d'eux-mêmes. Confis dans l'orgueil qu'il affiche d'être lui. Monsieur aime à se mettre en avant. Une chose qui se voit tout de suite dans sa manière de prendre la pause, de vous faire face, de vous défier d'un geste incisif du menton.
Sourire crispé, il murmure : « Entre », sur un ton qui se veut intimiste, en même temps sans réplique. Le tutoiement est ici de rigueur à tous les niveaux de la hiérarchie. Pour nous faire croire que nous sommes tous traités sur un pied d'égalité. Pour fausser les relations. Il me désigne une chaise d'un geste souple. On maquille volontiers les pires bassesses sous des apparences d'élégance. Et il se met à parler. Sa voix prend des pauses,

inflexions reflétant le personnage. Tout en lui m'inspire colère et dégoût. Il a raté l'ENA, alors il prend sa mesquine revanche. Et il y a de quoi faire dans son métier. Du monde à virer, des plans sociaux à planifier, de la masse salariale à tirer vers le bas. Des économies d'échelle à réaliser. Des budgets à rétrécir. Toujours dégraisser !

– Nous avons décidé de… mettre un terme à ton contrat de travail. En effet, malgré tous les efforts que nous avons déployés, ton comportement n'est pas conforme à ce qu'on est en droit d'attendre d'une personne occupant ta fonction… En outre, tes arrêts maladie…

– Mes arrêts maladie, dis-tu ?

Je ne parviens même pas à masquer l'ironie qui monte en moi, incandescente, pareille à un venin qui me submerge et qui me pousse toujours davantage à affirmer celle que je suis. Celle qui n'est pas comme eux et ne le sera jamais. Et qui enchaîne dépression sur dépression, incapable de survivre dans ce milieu hostile.

Dans la seconde partie de l'entretien, il revêt son étole sacerdotale d'un blanc immaculé et monte en chair. Pour mon édification morale personnelle. Un Jésuite épris de casuistique. Pour un peu, il me demanderait de faire mon autocritique et de bafouiller un *mea culpa* en bonne et due forme. Là je n'écoute plus. Je me lève, bien décidée à fuir la pestilence de ces fourches caudines. Et, sans lui laisser le temps de poursuivre, je le plante là et me dirige vers les ascenseurs.

Je traverse l'esplanade. Un manège désenchanté de chevaux de bois enroule sa lugubre parade foraine autour de son socle de guimauve. Les mélopées surannées de l'orgue de barbarie sont englouties par le hurlement des haut-parleurs qui diffusent des rythmes techno au pied de la piste de skate. Ici, on vous fabrique de la culture : détail, gros et demi-gros ! Entre cantine et bureau, impossible d'y échapper. Comment résister à la tentation de se fondre dans la masse ? Abandonner à tout jamais cette différence. Gommer la marque du fer rouge. Pour avoir le sentiment d'aller mieux, d'être aimée. Non pas pour moi-même, mais pour ce

masque. Pour qu'on m'accepte. Faire enfin partie des leurs ? Non, jamais ! Je n'en ai pas la force.
Je plonge la tête la première vers les couloirs du métro. J'ai soif de ténèbres bienfaisantes. Point d'ombre, seulement une lumière factice. Le long des boutiques souterraines, un éclairage au néon glauque appelle à la consommation, cette fièvre, cette *catharsis* contre la souffrance de l'uniformité. Pour acheter encore un peu plus d'uniformité. Tristesse… Fixant obstinément le sol, je rentre chez moi, le cœur lourd des lauriers de ma haine.

Mauvaise graine

Anne-Valérie Mille

Dès qu'il a ouvert la porte, il m'a regardée d'un regard vert, dur et profond. Une longue mèche rebelle lui barrait le front. Son entrée a figé les autres : j'ai compris qui il était, sa réputation le précédait.
Il a franchi le seuil sans détacher son regard buté du mien. Dans un mouvement à peine perceptible sa lèvre supérieure s'est soulevée dans un rictus de colère. Ses yeux ont paru alors agités dans leurs orbites, son souffle s'est fait plus fort.
La première table qui s'est trouvée sur son chemin a été la bonne. Elle a atterri avec fracas sur une poubelle renversant au passage deux chaises, frôlant dans son envol un élève. On avait frôlé l'incident grave, de peu. Abandonnant la table à son funeste sort, je me suis approchée de lui. J'ai choisi d'ignorer l'incident. D'un geste, j'ai invité les autres à quitter doucement la pièce.
- Je ne te connais pas. Depuis quand es-tu ici ?
L'entrée intempestive des surveillants ne lui a pas laissé le temps de me répondre. Alors qu'ils le poussaient à grand peine dans le couloir, il s'est pourtant retourné et m'a donné son prénom. Puis ce ne fut que cris et vociférations. Il finit complètement débraillé, écarlate, anéanti.
Jamais je n'avais vu une telle violence chez un adolescent. Je me suis renseignée, il avait douze ans.
Le principal, sans autre forme de procès, a décrété une sanction : trois mercredis de consigne en permanence. Trois mercredi entiers, assis sur une chaise. Trois fois huit heures. Trois mercredis pendant lesquels il devrait ronger son frein. Trois mercredis dont l'issue serait forcément désastreuse : bris de fenêtre, violence envers un camarade, insultes à un surveillant. Les gendarmes sont venus lui faire un « rappel à la loi ». Le lendemain matin, les agents frottaient les murs sur lesquels les « keufs »en prenaient pour leur grade.
Maintenant le garçon est exclu de presque tous les cours, il est au centre des discussions de cantine, le téléphone du principal est saturé d'appels de parents inquiets. Partout on n'a plus que son

nom à la bouche. De la mauvaise graine, un fruit pourri. Il a réussi son coup. Il est devenu la vedette.
Je ne l'avais pas revu depuis le premier incident quand il s'est présenté à nouveau. Je ne lui ai pas laissé le temps de faire son numéro.
- Alors ici, à part lancer les tables et les chaises, tu peux aussi lire ou faire des recherches sur ordinateur.
Il a ri, j'avais marqué un point. Son rire juvénile l'avait trahi. Il n'avait vraiment que douze ans.
- Des recherches sur quoi ?
- Sur un sujet qui m'intéresse.
- Rien. Y'a rien qui m'intéresse.
- Pas grave. Tu peux m'aider à ranger les livres si tu veux.
Un large sourire était venu éclairer son visage. Je n'en revenais pas.
Tandis que je lui apprenais le classement des documentaires, nous avons bavardé. Il venait de la région parisienne. Il me parla de son ancien collège, de sa copine dont il me montra une photo. La fille avait au moins quinze ans, j'avais des doutes mais m'abstins de tout commentaire. Il ne m'a rien dit des raisons de sa venue dans l'un des rares collèges internats de France, ni de sa famille. Je ne le questionnai pas. Ensuite, à chaque fois que je le croisais, il me gratifiait d'un bonjour, rare privilège qui éveilla la suspicion de certains collègues. Ceux que je supportais mal, la vie est bien faite ! Je pactisais avec l'ennemi. Je copinais. Mon laxisme et mon inexpérience étaient évoqués aux pauses-café dont j'étais absente. Heureusement, j'avais quelques alliés mais ni eux ni moi n'arrivaient à lui faire entendre raison : il ne se calmait pas, courait à sa perte.
Après ça, il est venu fréquemment m'aider, il n'y avait plus d'incidents majeurs. Il est vrai que je lui consacrais beaucoup de temps, délaissant peut-être un peu les autres. Nous parlions beaucoup. De tout, de rien. Il disait qu'il n'aimait pas lire. Devant les autres il fanfaronnait, claironnait qu'il n'était pas un intello, qu'il préférait la boxe et la moto. À moi il disait : « Je suis trop nul ».
Ici, dans cette campagne reculée de Normandie, le cinéma lui manquait. Il y a allait beaucoup à Paris. Son film préféré, c'était *Excalibur*. Il l'avait vu plusieurs fois. Je tenais une entrée. Je lui

prêtais les récits de la table ronde. Le lendemain matin, alors que je traversais la cour pour rejoindre mon bâtiment, il m'a rattrapé, essoufflé :
- Madame il est trop bien votre livre, je lai déjà fini. Vous en avez un autre pareil ?
Dès lors je l'ai conseillé en lectures. Il dévorait. J'étais ravie. J'avais remporté une bataille. Pas la guerre.
C'était un calme vendredi après-midi d'hiver. Je n'avais que dix élèves. Les branches dénudées des marronniers oscillaient au-dessus du toit du gymnase. Il devait rédiger une fiche de lecture. Nous travaillions tous les deux depuis un moment lorsqu'il s'est arrêté sur un mot : maison. Il a levé les yeux vers moi.
- Avant j'avais une maison moi aussi. Je l'aimais bien. Une maison et un chien.
Je n'osais dire un mot. Depuis le début, je sentais quelque chose, quelque chose de lourd, et je n'étais pas bien sûre de vouloir tout savoir.
Je l'ai écouté raconter son histoire.
Quand la fin du cours a sonné, il m'a souhaité un bon week-end, je lui ai souri. J'avais envie de le prendre dans mes bras. Je me suis contentée de lui poser la main sur l'épaule en souriant. Je ne crois pas qu'il avait réalisé le choc que je venais d'encaisser. C'était son histoire à lui, une présence ordinaire pour lui. À travers la fenêtre, je l'ai regardé rejoindre le bus qui le ramenait chez son oncle. Il chahutait avec des copains. J'avais envie de hurler.
Il a été exclu définitivement du collège par conseil de discipline quinze jours plus tard. J'ai plaidé sa cause : il pouvait encore changer, il était grand lecteur, quand on l'apprivoisait il était très agréable. Oui, à condition d'être seul et soumis à aucune contrainte. Intenable dans un collège.
Il a été orienté vers un établissement à la discipline de fer.
Quand il est venu rendre ses livres, il m'a fallu lui dire au revoir. Lui souhaiter bonne continuation, lui dire tout le bien que j'espérais pour lui. Sans en faire trop, il ne l'aurait pas supporté. Je me suis levée, lui ai fait la bise, lui ai glissé *Bilbo le Hobbit* dans la poche. J'ai vu ses yeux s'embuer, il a vite filé.
Je me suis assise et j'ai pleuré.

Moi j'essuie des verres au fond d'un café

Hanny Hu

Tous les matins, c'est la radio qui me réveille à 6H15 précises. Aussitôt je l'éteins et je me lève pour commencer à me préparer. L'hiver je me dis que je resterai bien au chaud dans mon lit, mais je dois prendre mon service à 7H30, les clients ont besoin de moi. Peu importe le jour, la saison, je dois être là. C'est moi qui soulève la grille et ouvre la porte du *Café des matinaux*. Il y a là, chaque matin, Pierrot le facteur qui m'attend pour boire son petit noir. Car Pierrot ne peut pas commencer sa tournée sans boire son petit noir. Que deviendrait-il si je restais au chaud dans mon lit ?

Pierrot vit seul. Sa femme est partie l'an passé avec un collègue. Il m'en parle pendant que je prépare mon service. Je sais tout de sa vie, de sa solitude, de sa détresse. Il n'a même pas d'amertume, il dit qu'il n'était pas assez bien pour elle. Il est calme et serein, il a juste beaucoup de chagrin. Il me fait de la peine. Parfois je me dis que si j'étais aimée comme ça, alors c'est certain, moi je ne partirai pas !

Huit ans que j'essuie les verres au fond du café. Avant Pierrot souriait, riait même. Il n'était jamais le dernier à plaisanter. Maintenant il me parle et je l'écoute. C'est vrai qu'il dit toujours la même chose, mais je l'écoute. Tous les matins, Jacques le boulanger vient le rejoindre alors qu'il s'apprête à aller se coucher. Ses yeux trahissent sa fatigue mais son sourire ne fait jamais défaut. En entrant il donne une tape amicale sur l'épaule de Pierrot. Ces deux-là ne se parlent pas beaucoup, juste quelques mots, des paroles en l'air presque anodines. Peu importe si on n'a pas grand-chose à se dire, l'important c'est de voir qu'il y a quelqu'un juste à côté. Et puis Jacques nous donne un peu de chaleur. Personne ne peut parler comme lui du croustillant des baguettes ou du travail de la pâte. C'est un poète, un chantre de la farine et du four !

Deux ou trois fois par semaine, le beau Richard s'installe au comptoir. Ses yeux bleus me chavirent mais sa conversation m'ennuie. Il parle de politique, de choix d'avenir. Moi mon avenir je le connais et rien ne pourra le changer, toujours j'essuierai les

verres au fond du café. Il parle bien, même si je ne comprends pas tout, j'écoute et lui souris, parce qu'un sourire ça ne coûte rien. Il me répond par un sourire aussi ravageur que son regard mais rien ne trouble son discours. Quand un client s'attarde à le contredire, il y a un peu d'ambiance au *Café des matinaux*.
Bientôt les premiers inconnus arrivent et dans ce décor, banal à pleurer, ils délivrent leurs histoires, leurs idées, leurs douleurs ou leur bonheur. Moi je suis là, simplement pour les écouter. Parfois je fais semblant d'être d'accord, j'acquiesce d'un mouvement de tête ou je fais mine d'être intéressée. Un petit verre de rouge, un café crème, une bière ou un Perrier citron, tout ça c'est du pareil au même, ce n'est qu'un instant, un échange, pour se rappeler qu'on existe.
Karim, lui, raconte son pays tous les matins, il parle du soleil de là-bas, des gens de là-bas, de sa maison en pierres où l'attendent son père, ses frères, ses oncles. Il parle si peu des femmes. Moi j'ai bien trop à faire pour pouvoir rêver. Karim dit qu'il m'emmènera dans son pays, que là-bas je serai sa princesse. Un jour il m'a dit :« Ce serait bien si tu voulais. » Il y avait tant de soleil au fond de ses yeux que ça m'a fait mal de lui dire non. Mais moi, je ne peux pas abandonner mon service. Je n'en ai pas le droit.
Un jour, ils sont arrivés se tenant par la main, émerveillés comme deux chérubins. Je l'ai reconnue au premier instant, elle était belle et distinguée, la femme de Monsieur avec ses longs cheveux roux et ses yeux verts, sa silhouette fine et fragile. Mais chaque vendredi matin, c'est son amant qui s'asseyait tout près d'elle à 8H00, sur la banquette du fond, dans la pénombre qui abritait leur intimité. Il y avait tellement d'amour dans leur regard que j'étais gênée de poser leurs tasses de thé sur la petite table tout près d'eux. C'est à côté, dans la chambre d'hôtel au papier jauni, qu'ils s'étaient aimés toute la nuit. Chaque vendredi, il y avait tant de soleil au fond de leurs yeux que ça m'a fait mal quand j'ai appris.
Monsieur, lui, c'était un vrai « monsieur », avec la cravate bien serrée et un long manteau noir. Un brun austère, du moins c'est ainsi que je le voyais. Il lisait son journal et buvait son café-crème en attendant. Quand l'homme chauve arrivait, il s'asseyait en face de Monsieur avec son bloc et son stylo. Monsieur parlait tandis

que l'homme chauve écrivait. Moi j'essuyais les verres au fond du café, j'avais bien trop à faire pour pouvoir rêver. Bien malgré moi, je me suis mise à écouter. Il disait :
« Je la revois ôter son manteau, ses longs cheveux tombent sur ses épaules fines et ça me fait si mal ! Ses yeux verts me hantent. Je ne peux pas croire qu'elle ait un amant. Cette idée me torture, j'en deviens fou à lier. Je crois que je pourrai les tuer si corps contre corps je les retrouvais. »
Deux fois par semaine, il dictait sa détresse et sa rage à cet homme chauve qui notait tout. Était-ce un simple confident, un psychologue, un avocat ? Je ne pouvais pas le savoir, mais Monsieur semblait déterminé à en finir. Parfois son expression me faisait peur. Très vite j'ai identifié sa femme et j'ai prié pour que Monsieur ne change pas de jour pour venir au *Café des matinaux* conter sa peine et sa haine, surtout pas un vendredi matin. Je ne savais rien de leur histoire, mais Madame avait l'air si heureuse que je ne voulais pas qu'il la retrouve.
Quand Monsieur se confiait à l'homme chauve, ses mots devenaient de plus en plus violents, et son visage se crispait à cause de la douleur et de la rancœur. Un matin il a dit : « Ils ont demandé d'une voix tranquille un toit pour s'aimer au cœur de la ville, et moi je les ai retrouvés. » Alors j'ai compris.
Quand le commissaire m'a dit : « On les a trouvés se tenant par la main, les yeux refermés vers d'autres matins », j'ai tout de suite su que c'était lui !
Moi j'essuie les verres au fond du café, j'ai bien trop à faire pour pouvoir rêver, mais écouter, ça oui je peux ! Puis le commissaire a ajouté : « Dites moi Francine, avez-vous entendu quelque chose, vous qui les connaissiez bien ? » Alors j'ai tout raconté. L'histoire des amants d'un jour persécutés par le mari jaloux. Le crime scrupuleusement préparé, prémédité. J'ai tout dit du mari trompé qui a voulu se venger. J'ai parlé de Monsieur qui trompait bien son monde sous ses faux airs de Monsieur. Et puis j'avais aidé la justice à faire son travail, j'étais une bonne citoyenne. Le commissaire a dit « C'est incroyable tout ce que vous pouvez entendre pendant votre service, et même des aveux. Votre aide m'a été précieuse et je vous en remercie. »

Moi je pensais aux amants d'un jour qu'on avait couchés unis et tranquilles dans un lit creusé au cœur de la ville, et dans ce décor banal à pleurer, je me disais que jamais plus je ne verrai le soleil au fond de leurs yeux. Il me semble encore les voir arriver, se tenant par la main, émerveillés comme deux chérubins.
D'autres vendredis ont suivi et d'autres matins aussi. À 7H30 précises j'étais là saluant Pierrot avant de lui servir son petit noir. Sa femme n'était toujours pas revenue, probable qu'elle ne reviendrait jamais dans la mesure où Pierrot n'avait pas su la rendre heureuse. Il me semble pourtant qu'il l'attendait. Moi je me disais que ça devait être merveilleux d'être attendue comme ça. Et Jacques, lui, parlait toujours aussi joliment de la baguette qui croustille en sortant du four. Il disait si bien la bonne odeur des croissants chauds que j'en avais l'eau à la bouche. Parfois il nous apportait quelques « résidus », faits avec les restes de pâte. Il y avait tant d'amour dans ces croissants là !
Karim n'était toujours pas reparti dans son pays, il en parlait un peu moins. Mais son cœur battait pour une jeune femme du quartier. Il ne me parlait plus de devenir sa princesse. Le beau Richard faisait toujours de la politique, je crois qu'il savait que je n'y comprenais rien mais il jouait à me troubler avec ses magnifiques yeux bleus. D'autres inconnus entraient et sortaient avec leurs joies, leurs espérances, leurs peines, leurs croyances. Et moi j'essuyais les verres au fond du café avec rien d'autre à faire que de les écouter. Chaque matin, mon cœur se ravissait à l'idée de prendre mon service. Un service épuisant certes, guère le temps de discuter, il me fallait laver les verres que le patron avait laissés sales, la veille, en fermant le café à la fin de son service. Je devais aussi, balayer et laver le sol, les tables, servir les clients, préparer les commandes et les recevoir, mille autres tâches encore. Mais tout en m'affairant je les écoutais.
C'est alors que je l'ai reconnu, avec son air de Monsieur et son long manteau noir. Il s'est installé au bar, a commandé un café noir. Il a sorti un livre de sa sacoche et en me le tendant, il a dit : « Tenez, Francine, je voulais vous offrir mon dernier roman : *Les amants d'un jour*. C'est ici, avec l'aide de mon éditeur, que nous l'avons écrit. Il y est question d'un mari trompé qui sombre dans la

folie au point de tuer celle qu'il aimait et son amant. Un sujet banal à pleurer certes, mais qui n'est pas très facile quand on n'est pas marié et quand on ne connaît rien aux hétérosexuels. J'espère que vous le lirez, le commissaire m'a laissé entendre que vous connaissiez certains passages par cœur. Mais attention Francine, toute ressemblance avec des personnages connus ou ayant existés serait purement fortuite ! ».

Moi, Cindy

Fanny Toulemonde

C'était hier, le 15 du mois, jour de la couleur pour Madame Ribécourt et pour Madame Charbonnier. Je m'en souviendrai de ce jour-là : je te raconte exactement comment ça s'est passé, tu me diras si j'ai gaffé ou pas.

J'avais changé mon heure de repas avec Rebecca pour savoir s'ils sont vrais tous les bruits qui courent sur ces deux clientes. Tu sais, notre métier, on en attend mondes et merveilles quand on débute, mais à force on se lasse de répéter les mêmes gestes. Alors quand on peut s'offrir une petite récréation entre nous, on se laisse aller.

Madame Ribécourt est entrée la première. Elle était déjà au bac avec la stagiaire quand j'ai entendu le patron saluer Madame Charbonnier. J'ai été scotchée ! Belle ! Très belle même ! Hyper bien habillée, couleurs de feu, foulard assorti au sac et aux chaussures. Et les jambes je ne te dis pas ! Mieux que Claudia Schiffer ! Et puis surtout un sourire à tomber par terre. Je ne m'attendais pas, vraiment pas du tout à ça. Parce que les collègues, elles disent qu'elle se la joue avec son 4X4 et son chien de concours.

Je l'ai débarrassée de son manteau. Elle s'est assise pour attendre et s'est mise à tourner les pages d'un *Marie Claire*. Direct à la rubrique *Moi lectrice*. Moi aussi je la lis. Toujours des trucs de la vie, des trucs qui pourraient t'arriver un jour ou l'autre.

Madame Ribécourt et Madame Charbonnier, je ne les vois pas souvent. Elles viennent à l'heure du déjeuner quand je préfère sortir : je n'aime pas me faire à manger dans la salle de repos. Impossible de faire du bruit ni de se réchauffer un plat à cause des odeurs. Autant se manger un bon sandwich au grand air. En plus, s'il y a un extra et qu'on est sur place, on continue à travailler sans rien dans le ventre. Rebecca, elle fait le régime, elle s'en fout. D'habitude c'est elle qui s'occupe de Madame Charbonnier. Je me disais que sa cliente n'allait peut-être pas apprécier le changement de coiffeuse. En fait, elle m'a souri plus que gentiment.

Madame Ribécourt, elle, c'est une habituée du patron.

Et là, il était en pétard à cause de la stagiaire à qui il voulait faire laver les vitres ! La petite jeune lui a répondu qu'elle ne faisait pas un stage de femme de ménage. Pas très habile, mais d'un côté je la comprends, ce n'est pas en balayant les cheveux qu'on apprend à les couper. Plus on nous donne des responsabilités et plus on a de chances d'avoir notre CAP !

Il fallait shampouiner Madame Tercin. Comme personne ne se précipitait, je suis allée au front. On la connaît bien ! Jamais la bonne température pour la rincer. Toujours trop froid et puis d'un coup elle vous attrape le bras en hurlant parce que ça brûle. Madame Tercin, elle est tellement pénible qu'on ne peut pas s'empêcher de lui faire le coup de la douche écossaise : chaud froid, chaud froid… l'air de rien. Et ce scandale quand la stagiaire a oublié de placer ses doigts autour de l'oreille pour que l'eau n'y coule pas. Ah ça, on s'en souviendra !

Je l'ai amenée à la couleur à côté de Madame Ribécourt et j'ai installé Madame Charbonnier de l'autre côté. L'histoire des sacs m'est revenue. Elles avaient bien les mêmes. Madame Charbonnier en rouge pétant, Madame Ribécourt en bleu marine. En passant derrière moi, Mireille m'a donné un coup de pied dans les chevilles et m'a montré des yeux les foulards Hermès assortis aux sacs, côte à côte sur le portemanteau. C'est vrai que ça faisait bizarre, mais de là à en faire tout un plat.

Elles ont commencé à parler comme des vieilles copines.

Les salons de coiffure, c'est assez particulier. Il y a des jours avec les familles, les mômes qui hurlent ou qui s'endorment sur les fauteuils, et des samedis matins sympas avec café-croissants pour tout le monde, aussi des coups de drague.

Madame Charbonnier voulait des mèches et une minivague pour son week-end à Paris. Avec un sourire dans les yeux, elle m'a dit : « Je n'y vais pas seule ! » Madame Ribécourt est entrée dans la conversation et a dit que son mari y allait aussi ce vendredi, mais sans elle. Après elles se sont mises à parler du salon des Arts ménagers et là, comme je commençais à avoir faim, j'ai décroché. Pourtant ce n'était pas le moment. Les autres m'avaient bien dit que plus elles entraient dans les détails, plus c'était jouissif comme sensation.

À un moment donné, Madame Ribécourt m'a demandé sur un ton plus que limite d'aller lui chercher un café. Et le patron m'a fait signe d'y aller, d'un coup de menton, sans un mot. J'ai eu les boules ! Ça m'a donné envie de me mettre à mon compte !
Quant à Madame Lebrun qui venait d'arriver, elle hésitait sur sa couleur : orange et violet ou bleu et vert ? À son âge, quand même, ça fait peine. Je suis méchante non ? Je lui en veux un peu parce que j'ai toujours l'impression qu'elle fixe mon décolleté quand je la coiffe. C'est vrai quoi ! Que ce soit les hommes ou les femmes, ils ont tous les yeux à la hauteur des seins, parfois c'est gênant. La mode n'est plus aux blouses de travail ! Nous les coiffeuses, nous devons à la fois être sexy, classe, et avoir de la personnalité mais pas trop, être au courant de l'actualité. C'est pour ça qu'on lit le journal le matin, pour ne pas avoir l'air idiot si on nous pose des questions.
Madame Charbonnier a demandé à Madame Ribécourt pourquoi elle n'accompagnait pas son mari à Paris. Elle lui a répondu qu'il partait avec un collègue et qu'elle n'avait pas envie de les entendre parler d'exportations pendant des heures. Là, j'ai commencé à capter la situation. Comme il fallait qu'elle trouve une autre raison de se plaindre, elle m'a reproché de ne pas lui avoir apporté un verre d'eau avec son café. Heureusement que Madame Charbonnier m'a envoyé un regard solidaire dans le miroir !
J'étais ravie d'avoir à coiffer cette belle dame. Je lui ai proposé une idée de dégradé pour changer un peu et elle a été d'accord. Là, ça m'a fait chaud au cœur ! On n'imagine pas le nombre de clientes qui viennent se faire coiffer toutes les semaines et qui demandent que ça ne se voie pas ! Nous au contraire on a envie que la cliente sorte différente. Qu'au moins on voie notre travail.
Au moment où je pensais ça, j'ai reconnu dans le miroir Monsieur Ribécourt, je l'avais vu une fois dans le journal à propos d'une compétition de golf. Je m'étais même dit qu'il avait l'air cool avec sa grande mèche grise. Rebecca et Mireille avaient déjà imaginé que ça pourrait arriver qu'il vienne chercher sa femme, ce qui les excitait drôlement. De mon côté, même si c'était pour assister au spectacle que je n'avais pas été déjeuner, ça ne m'a pas fait rire du tout. Je n'avais pas envie que Madame Charbonnier se prenne la

honte. Je me suis dit que je pouvais peut-être arranger le coup. Alors j'ai posé mon sèche-cheveux, j'ai attrapé son magazine et lui ai montré un article que j'avais beaucoup aimé tout en disant que je revenais tout de suite. Ensuite j'ai pris Monsieur Ribécourt par le bras et j'ai essayé de le pousser vers la sortie en lui disant que sa femme le rejoindrait. Manque de pot, elle nous a vus et elle a fait un scandale : de quoi je me mêlais et tout un pataquès. Heureusement, le patron est venu à mon secours.
Madame Charbonnier avait observé la scène dans le miroir.
Je suis revenue vers son fauteuil. Ses yeux étaient pleins de larmes, son menton tremblait en parlant. Elle n'était plus aussi belle qu'avant, la peau de ses joues était toute molle, on aurait dit qu'elle avait beaucoup vieilli en quelques minutes.
Quand elle est partie, elle m'a laissé un gros pourboire, en même temps j'ai su que je ne la reverrais jamais au salon. Depuis, je n'arrive pas à oublier ce dernier sourire qu'elle m'a fait, un sourire tellement triste.

Maurice Batignol : A votre service !

Nelly Bridenne

Maurice Batignol est roux et porte sa quarantaine bedonnante.
Il partage sa vie avec un chat prénommé Caramel (roux lui aussi) et il est un rien porté sur le Ricard (le p'tit jaune, c'est sacré). Il aime taquiner le goujon à l'occasion. Le gars pas antipathique, pas non plus la bombe sexuelle…
Dernier détail : il est bègue, mais uniquement avec les mots commençant par B.
Ce qui l'handicape fortement pour se présenter : Maurice Ba-Batignol. Sa concierge, Mme Bignole, une dame âgée, se trompe de nom à chaque fois qu'elle le salue : "Bonjour, Mr Bagnol" (elle ne conduit plus depuis longtemps).
Il rectifie par "Ba-Batignol, bon-bonjour Mme Bi-Bignole."
Maurice a débuté dans la vie active, par des petits boulots sans grand intérêt, ni grande légalité. Il s'est donc retrouvé à Fleury-Mérogis, pour quelques mois, dans la même cellule qu'un as du grand banditisme, qui lui, avait tiré 20 piges. (Surpopulation carcérale, quand tu nous fais des farces…)
Son co-locataire, Le Coucou, (ni Corse, ni Marseillais, en fait un gars de la Creuse) l'a briefé vite fait sur ses activités et dés sa sortie, Batignol est confié au nouveau boss. Il lui propose d'emblée une première mission de confiance : une petite prise d'otage.
Rien de bien compliqué, le kidnapping d'un roi de la finance : le Baron de la Brioche. Après quelques repérages sur ses habitudes, l'enlèvement se passe comme prévu. Le Baron est planqué en banlieue, dans une cave et loge dans une tente canadienne, à deux places, s'il vous plait. La famille oubliera longtemps de verser la rançon, malgré plusieurs relances et menaces des ravisseurs. Finalement, le prisonnier, quoique bien traité, restera cloîtré quatre semaines dans sa tente. A sa libération, il déclare aux journalistes : "Je ne ferai plus jamais de camping !"
Après ce succès, Maurice monte en grade et est promu tueur à gages. Ce nouvel emploi lui convient : bien payé, plus cool, lui laissant beaucoup de loisirs pour s'adonner à la pêche à la ligne.

Mais attention, Batignol est un gentil, avec des principes et une éthique de vie : il est végétarien, il refuse d'abattre les enfants et les femmes de moins de 50 ans. Il se renseigne toujours sur ses victimes potentielles et pour certains contrats "c'est niet de chez Popov". Il est intraitable sur quelques sujets. Pourtant chez lui, pas de signe religieux ostentatoire, Dieu l'en préserve ! Ni de parti pris politique. Son premier CDD (contrat à date déterminée), il s'en souvient encore avec délice, était sur la tête d'un maquereau Moldave : Nick Tamer. Ce salaud obligeait des filles mineures à tapiner. Des gamines vendues 50$ en Moldavie par leurs propres parents, contre la vague promesse de leur offrir un job de serveuse à l'ouest. Les pauvres filles, battues, droguées, sont tout d'abord "testées" à Moscou, à Bucarest et en Italie, avant d'échouer à Paris. Et quand elles ne sont plus rentables, petites poupées cassées, elles repartent vers l'est, soldées à des trafiquants d'organes. Le boss de Maurice, (appelons-le "le Grand Charles", car il est féru d'histoire) n'a pas commandité ce "nettoyage" par bonté d'âme, non, seulement parce que le proxo Moldave et toute sa clique ont envahi son périmètre réservé. Et ça, le Grand Charles, il tolère pas!
Batignol, lui, s'en était donné à cœur joie et avait descendu ce vendeur de putes avec délectation. Maurice exécute surtout à l'arme blanche. Selon lui, un coup de surin bien ajusté est plus discret et moins bruyant qu'un projectile. Une fois le contrat réalisé, Batignol téléphone à son boss et prononce la formule établie : "Le manchot la sert dans ses br-bras", je répète : "Le manchot la sert dans ses br-bras" et raccroche. (En effet, le Grand Charles, inventeur de ce code, revisite la période "Ici Londres, les Français parlent aux Français.")
Puis le devoir accompli, Maurice rentre chez lui et récupère son matériel de pêche. Il croise sa concierge, qui lui lance un "belle journée, Mr Roubignol ! ", (souvenir, souvenir) "Pareillement, Mme Bi-Bignole !"
Quelques semaines plus tard, fin août, le boss lui confie une nouvelle mission : profiter de la canicule meurtrière, (déjà 15.000 victimes) pour liquider un petit vieux. Un de plus, un de moins, qui s'en apercevra ?

Marcel le Gitan, la cible, est retiré des affaires depuis dix piges, rapport à son impotence. Mais ne rechigne pas à balancer les anciens potes… Grâce à lui, le Coucou moisissait à l'ombre. Le Grand Charles allait enfin l'éliminer "en douceur" et venger ainsi son lieutenant.
Batignol devrait déroger à ses règles : il utiliserait à haute dose des somnifères, noyés dans un Pastis. Le vieux s'en faisait livrer un à domicile, tous les jours, à 11 heures précises : son ultime plaisir. Maurice avait soudoyé le serveur et apporté lui-même le breuvage, très frais. Marcel, déshydraté, s'était jeté sur son verre, l'avait bu cul sec et en réclamait même un second. Après tout, mourir de ça ou d'autre chose …
L'exécutant, zélé, avait obéi, puis guetté les effets rapides du médicament. Il avait ensuite appelé les pompiers, anonymement. Ceux-ci emportèrent le corps, un de plus, fatalistes face à cette hécatombe estivale. Contrat rempli !
Maurice téléphone au boss et lui récite : "Les girafes ne portent plus de faux col", je répète : "Les girafes ne portent plus de faux col" et raccroche. Puis il réintègre son domicile, pour se jeter, lui aussi, un p'tit jaune ou deux, bien frais, derrière la cravate. Leur goût commun pour le Pastis a failli attendrir Maurice. Failli seulement. Dans l'escalier, il croise sa concierge qui lui crie : "Quelle chaleur, Mr Borgnol !" (Elle ne croit pas si bien dire…) "Mortelle, Mme Bi-Bignole."
Pendant son temps libre, c'est-à-dire entre deux "affaires" à régler, notre justicier agit pour son compte personnel. Il fait des extras, en somme. Parfois même dans son propre immeuble : il avait tout d'abord pensé que sa voisine, Mme Jeanne, était maladroite ; il avait remarqué, pendant qu'elle balayait leur palier commun et qu'elle nettoyait leurs deux paillassons, des ecchymoses sur ses bras. Elle s'était cognée sans doute, dans un meuble et sa peau marquait facilement.
Quelques jours plus tard, sa lèvre fendue avait attiré plus particulièrement son attention. Il l'avait questionnée gentiment, mais elle s'était empourprée et avait bafouillé des mots inaudibles, en retournant chez elle précipitamment. Pour la sainte Jeanne, il lui avait offert une gerbe de tournesols, accompagnée d'une carte

déclarant qu'elle ensoleillait l'immeuble. Elle avait rougi à nouveau, mais de plaisir cette fois. Le lendemain, en voyant son nez cassé, il avait enfin compris et elle, n'avait plus la force de mentir : la sainte Jeanne avait été sa fête, une fois de plus. Son mari, jaloux, avait jeté le bouquet et s'était défoulé sur elle. En résumé, Monsieur dérouillait régulièrement Madame entre deux cuites…
Il ne lui épargnait ni les gifles, ni les insultes, ni les brimades. Une fois calmé, il regrettait, jurait de ne plus recommencer, mais ce n'étaient que "des mots, toujours des mots, rien que des mots."
Elle avouait enfin être battue par son conjoint (comme une femme sur dix en France). Maurice refuse que Jeanne succombe sous les coups et confirme les statistiques : six femmes en meurent tous les mois. Il va s'occuper personnellement et définitivement de son cogneur de mari et lui rendre coup pour coup. "Qui a vécu par les poings, périra par les poings !"
Batignol a pratiqué la boxe, il y a quelques années et n'a pas oublié certains coups vicieux. Le corps du mari de Jeanne sera découvert plus tard dans un petit bois, proche de son lieu de travail, visage tuméfié, méconnaissable. Notre vengeur a offert un autre bouquet de soleils à Jeanne, qui l'a remercié, pour tout…
Il a répondu par un "à votre service !", complice.
La concierge, toujours à l'affût dans l'escalier, l'a gratifié d'un "vous avez trouvé votre bonheur, Mr Mariol ?", "On s'en approche, Mme Bi-Bignole..."
Batignol a une autre voisine, qu'il apprécie : Géromine. C'est une vieille dame, qui habite la petite maison, (sans la prairie) coincée entre les deux immeubles. Elle nourrit les chats errants du quartier. Attention à quiconque maltraite les chats : un gamin qui leur jetait des pierres, a disparu ; le boucher du coin a dû fermer boutique, après appel anonyme au service de l'hygiène. Il ne manquera pas à Géromine, elle est végétarienne. Faut pas l'emmerder de toute façon !
C'est une collègue de Maurice, pourrait-on dire, mais elle n'agit que pour son compte. Quand "c'est trop gros" pour elle, elle lui refile le morceau. Depuis quelques mois déjà, sa petite fille se plaint régulièrement de sa responsable hiérarchique : Edith, une vieille peau, pochtronne, manipulatrice, divisant pour mieux régner. Tous

les employés démissionnent ou dépriment. Une idée leur est venue, lancée comme une boutade : la faire buter par un professionnel. Victoire, au bout du rouleau, se confie à sa grand-mère. Géromine connaît le "pro" dont ils ont besoin. Elle rassure sa petite fille : "Avec le temps, va, tout s'en va, tout s'arrange et certaines coïncidences l'accélèrent." Puis elle court (à son rythme) prévenir Maurice. Celui-ci lui doit un "service", rapport au boucher qu'elle a mis en faillite, étant végétarien lui aussi. Elle le rencarde sur le quartier général de la harpie : le "Tea for two", un bar huppé pour alcoolos mondains. On ne s'y enivre qu'au whisky, du dix ans d'âge minimum. Maurice repère les habitudes de ce dictateur en jupons : célibataire, mais adepte de la copulation haut de gamme. Elle ne se fait sauter que par des médecins, avocats, cadres en tout genre, rencontrés dans son rade. Avec quelques verres dans le nez, elle est prête à suivre le premier notable arrivé. Elle qui vient du caniveau, elle pense ainsi pouvoir accéder au haut du pavé. Dans la gueule, le pavé !

C'est ce que lui réserve Batignol. Cette garce finie n'a pas de famille, a plus de 50 ans, et c'est un meurtre commandité même virtuellement par ses collègues, Maurice n'a donc aucun scrupule. A Géromine, gourmande d'infos, qui l'interroge sur sa manière de procéder, il répond, à l'heure de l'apéritif, avec un p'tit jaune dans les mains : "Je vais la transformer en apéri-cubes !"

Notre cave, notre fosse

Éric Michondard

6h57. Aujourd'hui on pointe à la cave. C'est parti pour huit heures de turbin à plein pot. Comme ça au moins on se réchauffe. Parce qu'ici, c'est plutôt frais. Ouais, c'est normal quand on bosse sous terre, enfin presque…

J'ai choisi de bosser dans cette boite : la plus moderne de toutes les sociétés d'affinage du coin. « Faut bien gagner sa croûte, sa couenne ! » (rire groupé). Réforme de la Politique Agricole Commune, quotas laitiers, modernisation fromageries. Quatre hectares de surface. Un monolithe blanc enfoncé dans un gazon vert-doré, architecture contemporaine.

Déjà 7h01, déjà fatigué. Toujours devant cette pointeuse méca. Cette vieille sal…pe ! L'unique dinosaure de la boite. « Salut José, ça va ? - Et toi ? », question répondant à une question parce qu'il n'existe pas de réponse. Beaucoup de travailleurs d'origine étrangère. Dix sur seize saleurs. Travailleurs de force au S.M.I.C. Le matin juste à l'heure, pas le temps de discuter. Mains serrées au passage, mains fortes, larges avec une peau épaisse et rêche. Visage du matin : sourire pour masquer le manque de récupération habituelle. On passe devant le bureau des expéditions où discutent les trois chefs de cave. Situé dans l'angle. Vue sur toute l'usine. Parce qu'ici, c'est bien le terme usine : méthodes et organisation industrielles, machines et moyens industriels. MONOTONIE.

Ce qui surprend ici, c'est le gigantesque. On se demande où on est. Une centrale nucléaire ? Même effet ! Colossal, des tuyaux jaunes partout, des machines étranges gris métal, des armoires électriques d'un verdâtre maladif, des panneaux rouge sang. « Danger de mort, haute tension », « risque d'électrocution, 380 volts ». Et surtout cet espace dans lequel circulent déjà les six carrosses avec gyrophare orange qui clignote quand ils roulent. Pas beaucoup de bruit, moteur électrique alimenté par des accus rechargés durant la nuit. Ces engins conçus spécialement pour l'usine enfourchent, lèvent, déposent des plateaux ou des tourelles de cinq tonnes de fromages chacune, transportent les lots de planches sales ou propres. Grâce

à leur système de levage, on travaille toujours au même niveau. On travaille plus vite en se fatiguant moins. Que demande le peuple ?
Cette propreté (contrôle sanitaire fréquent… obligé), fraîcheur à l'intérieur du bâtiment, ces lignes, ces perspectives sobres, cette blancheur. Et ça ne sent rien ! Mais rien du tout ! Incroyable ? D'autant plus qu'à proximité se trouvent les six chambres chaudes remplies d'ammoniaque qui pique les yeux, prend la gorge sitôt qu'on y pénètre. Odeur âcre, chlorure d'ammonium. Miracle des ventilations. Opposition radicale entre les caves froides pour la maturation à neuf mois et les caves chaudes de cuisson humide. ORGANIQUE.
Ah ! Ces fameuses caves : trésor de l'entreprise, cœur de l'activité, plus de quatre-vingt-seize mille meules attendent leur heure. Nous aussi… Ah ! Notre cave, notre fosse.
Une allée centrale large. De chaque côté, un casier fixe de poutres en bois. Seize rayons de deux planches juxtaposées sur lesquels reposent les rondelles. Squelette en bois couché sur un cercueil de béton gris sombre rempli d'eau afin d'humidifier l'air. La lumière vient des néons dont les caches ruissellent de condensation. Pas de fenêtre. Tombeau.
Tous les trimestres, changement des planches. On refait les rayons. La première planche doit être au-moins aussi épaisse que celle du fond. Toujours. Sinon le robot butera dessus et stoppera. La main, plus savante que l'œil pour comparer. Le métier sur le bout des doigts. Automatisme des gestes.
Grâce à des cellules photoélectriques les robots affinent seuls les meules. Travaillent non-stop et font le plus dur. Personne ne critique, même pas nous. On se fatigue moins pour le même salaire. La Direction a surtout trouvé son compte : plus rentable et moins d'arrêts-maladie, moins de problèmes de dos (lombaires disques, sciatiques, rhumatismes, hernies et le reste). Quand même dommage pour les autres, les remplacés. Évolution, progrès. RENTABILITÉ.
De 7h à 9h, tout le monde s'affaire : préparer les expéditions. De 9h30 à 10h, pause. Les Algériens mangent leurs sardines. Le Marocain avale ses trois bananes arrosées de miel. « Ça pue ! » grogne le vieux Gribou à chaque fois qu'il pénètre dans notre salle.

La cafetière électrique : dix cents le verre. Pas mauvais pour du premier choix. Le journal désossé en plusieurs journaux, chacun prenant ce qui l'intéresse. Antoine veut uniquement la feuille des pronostics. Les blagues savantes de Bébert du genre : six pigeons sur un toit, un coup de fusil, deux oiseaux d'abattus, combien en reste-t-il ? Le sport, les femmes, les faits divers. L'ambiance est bonne, malgré ou à cause du vieux Gribou. Y'a que lui qui parle du boulot. Chacun de nous est un élément du puzzle. Lorsque l'un ou l'autre est absent, ça fait un vide. Fraternité prolétaire, notre culture prolo et non celle de l'entreprise imaginée par les cols blancs ou les théoriciens des ministères. Nous correspondons à un certain modèle taillé par les coutumes et traditions, non par le *pattern* du groupe (langage technique et obscène qu'on emploie qu'ici). Cette solidarité masculine des ouvriers jamais remise en cause par les critiques perpétuelles. Ces règles sociales quoiqu'il arrive afin de pimenter leur quotidien difficile, répétitif et monotone. TRAIN-TRAIN.

À la soupe ! Le voilà qui braille dans le vestiaire. Un vestiaire pas seulement d'hommes mais d'ouvriers en bleu de travail imprégné de sueur, d'odeur aigre, en brodequins lourds, avec le torse blanc mais ferme, musclé malgré l'âge, les cheveux sales, le dos voûté, ramassé, un physique d'ouvrier, mais un regard d'homme. C'est étrange de voir et d'entendre les anciens répétant tous les jours les mêmes gestes, les mêmes phrases. Sécurisant. Le vestiaire est situé au-dessus du bureau des chefs. Un petit coup de poing sur la pointeuse pour la faire passer plus vite de 11h59 à 12h00. Enfin restera plus que cet aprem ! Bonne chose de faite. VICTOIRE.

Après ça, une petite sieste. Reprise du boulot à 14h et ça, jusqu'à 17h30. Moins speed l'après-midi : soit on décharge les camions, soit on charge les rayons. Les chefs de cave s'approchent et donnent le travail à chacun. Des petites équipes partent dans toutes les directions. Le Mercédès du P'tio se colle sur la plate-forme. Le gas-oil brûlé s'échappe du pot du véhicule. Odeur intruse mais qu'on aime renifler : ça change de l'ordinaire. On jette un coup d'œil dehors, la chaleur fait trembler l'horizon.

À l'aide de sabres en bois, on dépote les piles de meules enchevêtrées en quinconce. Ça poisse, ça glisse, ça sent la

moisissure. Deux potes s'emparent les fromages qu'on fait rouler jusqu'à eux et les lancent adroitement dans les casiers de la tourelle. Un carrosse la prend pour la vider dans une cave désignée par le chef de cave. Celui-ci a numéroté par avance les pâtes avec de l'encre alimentaire noire. « Pas besoin d'être chef de cave pour faire ça ! » protestent les gars qui fatiguent à soulever et lancer quarante tonnes d'affilée. « On sait lire et écrire aussi ! ». La plupart, anciens fromagers reconvertis en manutentionnaires, se désignent toujours en tant que tels. Tous auraient pu être chef de cave. Mais voilà, ce n'est pas uniquement de l'expérience et de la compétence qu'il faut. Il parait que c'est partout comme ça. Alors on obéit sans se laisser marcher sur les pieds. On fait parce qu'il le faut, mais jamais, jamais parce que c'est un ordre. IRONIE.

Les ouvriers se font justice eux-mêmes: ne jamais trop en faire sinon ils t'en donnent toujours plus, et ça peut remettre en cause l'organisation de tous. « Toujours en laisser pour demain ». Car ici plus qu'ailleurs, du fait de la répétitivité des tâches, « Quand y'en a plus, y'en a encore ». Travailler par à-coups : quand on est obligé de foncer on met les bouchées doubles, mais ensuite on récupère tout en ayant l'air de travailler. Les planques dans les frigos, sous le couvert quand on va chercher des planches propres pour être seul. Les ouvriers régulent la valeur de leur force de travail qu'ils louent à l'entreprise « volontairement ! ». Même si le travail constitue un échappatoire à l'ennui, il y a pour chacun de nous des jours avec et des jours sans. Usés par la monotonie des tâches plus que par le travail, laisser passer le temps. Ça finira bien par finir. EXISTENTIEL.

Une de plus, une de moins. La semaine est composée de trois phases. Lundi et mardi, phase de lancement : très difficile. Mercredi et jeudi : routine. Vendredi, déclin : tout le monde relâche. Les chefs aussi puisqu'ils laissent faire. On souffle. Encore une de passée, c'est la fête. Le calendrier scotché dans le bureau des chefs est alors coché d'une croix. À croire que même eux décomptent leur jour jusqu'à leur libération. Colonnes du *calendos*, lignes des néons, parallélisme des caves, rectiligne, effet de perspective, travelling du temps qui s'enfuit. Personne n'y peut

rien. Tous envolés, comme les quatre pigeons de Bébert. Un jour, une semaine, un an, une vie peut-être…
Il est 6h57. La porte est scellée par un papier officiel : « Cessation d'activité ».

Onze heures onze

Sandrine Blanc

J'arrête à onze heures onze.
Depuis que je le sais je me sens presque soulagé. C'est drôle, ce matin en partant j'ai attrapé ma sacoche sur la table du salon, et j'ai levé les yeux sur une araignée à la fenêtre qui s'amusait comme une folle. On dit : « Araignée du matin, chagrin », mais c'est à cause du crachin. Le soir elle annonce du beau temps. Je m'en fiche, j'arrête à onze heures onze, donc je ne verrai pas bruiner. J'aime bien onze heures onze. Ça m'a paru comme une évidence quand j'ai dit : « Stop ». C'est ce qui m'est venu à l'esprit, bleu comme sur un cadran d'affichage avec ma voix en off. C'est symétrique, mathématique, ça me parle. Dix heures dix ça n'était pas possible, ça m'aurait fait rater la pause et j'aime bien prendre le café avec l'équipe du troisième étage. Qu'est-ce qu'ils ont tiqué à mon étage quand j'ai commencé à descendre ! J'étais presque devenu un jaune. Il faut dire que ce n'est pas de ma faute si je m'entends mieux avec le service des informaticiens. Ce sont des abrutis à la maintenance, je n'arrive pas à m'intégrer. Cécile me charrie quand je dis ça : « Aurélien, tu es un indécrottable autiste, c'est pour ça que tu as choisi le métier d'ingénieur ! »
Normalement je ne sais pas quand j'arrête. Que j'aille au bureau ou que j'en parte, je suis joignable et corvéable avec mon portable. J'ai essayé une fois de l'éteindre pour le week-end. Après la réunion du lundi j'ai vomi dans le lavabo aux toilettes de mon étage et je n'ai jamais recommencé. Je ne sais pas si j'ai des couilles ou pas, ça m'est bien égal à présent.
Tous les mois la DRH jure qu'elle va me licencier parce que les audits internes me mettent dedans en disant que je ne suis pas assez productif. Je suis ingénieur, pas VRP, je ne sais pas rapporter des contrats.
Ça ils s'en sont aperçu au dernier stage. On a tous été inscrits d'office et la semaine de vacances que je voulais passer avec Cécile je l'ai passée à Châteauroux dans une espèce de manoir de pacotille où on a fait des sessions d'*airsoft*. C'est comme le *paintball* mais en

pire. Au lieu de recevoir de la gélatine ou de la peinture, on reçoit des rafales de billes de plastiques de 8 mm tirées par des répliques d'armes de poing. Je n'ai pas voulu tirer sur un collègue. Je l'avais bien en joue mais je me suis fait classer P3 au service militaire, ce n'est pas pour tirer dans le cadre de mon emploi sur un type. Je veux dire, merde ! Ce ne sont pas des balles réelles mais ça peut blesser quand même… Et puis ça ne rentre pas dans mes cases. Bref, ces salauds ont fait sauter ma prime de fin d'année pour ça. Je me suis renseigné, c'est illégal, mais le patron déjeune tous les trimestres avec un des inspecteurs du travail, tu parles d'une blague !

Depuis le stage ils m'appellent Peanuts. Sauf François. Il m'aime bien François, mais il ne prend pas ma défense quand les autres m'insultent. Il a cinq marmousets, cette andouille, je le comprends. Enfin je crois…

Je n'arrive pas à partir de cette boîte. Ce n'est pas seulement les crédits sur le dos. D'accord, je n'ai rien mis de côté, mais ce n'est pas ce qui m'en empêche le plus. En fait je n'ai pas le temps. Je rentre sacrément tard et au bureau, ces fachos nous ont mis un mouchard. Ils payent un stagiaire pour surveiller nos surfs sur Internet. Je sais qu'ils lisent nos e-mails. Pas le droit mais ils le prennent. Ils font ce qu'ils veulent. J'y suis depuis cinq ans et des ingénieurs au chômage il y en a à la toque. Et à l'entretien si j'ai le temps d'y aller, qu'est-ce que je lui dis au recruteur ?

- Bonjour, je quitte ma boîte parce que c'est une maquerelle comme la vôtre et qu'on est obligé de s'y prostituer pour avoir le droit de manger et un toit sur la tête ?

Cinq ans dans la même entreprise, il faut bien le signaler dans le CV pour ne pas faire de trou, et ils vont l'appeler pour avoir leur avis sur moi.

Cécile, elle ne gagne pas assez pour que je démissionne. Avec un salaire on ne pourra pas. Je ne trouve pas d'issue…

Hier, c'était lundi, et pendant leur réunion à la noix au dixième, j'ai scotché facilement trente minutes sur la fenêtre. Il y avait écrit : *N'ouvrir les issues qu'en cas d'extrême urgence*, et c'était plus fort que moi : je n'arrêtais pas de me dire que nom de Zeus, j'en étais un sacré de cas d'urgence. Ils ont dit à la réunion qu'ils allaient me

mettre dans un nouveau bureau. C'est au 7B, au sous-sol. Il n'y a pas de fenêtre et un simple néon au plafond… Je n'irai pas… Je n'ai rien fait, ils n'ont pas le droit de me punir. Je sais qu'ils me mettent au placard pour que je parte tout seul mais c'est niet ! Là, ils me font saisir des rapports au kilomètre depuis trois mois, et je dois vérifier les stocks de fournitures ou des bêtises de ce genre. Après ils me collent toutes les astreintes de nuit et du week-end. Le téléphone sonne n'importe quand, les machines tombent en panne, il faut y aller de suite.
Dix heures vingt. La pause était plutôt relax aujourd'hui : François m'y a rejoint pour la première fois. Ils ont dû tiquer les autres ! C'est le deuxième pantin qui descend au troisième étage pour boire son café. Dans cette entreprise on peut appeler ça un début de désordre. Ça va finir par se savoir qu'on travail dans le pire service de la boîte.
Onze heures quatre, j'ai quitté le sous-sol. Je souris comme un benêt, l'ascenseur monte à l'étage de mon service. J'éprouve la même sensation que dans les œufs à Valfréjus pendant les vacances de ski en 93 : au-dessus des contingences et sous le ventricule gauche de mon cœur de peureux mais bien, plutôt bien. J'ai enlevé ma cravate, je n'en ai plus besoin.
Ils sont tous là… J'ai du coton dans les oreilles et j'ai très mal aux muscles des jambes comme si j'avais couru pendant des heures. Allez-y les gars, continuez à siffloter la Mélodie du bonheur en entreprise, moi je chante faux, alors pardonnez-moi si je m'abstiens. *N'ouvrir les fenêtres qu'en cas d'extrême urgence.* Et moi j'ai dit stop. C'est aujourd'hui que je décide quand j'arrête.
Onze heures dix. Je ne pense même pas à Cécile.
J'enjambe la fenêtre et personne ne réagit.
Onze heures onze…

Organigramme

Sylvette Heurtel

L'ordure.
Elle s'applique à calmer sa respiration. Les battements de son cœur résonnent dans sa tête, ses pieds l'entraînent au long du couloir. Comment a-t-elle pris congé ? Elle a l'impression que son corps se déplace hors contrôle pour s'éloigner de lui. C'est l'instinct de survie qui a pris les commandes. Quelques minutes plus tôt, assise face à lui : Blaise la fixe de ses gros yeux bruns, il aime prendre l'ascendant, ça marche avec certains. Le front haut, elle subit le déversement verbal habituel. Dosage de force brutale et de venin.
- Vous devez bien vous rendre compte que ce n'est pas possible, nous n'accepterons pas que la chute des résultats continue. Votre service met toute la Société en danger. Vous connaissez mon approche humaniste, je vous ai toujours soutenue et je comprends vos difficultés, mais le DG…
Elle coupe la parole et répond sèchement comme elle sait le faire.
- Il n'y a pas eu de chute des résultats, simplement un léger fléchissement de la progression en mars. Elle observe le regard marron derrière les lunettes, le teint tournant à la banane plantain. Elle n'entre jamais dans son jeu, elle ne cède rien, elle n'a pas peur. Il déteste ça. En tête-à-tête, il a besoin de provoquer une légère odeur de crainte, surtout avec les femmes. Elle sent qu'elle le met hors de lui. Une antillaise en plus, une black, ça doit accroître son excitation, une subordonnée doublement dominée, femme et descendante d'esclave. Elle sent revenir ses obsessions comme à chaque fois, face à cette masse de férocité et d'irrationnel débordant du fauteuil. Le sourire doucereux, les sous-entendus malsains, la molle obscénité de la main droite caressant la cravate en soie. Attendre. Le regarder partir vers le n'importe quoi coutumier, installé dans son siège au huitième étage se griser de sa propre parole que nul ne conteste. Il les a tous pliés un jour ou l'autre. Tous, sauf elle. Posément elle évalue l'exaltation de Blaise et place l'estocade. En s'appuyant sur l'amont.

- Les chiffres de mai ont remonté en données corrigées, mon service a communiqué le rapport de performance au DG la semaine dernière. Vous êtes destinataire d un double. Vous ne l'avez pas reçu ?
Sans l'ombre d'un sourire, elle le fixe. Les pupilles de l'obèse trahissent la haine. La subordonnée qui l'a court-circuit, le lui annonce doucement, regard droit et mains détendues. Le parme de ses joues tourne au violet, son sourire s'étire jusqu'au rictus, il inspire. Elle sent le coup partir, elle est prête.
- Justement, Madame Eucharis, le DG s'est étonné de vous voir quitter le conseil la semaine dernière sans explication. Surtout que c'était la deuxième fois. Il s'interroge. C'est vrai que vous avez tout à concilier maintenant. Et votre vie de femme a ses exigences aussi… Dans votre situation, pas facile d'être à 150% comme le sont vos jeunes collègues plus performants.
Elle ouvre la bouche prête à répondre. « Vous savez bien que le collège m'a appelée, mon fils débutait une crise d'asthme, il fallait l'hospitaliser, je vous avais prié de transmettre. » Mais elle comprend vite son erreur. Mieux vaut se taire. Elle soutient son regard, lèvres closes. Au moment de conduire l'enfant aux urgences, elle lui avait dit pourquoi elle partait. Elle a fait preuve de faiblesse, il s'en est saisi.. C'est comme si elle avait montré sa peur, son isolement, ses doutes. Elle sent battre ses tempes, elle doit se blinder. Ce salaud se permet de parler de sa vie de femme. Il n'ignore pas que son mari est parti. Il se nourrit de ragots, elle en a déjà eu la preuve, mais il ne saura rien de sa nouvelle vie. Elles seront vigilantes. Devant l'ascenseur, elle est bousculée par le conseiller Monnier. Il a l'air furieux. Elle l'a déjà croisé en arrivant, visage fermé, hors de lui, comme tous ceux qui ont vu Blaise, mis à part ceux qu'il flatte : le DG, les actionnaires de la Société et les auditeurs. Apparemment Monnier y retourne, il a oublié quelque chose ou on l'a rappelé. Quand les situations sont bloquées, arrive la calme Lise Marie. Si le bruit d'esclandre risque d'atteindre le DG ou le ministère, Blaise fait envoyer son assistante, la seule femme qu'il respecte. La coiffure irréprochable, l'arc parfait du rouge à lèvres, la voix mélodieuse. Elle argumente, persuade l'offensé d'absoudre et chacun reprend sa place. Une fois la paix revenue,

elle gouverne l'étage sans commentaire. Le DRH n'est jamais à cours de formule. Il lui attribue la fluidité des parcours décisionnels. Elle clôt les conversations inutiles d'un sourire poli, seul importe pour elle le fonctionnement de la Société. Quand bien même l'assistante déploierait avec elle des merveilles de diplomatie, Lysiane Eucharis ne s'abaisserait jamais devant ce porc. Ceux qui cèdent ont tort, elle ne sera pas de ceux-là. Plutôt mourir. Au long des huit étages de la descente, elle fixe ses yeux dans le miroir de la cabine. La tension leur dessine des cernes, elle aurait besoin de repos, de cesser de se défendre pour aller mieux.

Au rez-de-chaussée les portes s'écartent sur Mirabelle : Ses longs cheveux blonds dénoués sur ses épaules, une gerbe de fleurs au creux d'un bras, l'autre mobilisé par un Caddy rempli de cadres. Elle vit désormais dans un nuage avec ses tableaux médiocres, ses poèmes, ses rencontres. Plusieurs années qu'elle a décroché, elle ne reconnaît plus ses collègues sauf quand elle force l'entrée du huitième. Elle tire le chariot dans la cabine. La porte coince une partie du bouquet. Épaules raides, le regard fixe, elle se dirige vers la porte de Blaise. Il lui faisait si peur au temps où elle présentait ses bilans. Elle a tout oublié, elle sait seulement qu'il est de ceux qu'elle doit convaincre, c'est sa mission. La société maltraite les animaux, elle doit le dire. Elle pousse du coude la porte entrebâillée et s'y engouffre. Elle pose les fleurs sur une chaise, se penche sur le chariot et commence à sortir les tableaux qu'elle arrange sur le sous-main. Repoussant la lampe-champignon, elle ajuste chaque cadre à sa place. Parfois elle recule pour admirer l'installation ou souffle sur une poussière. Elle chantonne, accompagnant la musique qui lui résonne dans la tête chaque fois qu'elle part en mission. L'assistante s'apprête à frapper, puis stoppe son élan. Toiles bariolées et végétaux en petits bouquets couvrent le bureau. L'ensemble inspire la gaîté, les taches de couleurs vibrent dans la pièce claire et encadrent la tête de Blaise couchée sur le côté. Mirabelle poursuit sa composition, accaparée par sa tâche. Elle ignore le haut du crâne aux cheveux gris, le corps effondré sur l'accoudoir, la cravate pendante, la tache vermeille qui s'élargit. Elle fredonne. Lise Marie recule d'un pas. Toujours calme, elle appelle les secours.

État de siège au huitième étage. Le SAMU cède la place aux enquêteurs. L'hypothèse du malaise a cédé face à celle du suicide, étayée par le trou dans la tempe de Blaise. Puis faute d'arme, à celle du meurtre. Petit calibre à bout portant. Le technicien en combinaison blanche s'écarte de la tête qu'il a relevée du bout des gants.

- Étonnant que personne n'ait rien entendu. Va falloir prélever sur les mains de tout le personnel.

Le capitaine Avril se tourne vers le Directeur Général arrivé en hâte, le teint verdâtre.

- Le personnel doit rester dans l'immeuble, nous allons voir d'abord les rendez-vous de ce matin.

Avril se retient de bailler, il a roulé toute la nuit depuis Brest, il ne pensait pas commencer si fort. Ses dix jours en voilier sont déjà devenus souvenirs. Il se sent encore coupé du monde. Dans le salon d'attente mitoyen au bureau, les trois témoins s'ignorent, visage fermé. Une antillaise au regard fixe, dos droit et visage dur, un quadragénaire agité et une blonde de cinquante ans en robe blanche qui semble psalmodier quelque chose, cheveux dénoués sur les épaules. Il va falloir commencer par elle. Le capitaine soupire. Il la regarde s'asseoir devant lui, les yeux baissés et les mains tachées de peinture. Il s'adresse à elle doucement.

- Vous êtes madame Simon ?

Elle acquiesce sans le regarder.

- Vous pouvez me parler de ce que vous avez vu ?

Elle relève enfin les yeux, pupilles légèrement divergentes.

- Ce qui s'est passé n'est rien à côté des souffrances des animaux, ça ne veut rien dire.

Avril soupire, il va falloir faire avec tout ça : le DG nauséeux, un cadre excité mûr pour l'esclandre, une antillaise fermée comme une huître et cette passionaria sur le retour. Il reprend :

- Dites-moi ce que vous avez vu dans le bureau de M. Blaise.

- J'ai déposé mes œuvres sur son bureau comme un manifeste pour l'amour des animaux. Vous ne pouvez pas savoir, Monsieur, combien vous êtes loin de l'amour avec le métier que vous faîtes, la société dérive. Je vais vous lire un poème que j'ai écrit.

La porte s'ouvre sur l'assistante qui les a accueillis et interrompt le lieutenant.
- Excusez-moi, Monsieur, j'ai fait du café.
- Oui, j'aimerais beaucoup un café… Nous aurons besoin d'un plan de l'immeuble et des issues, vous pouvez nous trouver ça ?
- Je vous l' apporte tout de suite.
L'arrivée de Monnier clôt la pause. Sa fébrilité fait mal à voir, il vérifie trois fois son siège avant de s'asseoir et se tord les doigts. La sueur fait briller son front. Il tente de se tenir immobile mais sa jambe droite s'agite malgré lui.
-Vous pouvez nous parler de votre entrevue avec M. Blaise ?
- Je lui ai demandé de me recevoir parce qu'il m'avait déplacé sans me prévenir, tous mes subordonnés étaient au courant.
- Une sanction ?
- Non. Enfin oui, pas vraiment, c'était sa façon d'agir… je ne veux pas médire.
Il réalise qu'il parle d'un mort. Le policier l'engage à poursuivre.
- Il avait confié mon principal dossier à son épouse, ma collègue, sans m'en parler. Je voulais une explication et ça s'est mal passé. Je suis sorti de mes gonds et suis parti en claquant la porte. Arrivé dans la rue, j'ai pensé que je devais y retourner, je suis remonté, sa porte était fermée. Je suis allé aux toilettes pour me calmer. Quand j'en suis ressorti, il était de nouveau en rendez-vous, la porte était entr'ouverte , on entendait une voix de femme, je crois que c'était Mirabelle qui parlait. Je suis allé attendre dans le petit salon à côté. Après il y a eu de l'agitation, les pompiers, et voilà…
Avril soupire.
- On va vous accompagner au commissariat. Au revoir monsieur.
Sitôt la porte refermée, le lieutenant souffle aussi.
- Il a le profil de l'excité, il a même un mobile.
- Mirabelle aussi, elle a même un mobile pour assassiner toute l'humanité. Allez chercher la troisième.
L'antillaise lui assène son regard dur et s'assoit comme une reine.
- Madame Eucharis ? Nous vous avons fait revenir car vous veniez de quitter les locaux. Vous aviez rendez-vous ce matin avec Monsieur Blaise ?

- Il m'avait convoquée pour une question professionnelle à propos de l'évolution des résultats de la filière dont je m'occupe. Il m'a questionnée sur mon rapport de performance.
Sa voix ferme s'amollit en fin de phrase. Avril adore son accent créole maîtrisé.
-Vous étiez en bons termes avec votre directeur ?
- On ne peut pas dire ça, nos relations étaient tendues, nous avions parfois des différents.
Le policier a l'impression qu'il ne saura rien de plus.
- Au fait, de quelle île venez-vous, Madame Eucharis ?
Lise Marie ouvre la porte d'un petit bureau.
-Vous récupèrerez les tasses et vous préparerez du café pour ces messieurs.
La jeune secrétaire qui pleurait dans son mouchoir essuie ses yeux.
- J'en avais marre qu'il envoie des photos pornos sur mon imprimante, mais je pensais pas qu'il finirait comme ça !
- Ne vous en faites pas, ça vous fera du bien de rester chez vous demain.
L'assistante du directeur sourit au policier en uniforme qui garde l'ascenseur et se dirige vers une porte au fond du couloir. Elle enjambe la marche du monte-charge pour descendre vers le sous-sol. Elle traverse le débarras, la cave de l'immeuble voisin et passe un portillon de fer. Deux rues plus loin, la main protégée d'un Kleenex, elle ouvre son sac et sort le petit calibre qu'elle lâche dans l'eau du canal. Les gants et le tablier de plastique disparaissent aussi, enfoncés dans une corbeille sous des papiers de sandwiches. Un coup d'œil vers les flashs des voitures de police au carrefour, elle reprend la ruelle et le sous-sol, s'arrête au vestiaire, se lave les mains, se coiffe et pose calmement son rouge à lèvres. Elle va filer aux archives, apporter les plans à la police, servir du café aux officiers. L'enquête ne donnera rien. C'est elle qui va gérer le livre blanc et les condoléances. Discrète, sereine, efficace. En attendant la nomination d'un directeur compétent. Ou d'une directrice, il faut que Lysiane postule. Elle va le lui dire ce soir à la maison. La Société est en ordre, plus rien n'entrave la fluidité des parcours décisionnels.

Petit

Andrée Jacquet

J'attends mon tour, chez un grossiste en fournitures pour les métiers de l'ameublement. Il y a beaucoup de clients. Le patron, trogne prognathe à l'air débonnaire, est aussi grand et massif qu'un joueur de rugby. Il va et vient d'un pas décidé du fond du dépôt jusqu'au comptoir, transportant des ressorts, des rouleaux de sangle et des boîtes de clous. Il prépare une commande tout en demandant à son client des nouvelles de sa femme, de son fils à l'armée, de son chien. Ses gestes rapides et précis, sa cadence régulière, sa voix forte et son rire gras donnent l'image du commerçant expérimenté, convaincu de son prestige et de son ascendant sur sa clientèle et son personnel.

Un vendeur sert aussi, coupe un métrage de toile de jute, puis un autre de doublure, rassemble des accessoires pour tringles (supports, embouts, porte-embrasses), non sans dextérité mais à son rythme, sans un sourire, avec sur le visage l'expression un peu dédaigneuse de celui à qui « on ne la fait pas. » Quand il lance les références et les quantités à la patronne, qui établit la facture, le menton est relevé, le ton provocant, et le regard oblique semble jeter un inutile défi.

Sur le côté du local réservé à la passementerie et aux tissus, Patrice, l'apprenti, s'active dans une tentative de rangement. C'est un adolescent de quinze ou seize ans, roux, sec comme un échalas, avec, jouxtant un long nez piqueté de taches de son, deux petits yeux rapprochés reflétant une inquiétude constante. Je comprends que sa mission consiste à retirer des cases contre le mur et des présentoirs, franges, galons, embrasses périmés, puis à les remplacer par les nouveautés en les classant suivant un ordre précis. Au sol, à sa gauche un carton à moitié plein, à sa droite un carton à moitié vide. Entre ses lèvres serrées, quelques feuillets qu'il consulte à chaque opération. De temps en temps il se trompe de carton ou de case. Il soupire, se gratte la tête, réfléchit un instant, le nez sur ses papiers, rectifie, puis continue. Il se concentre sur son travail mais il est sans cesse dérangé : « Petit !

Vite, un coup de main… » Il obtempère avec vélocité aux injonctions de son patron ou aux demandes de l'ouvrier, bien embarrassé quand deux ordres fusent en même temps, faisant néanmoins de son mieux pour satisfaire ses supérieurs. Quand il revient à son rangement, il a l'air désorienté.
Derrière le comptoir, trône la patronne devant son ordinateur. Son bureau est couvert de papiers (blancs, roses, verts) qu'elle classe avec des gestes agacés. Sa coiffure est stricte, chignon sur la nuque, son maquillage outrancier : paupières bleu canard, pommettes rose vif, bouche carminée. On la croirait prête pour une entrée en scène à l'opéra. De temps en temps elle lève un bras, ce qui fait cliqueter ses multiples bracelets, passe sa main sur sa tempe comme pour effacer une fatigue importune, et les éclats de ses bagues scintillent jusqu'à la porte d'entrée. Son visage est boudeur, mais quand le client lui tend son chèque signé, elle lui offre en échange un sourire stéréotypé. En toute circonstance le regard reste dur et froid.
Personne ne se parle comme c'est souvent le cas dans les grandes villes. Deux ou trois personnes s'absorbent dans l'examen des nouveautés. Le glissement métallique des portemanteaux d'échantillons de tissus sur les barres des présentoirs, le frémissement des albums de papier peint dont on tourne les pages sont les seuls bruits qui meublent ce lieu à l'atmosphère feutrée. On entend de temps en temps un bref soupir exhalé par une grosse dame impatiente près du comptoir. Très lentement, laissant aller tout le poids de son corps tantôt sur son pied gauche, tantôt sur son pied droit, elle avance et tente de doubler par la droite un jeune coursier.
La patronne voit le manège mais laisse faire. La dame est sans doute une de ses meilleures clientes. Au bout de quelques minutes, n'y tenant plus, elle se racle la gorge et, d'une voix forte, demande une boîte de ruban fronceur. Contre toute logique, elle fait savoir à la cantonade : « Tout de même, je ne vais pas faire la queue pour une simple boîte de Ruflette ! » La « queue », magnanime, murmure une espèce d'acquiescement. L'apprenti se voit alors dérangé une fois de plus dans son travail, pour venir servir la dame. Sans doute aurait-il été déplacé que Dame Patronne se déplaçât !

Encore deux personnes à servir et mon tour viendra. Soudain la sonnerie du téléphone retentit. La patronne décroche et, l'air mécontent, regarde Patrice.
- Petit, c'est pour toi. Et ne t'éternise pas, t'as du boulot !
Patrice jette un regard éperdu vers son patron, qui lui fait signe, du menton, d'aller vite, et se précipite vers le maudit téléphone. Quelques petites secondes, le temps de dire qu'il ne faut surtout pas l'appeler ici, qu'il rappellera dès qu'il pourra et il regagne son poste en courant.
Il y a toujours autant de monde, et là, devant son cher public, notre diva nous offre un échantillon de ses plus belles vocalises. Sur un ton suraigu elle reproche au *petit* de se faire appeler sans arrêt pendant ses heures de travail, de chercher toutes les occasions pour en faire le moins possible, de manquer de motivation. Puis s'adressant à nous : « Tous les mêmes ! Ils viennent pleurer pour se faire embaucher. Pendant leur mois d'essai ils ne bronchent pas mais dès leur contrat signé, ils se croient tout permis…Savez-vous que nous les payons pour leur apprendre leur métier ? Un comble ! Si seulement…ils montraient un peu… de reconnaissance… »
La voix s'étrangle. De la racine des cheveux au bas du décolleté plongeant, la mégère est écarlate.
Le patron et le vendeur, non concernés par l'affaire, continuent de servir. Parmi les clients, des murmures d'assentiment servile en direction de la patronne, quelques hochements de tête et légers piétinements. Qu'on les serve, ils sont pressés, le reste leur importe peu !
Je vois Patrice de profil. Il est aussi rouge que sa patronne, travaille avec application mais ses mains tremblent. Depuis le début de la réprimande il tente de ne montrer que son dos maigre qui se courbe comme sous un orage de grêle. Je me glisse dans sa peau. J'entends ses pensées : « Ce n'est pas de ma faute, je n'ai pas demandé qu'on m'appelle, et puis elle ment, c'est bien la première fois… » Je ne serais pas étonnée qu'à cet instant précis il ait envie de murmurer : « Maman. » C'est presque encore un enfant.
Je toussote. Il tourne la tête vers moi. Dans son regard, de l'incompréhension et une peine immense. Une larme tremble au bord de sa paupière. J'essaie de lui donner un sourire encourageant

tandis que je sens la colère monter en moi. À cet instant, le rugbyman, buste penché en avant, les poings sur le comptoir, claironne :
- Et pour vous ma p'tit' dam', ce s'ra ?
- Rien, merci. Je suis définitivement servie !
Et je sors en claquant la porte.

Première embauche

Jean Gualbert

Dissimulé au milieu des roseaux, Martin retint son souffle. De la surface de l'eau verte ne dépassait que son visage. Le jeune garçon attendit de longues minutes, puis lentement se souleva pour regarder ce qui se passait sur le bord. Au loin, il vit le képi des deux gendarmes qui s'éloignaient. Alors, il récupéra le brochet qu'il avait enveloppé dans un sac de jute, s'extirpa de la vase et prit la direction du village, tâchant de se fondre du mieux qu'il pouvait dans l'obscurité de ce début de crépuscule.

Martin, à présent âgé d'une quinzaine d'années et orphelin de mère, vivait avec son père, Eusèbe, lequel tenait un minuscule estaminet. L'homme, qui avait très mal surmonté la perte de sa femme, était rapidement devenu un des principaux piliers de son établissement. Colérique, surtout devant les plus faibles, il lui arrivait de plus en plus fréquemment de battre son fils. Pourtant Martin conservait son optimisme naturel, son amour de la vie. Rien ne lui plaisait plus que de courir les champs et les bosquets. Mais son esprit curieux lui donnait aussi le goût de l'étude et de la lecture, et il n'était pas rare de le croiser, couché sur un talus avec un livre prêté par l'instituteur, imaginant l'avenir sans aucun doute merveilleux qui s'offrait devant lui.

Trempé et dégageant de forts relents de vase, le jeune homme poussa la porte du café, non sans appréhension. La réception réservée par son père n'eut rien de tendre.

- Maudit braconnier, lui lança-t-il, agrémentant ses paroles d'une solide gifle. Tu ne peux donc pas prendre soin de tes affaires !

Martin ne répondit pas mais se dépêcha de se changer, de mettre ses vêtements sales à tremper dans un baquet, puis de préparer le poisson qu'il avait apporté. Le repas et le vin de table rugueux eurent heureusement pour effet d'amadouer Eusèbe, lequel ne tarda pas à aller se coucher.

Une fois la vaisselle faite, Martin sortit pour une dernière promenade.

À quelques pas de chez lui, il rencontra Jacqueline. Les jeunes gens s'étaient rapprochés durant l'été et aimaient à partager promenades, rêves et discussions. Ce soir-là, ils décidèrent de longer le canal jusqu'à l'ancienne grange templière à l'écart du village. L'endroit présentait l'attrait du mystère et des légendes anciennes. La pleine lune éclairait leur chemin d'une lumière presque irréelle, transformait les arbres en personnages grotesques et menaçants, les piquets des clôtures en rangées de gardes disciplinés et attentifs. Parvenus à proximité de l'antique bâtisse, Martin prit la main de la jeune fille. Le doux frôlement de sa peau soyeuse et la confiance avec laquelle Jacqueline abandonnait ses doigts à sa poigne ferme le remplirent d'une émotion qu'il n'avait encore jamais éprouvée. Levant la tête vers la voûte céleste, Martin désigna l'astre qui brillait d'une lueur vive, tout à côté de la Grande Ourse.

- Regarde cette étoile, c'est la nôtre, lui murmura-t-il. Tant qu'elle sera là, rien ne pourra nous arriver.

Le lendemain dimanche, Eusèbe vit arriver l'instituteur du village. Ayant eu vent de sa volonté de faire entrer Martin à l'usine, il voulait le convaincre de laisser son fils poursuivre ses études.

- Eusèbe, votre enfant est doué, il aime apprendre et pourrait envisager un avenir brillant. Qu'il se dissipe un peu moins sur les chemins, et il pourra aisément obtenir son certificat. De plus, il prend plaisir à faire partager ses connaissances aux plus jeunes. Avec du travail, de la persévérance, il ferait un excellent maître d'école.

-Jamais ! Vos livres ne servent à rien. Ce n'est pas la lecture qui remplira la casserole. Dès demain, Martin partira à l'usine !

Et sans plus de ménagement, l'homme flanqua son visiteur à la porte.

Au matin, contraint d'obéir à son père, Martin prépara donc sa bicyclette, un vieil engin rouillé. Il emporta un maigre casse-croûte et se mit en route. Suivant le canal, il jeta un regard nostalgique au monde qu'il quittait, aux poules d'eau affairées près des écluses, aux vieux saules, repaires de chouettes, à un héron qui, majestueusement, prenait son envol. Il rejoignit ainsi la grande cité où se trouvait l'usine textile.

C'était un immense bâtiment, gris, sale, aux minuscules fenêtres dont la plupart étaient brisées, qui respirait l'ennui, la peur et la misère. Il fut conduit dans une petite pièce où une dame sans âge, et qui semblait sans âme, prit note des renseignements élémentaires le concernant. Puis il fut mis au courant de ce que l'on attendait de lui. Le travail était simple, il lui fallait laver la laine qui arrivait d'Australie. Mais les conditions dans lesquelles il s'effectuait étaient épouvantables : une lourde et chaude humidité rendait tout geste pénible, le suint empestait l'atmosphère, les ballots à transporter pesaient lourd sur les jeunes épaules.

Dans cette ambiance pénible, peu de solidarité et aucune chaleur humaine ; les ordres fusaient, claquaient comme autant de coups de fouet et seuls quelques-uns, déjà habitués, osaient y répondre par des jurons qu'ils étouffaient entre leurs dents. Les plus faibles s'attiraient les rebuffades des plus forts quand ça n'était pas des coups de pied destinés à leur faire accélérer la cadence, prodigués sous le regard complice des surveillants.

Seul Simon, un homme déjà âgé, eut pitié du nouveau qui, tout juste sorti de l'enfance, lui rappelait son jeune temps. Profitant des rares moments d'inattention du contremaître, ce vieil habitué de l'usine où il s'était usé ces vingt dernières années, tenta de lui faire comprendre comment survivre en ce lieu de misère. Et malgré son aide, le jeune homme allait mettre longtemps à trouver le bon rythme, à ajuster ses gestes, à trouver l'équilibre qui lui permettait de transporter les charges sans peine excessive.

La pause de midi trouva Martin épuisé, tremblant de tous ses membres et n'aspirant qu'à fuir cet univers si lointain de ses besoins de liberté, de nature et de poésie. Il s'affala dans un coin, refusant de toucher à sa maigre collation. Alors qu'il reprenait des forces, il s'aperçut soudain qu'autour de lui les hommes s'étaient tus. Levant la tête, il se retrouva face à trois grands gaillards qui le regardaient en ricanant.

- Regardez-moi ce freluquet, n'est-il pas mignon ? On dirait bien une demoiselle effarouchée en mal d'amour. Ne veut-elle pas nous accompagner pour un petit tour galant ?

Les brutes se saisirent du jeune homme incapable de se défendre et le soulevèrent comme un vulgaire paquet. Simon voulut

s'interposer, mais fut projeté sur le sol sans ménagement. Les autres détournèrent les yeux, soucieux de ne pas s'attirer l'inimitié des rustres. Donc ils entraînèrent Martin dans une remise, se moquant de ses appels à l'aide. Ils lui arrachèrent ses vêtements, le battirent et puis s'en amusèrent à tour de rôle. Une fois la pause terminée, le contremaître retrouva le jeune homme nu, pantelant et ensanglanté. Indifférent aux cris poussés alors qu'il prenait son repas, il ne fut pas davantage sensible aux sévices qui avaient été infligés : l'heure était venue de reprendre la tâche.

- Foutu fainéant, veux-tu bien te remettre au travail ! Et plus vite que ça ! On ne te paie pas à te la couler douce.

Par hasard le directeur de l'usine passait au même instant dans l'atelier et, entendant cette injonction, s'enquit des raisons pour lesquelles ce jeune homme ne se trouvait pas à son poste. Martin tenta d'expliquer ce qui lui était arrivé, en vain. Ses agresseurs étaient de solides travailleurs, batailleurs, redoutés de leurs camarades, mais durs à l'ouvrage. Entre les gains qu'ils procuraient à la société lainière et la médiocre productivité d'un débutant encore malhabile, le choix ne fut pas difficile.

- Il faut faire un exemple, la bonne marche de l'entreprise ne peut souffrir de ce genre de frasques. Renvoyez cet individu ! ordonna le directeur, sans chercher à comprendre, et encore moins à réconforter le jeune homme.

Brisé, Martin prit la route du retour. Les lieux qu'il avait appréciés, où il avait vécu des moments de bonheur intense, ne présentaient à présent plus aucun intérêt. L'univers lui paraissait triste et sans espoir. Il se sentait sale, avili, dépouillé de toute dignité. Comment pourrait-il encore regarder Jacqueline dans les yeux, comment pourrait-il jamais envisager de vivre avec elle une relation de respect, de tendresse ? Au bout d'un temps qui lui parut interminable, il arriva au village. La réception de son père, brutale et méprisante, les coups supplémentaires qu'il reçut pour avoir failli à son devoir, achevèrent de l'abattre.

Le lendemain, un passant le retrouva pendu à la branche d'un arbre qui bordait son canal tant aimé.

Trois jours s'étaient écoulés depuis l'enterrement. Le corps du jeune suicidé avait été jeté dans une fosse commune. Dans la cité

lointaine, le directeur levait un verre de champagne aux plantureux bénéfices réalisés et plaisantait avec des relations d'affaires sur les mœurs de ses ouvriers. Au sein des ateliers, les hommes continuaient à peiner, à souffrir et à faire souffrir. Eusèbe avait recommencé à boire de plus belle, se lamentant sur son sort.
Ce soir-là, au bord du canal, Jacqueline, le cœur lourd de tristesse, leva les yeux ; la petite étoile près de la Grande Ourse avait disparu.

Rapport(s)

Guy Panisse

J'avais entendu son pas « ferme et définitif » (c'était son expression favorite) sur le carrelage du couloir. Après quelques secondes, il était devant moi : il n'avait pas frappé, comme d'habitude.

- Bonjour, madame Germain ! Comment ça va aujourd'hui ? Des nouvelles de la famille ?

- Ma fille a envoyé une lettre et…

- Vous savez que j'ai grandement besoin de vous en ce moment. Je compte sur votre expérience pour me sortir un rapport nickel.

- Je ferai de mon mieux, monsieur Michel !

- Vous me le peaufinez pour qu'il n'y ait pas de fautes comme la dernière fois. Vous connaissez le patron, il est très à cheval sur l'orthographe.

- Il n'y avait que deux coquilles sur cinquante pages, c'est...

- C'est déjà trop ! Il n'en faut pas plus pour casser l'image de sérieux de la maison. Vous connaissez l'importance de la com' depuis trente ans que vous êtes dans l'entreprise.

- Trente cinq, monsieur.

-Ah, oui, c'est vrai ! Vous n'avez jamais songé à faire autre chose ?

- J'y ai pensé quelquefois, mais...

- Bon, allez, au boulot ! Le rapport ne va pas se faire tout seul et il me le faut pour demain midi. ».

Je savais que j'allais encore finir tard. Heureusement que plus personne ne m'attendait. Si mon mari avait été encore de ce monde, il m'aurait fait une scène. Mais il n'a jamais eu l'occasion de m'en faire une. À l'époque on prenait plus le temps, on travaillait en équipe, ce n'était pas chacun pour soi.

Le rapport, je l'avais bien avancé. J'avais prévu de reprendre l'introduction et la conclusion, puis de refaire une lecture rapide le lendemain matin pour repérer les fautes éventuelles. Ensuite, je l'aurais porté à Lucie, la secrétaire de monsieur Michel.

D'aucuns disaient qu'elle avait su faire son trou dans le service. Enfin, ils étaient plus grossiers que ça. Moi, je la comprenais, elle était jeune, jolie de surcroît, et deux enfants à élever seule. Et puis

nous nous entendions plutôt bien dans le travail. Il lui arrivait de me soutenir auprès du chef et je la dépannais quand elle était submergée. Aujourd'hui, je ne regrette pas de l'avoir aidée.
J'espère que tout va bien se passer pour elle.
Je me souviens du coup de téléphone :
- Allo ! Oui monsieur Michel, je suis en train d'y travailler. Demain midi, c'est ça ? ... Ah ! Pour ce soir ? Je vais essayer... Bon d'accord, avant dix-neuf heures ! ».
Je m'étais mordu la main de rage, je m'en voulais de ma faiblesse.
Et cet ordinateur qui n'en faisait qu'à sa tête ! Il avait fallu que je fasse une sauvegarde pour éviter de tout recommencer.
Je n'arrivais pas à me concentrer sur le rapport. Lucie était venue, j'avais reconnu ses trois petits coups timides sur la porte.
« Entre ! ... Bonjour, Lucie !
- Monsieur Michel…
- Il vient de m'appeler.
- Il m'a demandé de récupérer ce qui était déjà prêt.
- Mais je n'ai pas relu. Je le connais, s'il y a une faute qui traîne il va en faire toute une histoire et ça va me retarder.
- Il m'a dit que ça ne faisait rien, qu'il voulait juste voir si tu avais repris les idées principales.
- Je t'imprime ce que j'ai fait. Mais dis lui bien qu'il faut que je refasse l'introduction et la conclusion. »
Dix minutes après, il avait déboulé dans mon bureau en hurlant que c'était inadmissible, que je faisais exprès de saboter le travail, que je trahissais sa confiance et qu'il allait devoir tout refaire, qu'il ne pouvait plus compter sur moi. Il avait insisté en détachant chaque mot pour leur donner davantage de poids. J'avais eu le pressentiment de cette attaque et je me tenais prête. Je l'avais laissé terminer.
« Ça y est, vous avez fini ! Puisque vous estimez que vous devez tout reprendre, allez-y ! Je n'en ai plus rien à faire et je rentre chez moi ! J'ai fait assez d'heures ces jours-ci ! ».
Il s'était brusquement radouci et me souriait presque. Ses yeux brillaient de méchanceté mais sa voix demeurait posée et les commissures de ses lèvres se relevaient par instant.

« Bon, d'accord ! Allez vous reposer ! Je me suis un peu emporté. J'ai tellement de pression avec ce rapport. Je vous laisserai mes remarques sur le dictaphone. Vous n'aurez qu'à les intégrer demain matin. On en reparlera à midi. »
Je crois qu'il avait été surpris par mon attitude déterminée. D'habitude, il s'acharnait jusqu'à ce que je m'effondre, jusqu'à ce que les larmes débordent ; alors, de sa hauteur, il me tendait un mouchoir. Je pense aussi qu'il avait eu peur de finir le rapport tout seul.
Après une nuit sans sommeil et une toilette matinale rapide, j'avais avalé un reste de café froid, puis je m'étais empressée de rejoindre le bureau. Depuis que monsieur Michel faisait partie de l'entreprise, je courais tous les matins comme si l'avenir du service reposait entièrement sur mes épaules.
Tout était gris ce matin-là. Le soleil boudait derrière un édredon de nuages grumeleux. L'air était trouble, la rue ressemblait à un tunnel triste. Les passants baissaient les yeux en se croisant. Seuls les éboueurs paraissaient vivants, leurs voix réveillées chantaient dans le roulement des poubelles. Tous les autres bruits étaient enfouis sous l'asphalte.
Arrivée au bureau, la première comme tous les jours, j'avais enclenché le dictaphone et exécuté à la lettre les ordres abrupts donnés d'un ton exaspéré sous-entendant d'éventuelles représailles. Sans y prendre garde, j'avais laissé se dérouler la bande. Bien m'en avait pris.
Ma décision était arrêtée avant midi. Je m'étais regardée dans la grande glace du couloir en allant au bureau de monsieur Michel. Je ne voulais plus voir cette vieille femme, les yeux boursouflés et rougis par les pleurs, hoquetant de manière incontrôlée à cause d'une colère contenue. D'ailleurs, celle que j'avais vue à ce moment-là m'avait souri un peu bêtement.
Son « Exigence » – un surnom dont je venais de prendre connaissance – n'était pas dans son bureau. En posant le rapport sur le sous-main de cuir grenat, une odeur amère et tiède m'avait provoqué un haut-le-cœur qui s'était terminé par un crachat de dégoût sur le fauteuil de mon chef abhorré.

Je me souviens de la vitesse de mes gestes, de cette précipitation contrôlée où mes mouvements s'enchaînaient sans faiblir, où mes idées coulaient avec précision. Tout avait été en place avant que monsieur Michel revienne. J'étais chez moi à quatorze heures. J'avais décidé de ne pas me réveiller cette nuit-là. Après une douche éclair, je m'étais couchée sans manger, ma boîte de somnifères éventrée, posée sur la table de nuit.
Ce tyran de service avait dû être quelque peu abasourdi en voyant mon petit mot posé sur le dictaphone.
« J'ai laissé mes instructions sur la cassette. Écoutez attentivement et exécutez bien toutes mes volontés. Maud Germain ».
Maintenant, je me sens bien. Je suis soulagée. Je n'ai plus mal. La lumière est vive, là où je suis. Il fait chaud, je suffoque un peu, mais je vais m'habituer.
Je n'avais pas bafouillé en enregistrant mon message, contrairement à mes habitudes face à ce minable.
« Bonjour, monsieur Michel ! Vous ne me verrez pas cet après-midi, ni demain, ni après-demain, ni les jours suivants. Je disparais de votre environnement. Vous ne passerez plus votre mauvaise humeur sur moi. Je fuis votre harcèlement. Je prends de longues vacances, éternelles même. Vous allez me mettre en congés, puis me licencier pour raisons économiques. Vous n'avez pas le choix. Vous me verserez dix mille euros, le montant de votre prime de l'année dernière. Cette prime, j'y ai un peu droit et ma fille aussi. Ne vous énervez pas et écoutez ce qui suit. Je vous ai enregistré le passage essentiel. J'ai gardé l'original. Vous comprendrez aussi qu'il faut arrêter votre petit manège sinon le grand patron en sera informé. »
Je le voyais se décomposer comme si j'y étais, à l'écoute de ses ébats avec Lucie dont il réclamait des « petites gâteries » avec force menaces. Il voulait qu'elle se soumette en l'appelant « Mon Exigence chérie ».
Et maintenant je vais m'installer avec ma fille sous le soleil des Antilles, à Marie-Galante.

Stagiaire en émoi

Laure Brusa

Mon cœur bat à 100 à l'heure, je suis dans un bus de ville et je ne sais pas où je vais. Je n'ai jamais pris un bus de ville. En plus nous sommes montés du coté des abonnés et je ne sais pas si nous sommes abonnés. Ce qui est sûr, c'est que nous n'avons pas payé. Je ne sais même pas si je dois avoir confiance en Jean-Marc qui, après avoir laissé passer deux bus, m'a dit en voyant le troisième.

- C'est çui là !
- Tu es sur ?
- Oui, oui, c'est çui là !

Nous avons été séparés du groupe en plein centre ville, c'est midi, les téléphones portables n'existent pas encore et tous les magasins sont fermés. C'est vendredi, et je suis épuisée de ma semaine. Hier déjà, jeudi, j'ai cru que nous avions perdu Patricia dans le grand bassin de la piscine et Rémi qui nous avait rebattu les oreilles toute la semaine avec la piscine, Rémi qui ne reste jamais tranquille, est resté presque vingt minutes sans bouger, assis sur un transat au sortir de l'eau. Cette attitude inhabituelle m'a quelque peu inquiétée. Isabelle qui se prend pour Xéna la guerrière, a peur de l'eau et s'est agrippée à moi alors que moi-même….

Mercredi nous avons regardé les photos des sorties en groupe, au ski, en camping, avec les potiers marocains, et j'ai cru à une bataille rangée quand chacun a voulu me montrer sa place sur la photo, m'expliquer comment on skie, comment on installe une tente, comment on fait un pot en terre, sa cuisson.

- Regarde, là c'est moi.
- Non non, regarde, moi je suis sur celle là.

Mardi je n'ai pas pu éviter les doigts durs et secs de Chantal, une petite boulotte qui pince tout se qui se trouve à sa portée, et aujourd'hui j'ai un gros bleu dans le gras du bras.

- Jean-Marc, tu sais où on descend ?
- Oui, oui, je te montre.

Il est heureux, tranquille et sûr de lui, j'espère qu'il ne voit pas mon inquiétude.

Une stagiaire laissée dans la nature, on doit s'en inquiéter. C'est l'heure de manger, les copains de Jean-Marc doivent se demander pourquoi il n'est pas là, et les accompagnateurs… grosse responsabilité.
Il faut dire que ce stage, ce n'est pas n'importe quoi. Quand j'ai fait ma formation pour obtenir le CAFAD, j'ai accepté de le faire pour avoir du changement.
Depuis 5 ans c'était la routine : Mathilde, une angoissée, Paul et Marie, adorables, qui vivent dans le souvenir de leur Algérie natale, Daniel trisomique qui vit avec sa maman et son petit chien qui ronfle comme un homme, Madeleine et son teckel Veinard, qui s'enfouissent sous les couvertures dès que l'orage gronde, Louise qui ne veut pas mettre un pas plus loin que la porte d'entrée. Paul enfin qui va chercher sa bouteille de gaz tout seul au garage en face.
Jean-Marc a toujours la mine épanouie, et moi je me renfrogne de plus en plus
- On est bientôt arrivés ?
- Oui, oui, je te montre.
Le bus s'arrête, repart, je n'ose pas insister, j'ai peur de sa réaction.
Et puis s'il y a un contrôle, on n'aura pas de ticket à montrer et on n'a pas un sou en poche.
La routine... Mathilde a 86 ans, Jean et Marie dans les soixante-quinze, Louise quatre-vingt neuf. C'est à cause de son mari décédé dans la rue qu'elle ne veut plus sortir. Madeleine a quatre vingt-trois ans, et Paul quatre vingt dix-sept. Je fais leur ménage, les pavés, les lits. Les matelas à retourner toutes les semaines. Les courses, et puis les réconforter, les écouter, les conseillers.
Le changement ? : La formation !
La famille, les enfants, les services administratifs concernés.
Le maniement des appareils, lève-malade, fauteuils roulants, lits médicalisés et autres déambulateurs n'ont plus de secrets pour moi.
Aussi quand je suis arrivée sur le lieu de mon stage lundi matin, j'étais loin de me douter que les personnes que j'allais rencontrer étaient exceptionnelles.
Jean-Marc me hurle dans l'oreille.
- C'est là, on descend.

Je reconnaît le quartier, mais il me semble qu'on est encore loin de notre destination.
- Maintenant on marche.
Je le suis docilement, ça monte, je suis essoufflée et lui tout content court devant. Enfin je reconnais le foyer, ouf ! Quel soulagement ! À notre arrivée, nous sommes acclamés, par les copains de Jean-Marc, aussi par les accompagnateurs, et lorsque j'ai dit que je n'avais rien fait, que Jean-Marc avait retrouvé le chemin tout seul, quelle émotion dans le regard des éducateurs, quelle victoire !
Car Jean-Marc, de même que ses amis pensionnaires, est un adulte inadapté. Patricia est autiste et son visage, d'ordinaire si crispé, est méconnaissable, détendu lorsqu'elle nage comme un poisson dans la piscine. Chantal qui est agressive et pince tout le monde, devient sereine au milieu des animaux de la ferme. On reconnaît les trisomiques avec leur visage rond et leur affection débordante. Cet homme mince et élégant, la cigarette toujours au coin des lèvres, et ce petit barbu au regard limpide, toujours très poli, peut-on croire que ce sont des pensionnaires ?
Vendredi soir, c'est fini, je suis épuisée, assommée par ces journées pleines de rebondissements, de moments de joie, mais aussi d'agressivité et de pleurs. On m'a félicité pour mon sang froid. Dans dix ans, quand je passerai devant l'arrêt de bus, je penserai encore à Jean- Marc, qui, peut-être grâce à cette expérience, a pu voler de ses propres ailes. Salut Jean-Marc, Isabelle, Chantal et tous les autres. Si ma vie n'a pas beaucoup changé, ma vision de la vie, elle s'est vraiment transformée.

Travail d'équipe

Brigitte Moreau

Rose était assise au fond de la pièce. Seule. Les yeux baissés. Elle semblait absente, mais elle écoutait. De toutes ses forces.
C'était un peu comme quand elle était petite. Toujours assise au fond de la classe. Toujours seule. Mais toujours attentive. Rien n'avait changé. À l'époque aussi, les frotte-manches s'asseyaient au premier rang. Sauf que maintenant le professeur s'appelait patron. Et qu'elle ne recevait plus de notes, mais de l'argent. Pas beaucoup. Juste assez pour payer le loyer et les frais de garderie du bébé. Pas question de vacances à la mer ou de week-ends à la campagne. Rien de tout ça. Juste assez pour vivre raisonnablement.
Les employés étaient réunis dans la salle de repos pour la sacro-sainte réunion hebdomadaire. Après la fermeture du magasin, bien entendu. Une heure supplémentaire non rémunérée. Personne n'avait jamais osé s'en plaindre ni se porter absent. Ils savaient que ce serait là un motif de licenciement. Ainsi il ne manquait personne à l'appel : des chefs de rayon à la femme de ménage, tous écoutaient pérorer le patron dans un silence religieux.
Après son habituelle ritournelle sur l'esprit d'équipe et l'importance qu'il accordait à ce que chacun s'investisse dans « leur » petite entreprise, monsieur Lorent proposa d'ouvrir la boîte à suggestions. Simple carton à chaussures au couvercle fendu dans laquelle les employés pouvaient glisser leurs idées. La boîte était généralement vide. Mais pas cette fois. Monsieur Lorent afficha un large sourire en brandissant le morceau de papier.
- Enfin un employé qui s'est décidé à œuvrer pour la prospérité de notre petite affaire.
Personne ne broncha. La femme de ménage, assise sur l'appui de fenêtre, continua à se ronger les ongles sans chercher à cacher son ennui. Les frères Delvigne, chefs de rayon et frotte-manches notoires, répondirent d'un sourire complice au patron. Monsieur Lorent retourna le papier dans ses mains, prenant tout son temps pour le déplier comme un magicien fait durer le suspense pour

mieux capter l'attention de l'assistance. Enfin il se décida à lire la note. Son sourire s'effaça. Son visage s'empourpra.
- Qui a écrit ça ?
Il avait hurlé. Quelques postillons atterrirent d'ailleurs sur l'épaule de Luc Delvigne qui réprima un mouvement de recul. Un silence écrasant planait dans la pièce. Monsieur Lorent ne bougeait plus, papier tendu en l'air, visage cramoisi. Il scrutait chacun de ses employés de ses petits yeux porcins. Comme personne ne bronchait, il abattit la main sur la table, y déposant le papier au passage. Lucien se jeta dessus et lut à voix haute : « Rémunérer les réunions hebdomadaires comme des heures de travail normales ». D'un même élan les deux frères se retournèrent et fixèrent leurs collègues d'un air réprobateur.
- Puisque c'est comme ça…
Monsieur Lorent saisit la boîte à suggestions, la jeta par terre et la piétina rageusement jusqu'à ce qu'elle ne soit plus qu'un amas de carton informe.
- Fini la boîte à idées. Si quelqu'un a quelque chose à dire, qu'il ait le courage de me le dire en face !
Lucien ponctua la phrase du patron d'un « Voilà qui est parlé » prononcé à voix basse avec un clin d'œil à l'adresse de son supérieur.
- Bon, voyons les résultats de la semaine. Luc. Lucien.
Les deux frères se levèrent d'un bond et firent le tour de la table pour faire face à l'assistance. Lucien essuya les gouttes de sueur qui perlaient sur son crâne alors que Luc grattait son menton imberbe. D'un coup de coude discret, Luc engagea Lucien à commencer.
- Le chiffre des ventes a augmenté par rap…
- Augmenté ? De combien ?
Lucien était au bord de l'apoplexie. Il avait renoncé à combattre la transpiration qui envahissait son front. Luc prit le relais. Il était tout aussi intimidé que son frère, mais possédait cet avantage sur lui de ne pas transpirer. En revanche il se mettait à bégayer à chaque fois qu'il devait s'adresser au patron si bien que celui-ci, qui ne l'avait jamais entendu parler normalement, le prenait pour un vrai bègue.

- Ou… ou… oui monsieur. Aug… aug… menté. Un… un virgule c… cinq pour… pourcent.
- Un virgule cinq pourcent ? Vous vous foutez de moi ? Vous appelez ça une augmentation, vous ?
- Au… au… m… moins n… nous avons enr… enrayé la la dim… diminu… diminution des m… mois pré… précédents.
Il regretta aussitôt sa remarque, s'empourpra et baissa les yeux. Les deux frères regagnèrent leur place, soulagés de pouvoir écourter leur temps de parole.
Monsieur Lorent frappa du poing sur la table.
- Dire que je me tue au travail pour vous. Que je vous considère comme mes enfants. Et en retour, qu'est-ce que je reçois ? Un virgule cinq pourcent d'augmentation ! Je suppose que vous êtes fiers de vous ?
Il laissa s'installer un long silence. Il adorait cet instant où il sentait sa toute puissance peser sur leurs épaules. Il reprit enfin d'un ton radouci.
- Alors, qui va enfin me donner une suggestion ? Une vraie bonne idée ?
Tous se regardaient. Personne n'osait ouvrir la bouche, surtout pas après la crise de colère qu'il venait de piquer.
Au fond de la salle, Rose se tortillait sur sa chaise. Elle avait sursauté à chaque parole martelée par le patron et son cœur cognait dans sa poitrine. Une idée, elle en avait bien une, mais elle n'oserait jamais. Le patron l'avait toujours impressionnée avec son énorme ventre et ses colères disproportionnées. Si elle prenait la parole, il la fixerait de ses petits yeux porcins enfoncés dans la graisse de son visage, une chose qu'elle ne supporterait pas. Pourtant, son idée était bonne. Très bonne même au point d'aider à faire remonter les ventes, surtout à cette époque de l'année. Elle prit une profonde inspiration et décida de se lancer. Elle ouvrit la bouche mais il n'en sortit qu'un petit filet de voix.
- On pourrait mettre les articles utiles au fond du magasin pour obliger les clients à traverser les rayons…
Sa voix s'était éteinte et personne ne l'avait entendue. Sauf Noah. Assis juste devant elle, il avait tendu l'oreille dès les premiers mots.

Il se leva d'un bond, gonfla le torse. Noah était un homme plein d'assurance et il parlait d'une voix claire et parfaitement audible.
- Monsieur, si on range les articles les plus utiles au fond du magasin, les clients se verront obligés de traverser les rayons pour les atteindre. Ils auront plus de chance de se laisser tenter.
Le visage de monsieur Lorent se détendit.
- À quel genre d'articles pensez-vous ?
Noah hésita quelques secondes. Rose marmonnait entre ses dents. « Crèmes solaires, bouées… ». Noah reprit de l'aplomb.
- Ce sont bientôt les vacances. Je pensais aux crèmes solaires, aux maillots, aux bouées…
- Bien. Très bien.
Monsieur Lorent exultait.
- Mon petit Noah, je crois que vous ferez du chemin dans la vie.
Noah sourit et baissa les yeux d'un air humble. Le patron pointa un doigt vers lui.
- Quant à vous, vous feriez mieux d'en prendre de la graine. Voilà le genre d'attitude que je veux voir chez mes collaborateurs.
Les frères Delvigne jetèrent un regard venimeux à leur collègue. Ils se sentaient menacés dans leur rôle de chouchous du patron.
- Bon, je vous libère. Noah, vous me ferez la liste des articles les plus vendus pour lundi.
Les employés se levèrent, pressés de rentrer chez eux. Noah se tourna vers Rose et lui envoya un baiser du bout des doigts. Elle rougit et détourna les yeux. Alors qu'elle allait franchir la porte, elle sentit le souffle du patron dans son cou.
- Alors ma petite Rose, on a encore rêvassé pendant la réunion ? Ah, si je n'avais pas connu ton père, tu serais à la porte depuis longtemps. Lui au moins c'était un vrai travailleur. Et jusqu'au dernier jour…
Rose lui lança un regard contrit et sortit sans répondre. Elle se fichait pas mal de ce qu'il pouvait penser d'elle. Noah lui avait envoyé un baiser. À ce prix-là, il pouvait bien lui voler toutes ses idées.

Tuyaux

Isidore Jacubowiez

Le métier, je l'ai appris sur le tas et sur le tard. Lorsque mon père en a eu assez de m'entretenir, après que je me sois traîné tout au long des études secondaires et échoué sur les plages du baccalauréat, je dus me décider à faire quelque chose. Je ne pouvais pas continuer à traînailler des heures entières avec mes copains du quartier à ne rien faire ou au mieux, à grattouiller une guitare usagée et collective. C'était l'époque bénie où lorsqu'on voulait travailler il suffisait de le dire. C'est sans doute parce que j'avais jusqu'alors beaucoup de mal à joindre les deux bouts, malgré l'argent de poche dont me gratifiait mon père, que je choisis la soudure. En fait je n'avais rien choisi du tout. Je me présentai aux portes d'une grosse usine dans la localité voisine, exposai mon cas au chef du personnel qui n'avait pas encore été affublé du noble titre de Directeur des Relations Humaines. Celui-ci me proposa de m'initier à la noble fonction de créer, par la soudure, des liens indestructibles entre des éléments que rien, a priori, ne préparait à cohabiter. C'était aussi l'époque du grand bon en avant des techniques de soudure. Les rivets chauffés à blanc avaient fait leur temps. On commençait à souder à tour de bras et c'est de bras qu'on manquait chez les soudeurs. On m'a donc appris le métier. J'ai commencé par le chalumeau, non pas le chalumeau de la paix, mais le chalumeau oxyacétylénique.

Cet outil comporte une buse effilée et deux robinets de réglage, l'un sur l'arrivée de l'oxygène, l'autre sur l'arrivée d'acétylène. En ouvrant ou en fermant délicatement l'un ou l'autre, on voit la flamme se stabiliser au nez de la buse et on en entend la modulation des sons émis par cette flamme. Un bon soudeur règle sa flamme à l'oreille, et ça m'a plu d'emblée. En fait, ce que j'aime vraiment, c'est la musique. Je m'étais dans le temps essayé à cet art, inscrit au Conservatoire de Musique de la ville.

Après avoir subi une année de solfège, j'avais été admis pour la seconde année dans la classe de flûte à bec. Je m'étais donc évertué toute une année à tirer des sons de ce petit tuyau percé. D'ailleurs

ça me plaisait, mais comme jouer du pipeau n'est pas un but en soi, j'espérais pouvoir passer ultérieurement à la flûte, la vraie, la traversière. Hélas ! L'année où je devais intégrer la classe de flûte, était l'année du bac et j'avais déjà du mal à assurer. Aussi j'abandonnai momentanément, pensais-je, l'art de la flûte pour me consacrer à la préparation de ce passeport pour l'avenir. C'était lâcher le bec pour le bac ! Je ne décrochai pas le diplôme et décrochai de la musique.

Le chalumeau à l'acétylène permet de réunir deux pièces en acier en y apportant, sous forme de baguette d'appoint, un métal d'apport. La flamme est très chaude. Bien sûr il faut porter des lunettes sombres si on ne veut pas être ébloui. Au travers des verres, on voit se former à la jonction des deux pièces un petit lac blanc de métal en fusion, et l'art consiste à ajouter dans ce petit lac, du métal en provenance de la baguette que l'on tient dans la main gauche alors qu'on tient le chalumeau dans la droite. Cet apport de métal doit se faire très régulièrement en se déplaçant doucement le long de la ligne qui sépare les deux pièces à réunir. Lorsque l'opération a été correctement menée, les deux pièces sont unies à vie pour le meilleur et pour le pire par un bourrelet de métal sur lequel se dessinent de petites ondulations semblables à celles que l'on peut voir sur les plages de sable humide lorsque la mer se retire.

Devenu expert en soudure autogène, je me suis orienté vers la soudure à l'arc pour avoir plusieurs cordes à mon arc justement.

La technique est assez différente de la précédente. D'abord elle ne s'applique qu'à l'acier alors que le travail au chalumeau peut s'appliquer à d'autres métaux tels que le cuivre ou le laiton. Ensuite ce n'est plus une flamme de gaz que l'on utilise mais un arc ou si vous préférez, une grosse étincelle électrique. Le courant électrique fourni par un transformateur passe au travers d'une baquette métallique, préparée pour cet usage et lorsque l'on approche cette baguette des pièces à souder, il se crée un arc-en-ciel lumineux entre ces deux éléments.

Compte tenu de la lumière dégagée par l'arc, il est indispensable de se protéger la vue. La baguette est serrée dans une pince que l'on tient de la main droite, on porte donc dans la main gauche un large

masque qui non seulement permet de suivre l'avancement de la fusion au travers d'une vitre noire, mais protège contre les bouquets d'étincelles que l'arc fait surgir comme un feu d'artifice. Ce masque ressemble à celui de Goldorak ou encore à ceux que portent les escrimeurs lorsqu'ils s'affrontent au fleuret. La différence avec l'escrimeur, c'est que lui cherche à toucher sa cible, alors que le soudeur se doit de maintenir l'extrémité de son fleuret à distance de la pièce sous peine d'y rester collé. Si ça lui arrive, il n'a plus qu'à tirer dessus comme un beau diable. Et si l'événement se reproduit, il y a de bonne chance que sa soudure s'avère impropre à la consommation.

Après quelques collages mémorables, je suis devenu un soudeur honnête, admis aux qualifications de l'Institut de Soudure, et je commençai une vie de bohème au travers de multiples chantiers en France et en Navarre. Le hasard et la nécessité, ou le goût que j'en avais, m'orientèrent vers la tuyauterie. Le hasard, parce que l'on ne choisit pas toujours ce que l'on veut faire. La nécessité, parce que toute façon il faut bien gagner son pain quotidien. Le goût parce que mon premier travail dans ce domaine fut la fabrication d'une flûte, c'est-à-dire d'un tube de deux pouces de diamètre sur lequel j'ai eu à souder toute une ligne de raccords où devaient venir se fixer une série de tuyaux de trois-quarts de pouces. L'ensemble une fois terminé, mais non encore installé, ressemblait bien à une flûte, d'où son nom. Ce jour là j'ai décidé de me remettre à la musique. Non sans difficulté, car le dire est plus facile que le faire. Aussi parce que j'étais contraint d'aller exercer mes talents de plus en plus loin de mes bases, du fait de l'européanisation d'abord, de la mondialisation ensuite.

Mes copains, que je ne voyais plus que rarement, étaient au courant de mes évolutions musicales et professionnelles. Bien sûr, je n'échappais pas aux grosses plaisanteries du genre : « Tu dois avoir de sacrés tuyaux, tu ne pourrais pas nous en donner un pour le prochain tiercé ? ».

Un jour, je leur en ai glissé un. En fait de tuyau, c'était du bidon, mais le croiriez vous ? Nous avons gagné ! Non pas des milles et des cents, mais de quoi se payer quelques bonnes bouteilles de champagne.

Ce jour là l'un deux a glissé négligemment : « Ce n'est pas tout, mais pour boire dignement, il nous faut des flûtes ». Je me suis bien gardé par la suite de leur suggérer un quelconque tiercé, il ne faut pas tenter deux fois le diable.
J'allais travailler de plus en plus loin et je posais de plus en plus de tuyaux. C'est fou ce qu'il peut y avoir comme tuyaux dans une usine au point qu'on leur prépare de véritables boulevards. Dans le jargon des chantiers, on les appelle des *racks*.
Les nappes sur les *racks*, j'aime les poser et ensuite j'aime les regarder. Certains me disent : « Mais tu n'es pas bien ! On ne voit vraiment pas ce qu'il peut y avoir de beau dans une nappe de tubes ! » J'ai beau citer le Centre Pompidou et clamer que la Tour Eiffel aurait été plus élégante en tubes, leur décrire la simplicité du cercle élémentaire qui se reproduit à l'infini, arguer qu'une vue isométrique vaut bien un tableau de peinture moderne et que mes installations de tubes n'ont rien à envier à celles que l'on peut voir, sinon admirer, dans certaines expositions, je dois reconnaître que j'ai du mal à convaincre.
Lorsque une nappe de tubes est posée, soudée, terminée, on la peint, et pour chacune des tuyauteries selon des couleurs bien définies. Certaines sont recouvertes d'une peinture unie. D'autres ont le droit à des anneaux comme ceux que portent les « maillots rayés », ces serpents que l'on peut parfois apercevoir sur les rochers des mers du Sud. D'autres sont emmaillotés, tenues au chaud sous des couches isolantes recouvertes d'une fine tôle d'aluminium à l'abri de l'humidité.
Une fois terminé, l'ensemble ressemble dans ses parties verticales à de grandes orgues qui rappellent celles que l'on voit dans les cathédrales, dans ses parties horizontales à des lignes de fuite s'étirant vers l'horizon, surmontées de place en place par des passerelles qui permettent de franchir cette surface qui réfléchit les rayons du soleil.
J'avais dû poser des kilomètres de tubes et fait des milliers de soudures un peu partout dans le monde, sur terre et sur mer. Je ne me lassais pas de cet horizon de tubes quand vint le jour où d'autres ont pensé pour moi que j'étais trop âgé pour continuer à bourlinguer. Et ils ont décidé qu'il était temps de me mettre au

repos. Je ne peux pas dire que j'étais satisfait de cette situation. On ne referme pas aisément l'ouvrage qu'on est en train d'écrire que ce soit à la plume, à l'arc ou au chalumeau. Alors je me suis dit qu'il était peut-être encore temps de me remettre sérieusement à la musique.

Je n'avais jamais vraiment abandonné la flûte traversière, mais je n'avais guère progressé. Ce simple tube me laissait un peu sur ma faim. J'ai donc décidé de me mettre à l'orgue mais les églises sont rares et les organistes nombreux. Alors maintenant je joue de la flûte de pan. Elle aussi se compose plusieurs tuyaux.

Un beau cadeau

Michèle Marcoux

Dix ans que Liliane tient son poste. Consciencieuse, toujours ponctuelle, d'une assiduité exceptionnelle, elle a l'œil à tout. Les entretiens d'évaluation annuels sont sans surprise et presque sans commentaire : tout va bien, continuez !

Elle entre dans le bureau de ses supérieurs et vient leur apprendre *la* grande nouvelle : elle se prépare à être maman. La naissance est prévue fin juillet. Liliane, enceinte ? Impensable pour le directeur ! Le sous-directeur calcule très vite que ça arrivera juste au cœur de la morte saison, décidément Liliane est une perle ! Cependant il fronce les sourcils lorsqu'elle ajoute qu'elle pourrait prolonger au-delà du congé maternité, et même plus ? Alors là, rien ne va plus ! Il va falloir la remplacer ! Directeur et sous-directeur s'unissent pour lui dire qu'elle doit encore réfléchir – comment va-t-elle se passer du bureau ? Et de lui citer en exemple une collègue plus âgée, Mélanie, qui elle, n'a laissé son poste vacant que le temps de son séjour en clinique. Liliane écoute, surprise. Elle connaît la maison et s'attendait à quelques réticences, mais ça dépasse tout ce qu'elle avait imaginé. Elle sourit pour éviter de répondre, puis s'en retourne à ses occupations.

Les semaines passent, son congé approche, elle l'évoque face à ses collègues sachant que ses paroles seront relayées jusqu'à la direction. En effet, le soir même, le sous directeur l'interroge sur ses intentions : a-t-elle vraiment le projet de perdre son temps au foyer ? Avec fermeté, elle précise la date de son départ.

La recherche d'un nouveau collaborateur commence. Un candidat est sélectionné ; il se récuse, il a trouvé mieux. Enfin, un homme est retenu. Le directeur en informe Liliane. Il paraît inquiet, il dit que tout se passait si bien avec elle ; il ne semble pas très sûr de celui qu'il a embauché.

Plus que trois semaines de travail pour Liliane lorsqu'on lui présente Georges, un homme au parcours chaotique qui pourrait être son père. Consciencieusement Liliane montre, explique, guide le nouveau venu. Malgré son expérience il paraît néophyte dans la

plupart des tâches. En une semaine, il a finalement accaparé beaucoup de son temps et elle constate que les dossiers son train de perdre le bel ordre établi. De plus, Georges accepte mal ses conseils, il revient sans cesse sur son savoir-faire qui ne correspond pas aux besoins présents et il est constamment préoccupé par son installation, un logement à dénicher, une famille à déplacer.
Liliane comprend qu'elle doit trouver un moyen pour transmettre le plus d'éléments possibles d'une façon sécurisante. Elle liste chaque activité, chaque échéance, prépare les modes opératoires, signale les risques. Chaque soir de la deuxième semaine de collaboration, elle reste une heure de plus pour mettre au point des fiches de travail. Elle tient compte des difficultés rencontrées dans la journée. Mais Georges ne progresse pas aussi vite qu'il serait souhaitable. Directeur et sous-directeur viennent aux nouvelles après son départ du bureau, de nouveau ils demandent à Liliane de rester disponible en cas de nécessité.
Le dernier jour arrive. Georges est assis en face de Liliane, un peu hésitant. Il lui explique qu'en acceptant ce poste, il a obtenu un salaire inférieur à ce qu'il espérait. Il mesure les compétences de Liliane que la direction lui a beaucoup vantées. Il espère, à terme, donner autant de satisfaction qu'elle. Pour savoir un peu où il va, il lui demande sur quelles augmentations il peut compter du fait qu'il n'a été embauché qu'au coefficient 620.
Liliane a l'impression de recevoir un uppercut dans l'estomac. Coefficient 620 ! Un appel téléphonique arrive à point pour la dispenser de répondre. Dès que Georges a tourné les talons, elle s'empare de la convention collective et des derniers accords sur les salaires. Une colère sourde monte en elle lorsqu'elle constate qu'au coefficient 620 correspond une rémunération égale à une fois et demie la sienne.
Pourquoi ? Pourquoi ? Pourquoi ?
Amère, mais sans état d'âme, Liliane quitte le bureau avec l'intention de se consacrer tout entière à son rôle de maman.
Quatre semaines plus tard, un faire-part annonce la naissance avec un peu d'avance : une petite fille. La direction fait envoyer des fleurs à la maternité. Deux collaboratrices viennent en délégation. Elles sont intarissables sur les mésaventures de Georges, ses

rendez-vous oubliés, ses dossiers égarés, tout ça dans un contexte de nervosité croissante de la direction. Le bougre va de bêtise en maladresse et chacun se demande quelle sera sa prochaine bévue. Liliane ne se sent pas du tout concernée. Elle observe, amusée, ses collègues qui s'agitent.
Le retour à la maison n'est pas très facile : allaitement, nuits très courtes, baby blues. Épuisée, Liliane croise la route de son sous-directeur qui remarque immédiatement ses yeux cernés et suppose sa déprime du moment. Il glisse judicieusement : « Venez nous voir, ça fera plaisir à tous et ça vous changera les idées ». Intérieurement il se réjouit déjà. Telle qu'il la voit, il est persuadé qu'elle n'est pas faite pour pouponner ! Il annonce tout de go au directeur que la jeune maman va reprendre le travail !
La nouvelle arrive à point nommé et le directeur l'accueille sans dissimuler son plaisir. Le moment est venu de prendre une décision pour Georges : le contrat définitif ne sera pas signé ! Il semble cependant préférable de laisser passer les trois mois d'essai. Qu'il assure au moins les affaires courantes malgré ses carences, ce qui donnera le temps de convaincre Liliane de regagner son poste.
Voilà que, justement, Liliane demande à rencontrer la direction. La semaine suivante étant pour ces messieurs consacrée à un séminaire dans la capitale, un rendez-vous est fixé à leur retour. Avant de partir, ils se consultent. Que veut Liliane ? Assurément elle veut réintégrer sa place. Va-t-elle poser des conditions, s'interroge le directeur ? Elle sait qu'elle est très mal remplacée, il a fallu l'appeler au secours deux fois. Est-elle femme à en profiter ? Jamais elle n'a eu d'exigence pendant ses dix années de collaboration, mais ce serait peut-être judicieux de lui proposer une augmentation : huit pour cent au maximum, une telle somme devrait la convaincre. Le sous-directeur souhaite surtout une reprise rapide, les dossiers ont pris du retard, alors le plus tôt sera le mieux. Il est temps que tout rentre dans l'ordre. D'ailleurs il connaît la responsable d'une crèche et obtiendra facilement une place pour le bébé.
Dans cette ambiance quelque peu euphorique, ils convoquent Georges et l'informe sans ménagement qu'il est remercié. Personne ne s'inquiète de son regard désespéré. Georges quitte

immédiatement son travail pour annuler la signature du bail de l'appartement qu'il avait enfin trouvé.
Le jour dit, Liliane est là, en avance, comme toujours. Mais pourquoi a-t-elle amené son bébé ? Il est vrai que ses collègues femmes sont en admiration devant ce petit visage rose aux joues rondes. Le directeur lui ouvre la porte, remarque qu'elle a l'air bien joyeuse : sans doute l'idée de revenir travailler. Il pense qu'il lui proposera vingt points d'indice et cinq pour cent d'augmentation, bien suffisant !
Quelques politesses animent la conversation, mais l'impatience est trop forte, le sous-directeur parle de dossiers, le directeur enchaîne sur certaines modifications législatives récentes. Liliane, surprise, écoute et se tait. Elle a remarqué que son bureau est vide, elle a compris que Georges n'est plus là. Il n'est plus là et ces messieurs l'ont déjà réinstallée sur sa chaise. Amusée, elle les laisse poursuivre.
Enfin le sous directeur s'inquiète de son silence et pose la question qui lui brûle les lèvres : « Quand ? Quand mettra-t-elle un terme à son congé ? ». La réponse est très évasive : « C'est-à-dire que… »
Le directeur renchérit : « Vous allez être satisfaite, nous avons décidé d'augmenter votre salaire de… de quatre pour cent ».
Liliane réprime la colère qui de nouveau monte en elle. Très calmement, elle dit :
- Je suis seulement venue pour vous remercier.
- Nous remercier ? interrogent les messieurs.
- Oui, je veux vous dire merci pour moi et pour ma petite fille. Merci de m'avoir mal payée parce que ça m'a convaincue de prendre le temps de profiter d'elle. Si j'avais eu une meilleure rémunération, je me serais sûrement accrochée à mon poste et j'aurais fait comme Mélanie. Mais chaque jour passé avec mon bébé m'a donné tellement de bonheur qu'aujourd'hui, je demande un congé parental de trois ans.
- Un congé parental de trois ans ? s'étrangle le sous directeur.
- Voyons ce n'est pas raisonnable, reprend le directeur. Je veux bien consentir un coup de pouce supplémentaire, disons six… sept pour cent !

- C'est inutile ! Même avec le salaire de Georges, je refuserais. En fait vous m'avez fait un immense cadeau en me donnant la possibilité d'apprécier la vie de famille et j'entends en profiter pleinement !

Un grand homme

Jean Fragne

Été 1959. C'est décidé. Nous allons partir en vacances. Les parents dormiront dans le petit camion sommairement aménagé. Une tente pour les filles, une pour les garçons. À cette époque le camping sauvage n'est pas un problème.
La petite scierie-caisserie a bien marché cette année. Toute la famille y a mis du sien. Les parents ont trimé dur, et les jours où il n'y avait pas d'école, les cinq enfants ont fait leur possible.
Bien sûr, il aurait mieux valu que l'entreprise PN, presque l'unique client, soit venue prendre livraison des trois mille caisses qui les attendaient avant le départ. L'assurance d'un gros chèque au retour aurait sécurisé le chef de famille. Mais, bon ! Ce sera pour la rentrée. L'encaissement n'en sera repoussé que de quelques jours. De plus, la cloueuse industrielle qui vient d'être livrée (avec beaucoup de retard) promet un chiffre d'affaires plus important. Sécurisant de pouvoir avoir d'autres clients. Pour l'instant elle est rangée dans un coin. Elle ne sera déballée qu'au retour. D'ailleurs, le cabinet de l'assureur est fermé pour quelques jours. Alors, mieux vaut qu'elle reste dans son emballage. Bien évidemment, l'emprunt qui a permis son acquisition est important ; les traites seront lourdes. Mais il y aura du travail, alors….
Au loin les soucis ! Les enfants chantent, les parents sont contents, il fait beau. En route pour la Bretagne.
Les vacances sont bien méritées. Les journées de travail ont été longues et pénibles. Par n'importe quel temps, aller chercher le bois. Tout préparer avant que ne démarre la journée des trois ouvriers. S'occuper du sciage, des gabarits, prospecter pour les commandes, souvent pour rien. Faire la comptabilité, les devis, les factures. Pas de samedis et peu de dimanches. Les cinq enfants vont encore à l'école, mais petits et grands essayent d'aider quand il le faut. Malgré la fatigue, c'est la joie à la maison.
Allez ! C'est parti ! Pas question de brancher la radio sur les infos. Mes deux frères, mes deux sœurs et moi ne voulons que de la

musique et des chansons. Les parents se replongeront dans l'actualité au retour. Pour l'instant, nous serons hors du temps.
Cinq jours déjà que nous sommes partis. Au bord de la route un couple fait de grands signes. Nous nous arrêtons. La femme s'adresse au chauffeur :
« Ah ! Enfin. Il y a des heures que nous vous guettons. Votre frère parcourt les routes en essayant de vous retrouver. Vous n'écoutez jamais les informations ? Toutes les heures, on donne le signalement de votre véhicule si bizarrement aménagé. Il faut absolument que vous téléphoniez chez vous. Votre entreprise a été détruite par un incendie. Il nous est arrivé la même chose il y a quelques années. Aussi, nous avons promis à votre frère de rester jusqu'au soir s'il le fallait. Stupéfaction dans la camionnette. On cherche une cabine téléphonique. Même si la joie est tombée, sous le choc de la nouvelle, ce sont tout de même les vacances. Et puis …ce ne doit pas être aussi dramatique …. Les gens ont toujours tendance à en faire trop dans le mélo…. Nous, nous avons l'optimisme pour nous.
- Allo, c'est Joann.
- Ah ! Tout de même, il y a deux jours qu'on vous cherche partout. Nous avons même lancé des appels à la radio. La scierie a entièrement brûlé. Il faut que vous rentriez vite !
Bigre ! Ça a l'air sérieux. Silence complet dans la voiture.
- Apparemment, nous devons rentrer. La scierie a brûlé.
La voix de mon père est soucieuse, grave. Personne ne dit mot.
Au petit matin que nous arrivons chez nous. Mon père a les traits tirés.
La scierie est à quelques dizaines de mètres de la maison d'habitation, dans une autre rue. Il nous est impossible de la voir sans se rendre vraiment sur les lieux. Après avoir garé le véhicule dans la cour, mon père décide d'aller mesurer l'étendue des dégâts. Je pars avec lui, silencieuse. Je pressens qu'il aura besoin d'un soutien, d'une présence. Son pas est inhabituellement rapide. À côté de lui je sautille de toute l'amplitude permise par mes petites jambes.
La vision me glace le sang.

Il ne reste rien des hangars, des scies, des piles de caisses méticuleusement empilées à l'abri des intempéries avant notre départ. Tout est noir. Tout est désolation. Mais le pire souvenir ancré dans mon cœur et dans ma mémoire est le sanglot rauque et profond qui monte de la poitrine de mon père. Ce ne sont pas des pleurs. Plutôt un râle. Il me laisse entrevoir la douleur et le désespoir qui l'envahissent.

L'anéantissement de son travail, les années de fatigue, les espoirs ruinés… Il reste là, statufié. Je ne peux que glisser ma petite main dans la sienne, pour lui montrer que je suis là, et que, même si je ne comprends pas tout, même si les tracas et difficultés m'échappent, je suis avec lui. Triste comme lui.

En cette minute, je voudrais pouvoir le soutenir de toutes mes forces, de tout mon amour. « Non papa, tu n'as pas travaillé pour rien. Je suis là, avec toi. Je sais tout ce que tu as fait pour nous. Ta fatigue quotidienne nous a donné un grand courage, un équilibre peu commun. Nous savons tout ce que nous te devons. Nous savons que nous pouvons encore compter sur toi pour sortir de cette mauvaise passe. »

À pas réduits nous avançons encore, enjambant les poutres calcinées et les pierres noircies. Puis il se dirige vers l'endroit où était rangée la nouvelle machine, celle qui portait tous les espoirs pour la rentrée. Ce n'est qu'enchevêtrement de ferrailles tordues. Sa main n'a pas lâché la mienne. Doucement son autre main se pose sur la carcasse noirâtre comme pour dire adieu à tout ce qu'elle représentait il y a seulement quelques jours. Sans assurances, il sait qu'il lui sera difficile de faire face aux échéances à venir sans l'espoir d'un travail plus important.

De nouveau son terrible sanglot envahit l'espace de mon entendement. Sa main serre la mienne. Nous n'osons pas nous regarder, il ne le faut pas. Surtout ne pas laisser deviner à l'autre le chagrin qui nous tenaille.

De retour à la maison, nous devons affronter les amis, les voisins qui sont venus nous soutenir dans l'épreuve. C'en est trop pour mon père. Il se réfugie dans son bureau sans un mot. Lui qui par nature n'est pas très loquace, est devenu totalement muet. Inquiète, je tends l'oreille vers le bureau. Le brouhaha ambiant ne me facilite

pas la tâche. Puis soudain… alors que je ne l'ai pas vu sortir, j'entends la voiture qui démarre. Mon cœur se serre, mais j'ai confiance.
Trois heures plus tard, il est de retour. Un sourire qui semble plein d'espoir se dessine sur ses lèvres. Il porte un lourd sac en papier.
- Allez les enfants, nous allons retrousser nos manches. Je suis allé voir le directeur de l'entreprise PN. Ils vont nous redonner du travail et nous aider un peu. J'ai acheté quatre marteaux, des pointes, des tenailles, des outils. Demain j'irai chercher du bois. Nous allons redémarrer. Le travail ne nous a jamais fait peur !
Tout en me regardant avec un sourire propre à chasser tous mes nuages noirs, il ajoute : Pas vrai ?

Une fin de recevoir

Philippe Brondeur

Je commence ma journée par Rose-Anne. Elle a l'air toute menue dans son lit trop grand pour réussir à trouver le sommeil. Hibernant sous trois couvertures et un édredon, on dirait qu'elle dort à poings fermés. Mais je la soupçonne de faire semblant et qu'elle désire que je lui prenne la main et la presse doucement pour la réveiller, délicatesse du premier toucher. C'est comme moi quand j'étais gamine, et que j'attendais le bisou de maman pour ouvrir les yeux : je le faisais pour elle, je savais qu'elle aimait ça.

- Bonjour madame Soulier, bien dormi ?

- Et oui pardi, puisque que je suis toujours vivante !

C'est une vraie dame, Rose-Anne : quatre vingt-quatre ans, un sacré petit bout tout rabougri, mais encore bien vert à l'intérieur.

Je l'aide à se redresser, elle ne pèse guère plus que mon garçon de onze ans, la malice plus légère. Depuis la position assise, elle parvient à se lever seule, mais pas depuis la position couchée. Un peu trop tard je le crains, pour travailler ses abdominaux. Une fois le dos bien calé contre deux énormes oreillers, elle peut se lancer à corps perdu dans ses chaussons feutrés dans un nouveau jour. « Un de plus où les asticots devront jeûner ! » lance-t-elle avec espièglerie.

Suit la toilette au savon de Marseille (liquide, seule concession de son vivant à la modernité) avec un gant rêche élimé d'avoir mis à nu tant de peaux.

Aujourd'hui je suis habituée aux corps nobles à l'épiderme patiné, aux chairs froissées. Il m'a fallu du temps. Sans doute aurais-je moins de mal à l'accepter dans mon propre miroir. L'image des autres me touche bien davantage, je suis ainsi. Tandis que je gravis la Rose telle une pente savonneuse, elle me raconte ses rêves de la nuit, vécus ou refoulés. J'ignore lesquels sont les plus vrais : pour y mettre du piquant, je sens qu'elle brode un peu, ce qui n'est plus permis à ses mains qui ont connu d'autres époques.

- Cette nuit, j'ai rêvé que j'apprenais à marcher ! Mais pour ne pas tomber, on m'avait installé des roulettes à mes charentaises. Une

bonne idée, vous ne trouvez pas ? On sauverait peut-être des tas de cols du fémur grâce avec cette invention !
- Oui, à condition de ne pas avoir un jardin en descente !
Le petit déjeuner ensuite. Elle est capable de s'en occuper. Gestes lents, tremblements mesurés. Elle a renoncé aux biscottes beurrées pour que ça ne finisse pas en miettes. Elle sait se débrouiller toute seule le restant de la journée. Je l'accompagne malgré tout un bref moment jusqu'à la première brioche trempée dans son café, un bol en pyrex pour une bouchée viennoise, valse à trois dents ébréchées. Je réapparaîtrai le soir venu pour la border juste avant 20h avant qu'elle n'offre l'hospitalité de son lit à monsieur Poivre au regard de vieux loup, son dernier chéri. Et ça, depuis quinze ans et la mort de son mari.
À ce soir Rosa. Et puis il y a Nicolaï. Pas Nicolas non, Nicolaï avec le « aï » auquel il tient tant. Il n'a pas besoin d'aide motrice ni de soins. « Quand on a connu les prisons soviétiques affirme-t-il, on peut dormir debout, manger des rats et se brosser les dents avec la queue (du rat) ! ».
On finit par s'habituer à l'odeur aussi, même si mon premier geste chez lui est en direction des fenêtres. Je ne viens chez lui que deux fois par semaine : le ménage, son courrier, la paperasserie. Il n'y voit presque plus ! Bougon, acariâtre, content seulement quand il neige (dans ce pays c'est pour lui un divertissement). Il a conservé une santé de fer depuis qu'il a traversé le rideau. Même voûté il impressionne, son regard opaque aux sourcils en toundra ressemble au jugement dernier. Mais il ne m'effraie pas. Et il n'y a que lui qui parle. Peu. J'ignore quel était son travail, s'il lui reste de la famille. Ni photos ni bibelots, rien d'inutile ou qui rappelle : il ne doit pas avoir de très bons souvenirs. Il a, je crois, tout abandonné pour la liberté, celle de s'éteindre loin.
Et puis il y a Lucienne, Solange, Mathilde... Mes journées sont remplies de prénoms désuets, de paroles appuyées pour bien se faire entendre, de gestes simples et précieux, de mains souillées. Commissions, compagnie, tâches en tout genre. Je n'aide pas à vivre forcément plus longtemps, mais à vieillir mieux, et seul. Ils peuvent être accueillants, rétifs, enjoués ou éteints, mais ils respirent encore. Quand j'entre chez l'un ou l'autre, il m'arrive de

dire bonjour et qu'on ne me réponde pas. J'ai fini par percevoir dans le silence la différence le souffle du sommeil ou du dernier sommeil. Il m'arrive même de le sentir à l'avance. À cause des gestes, des soupirs, du port de tête. Je n'ose jamais alerter de peur d'inquiéter à tort. De toute façon je suis impuissante : à cœur vacillant rien de bien possible. À ça aussi, on s'habitue.
Sûrement pour ça que mon employeur parle de « clients ». Non pour les assimiler à de simples consommateurs de soins, mais conserver une distance affective, ne pas trop s'attacher à ces êtres dont l'assurance-vie arrive à expiration.
Moi, je préfère les appeler « mes petits vieux », rapetisser à défaut de rajeunir.
En fait le devenir des personnes âgées reflète l'humanité d'une société.
On me félicite souvent pour mon métier, courage, dévotion et solidarité. C'est seulement indispensable, naturel et nécessaire pour vivre, aussi bien pour eux que pour moi. Ces compliments me gênent : je n'ai pas tant de mérite que ça. Je remercie malgré tout brièvement, et j'essaie de ne pas compter depuis combien de temps je ne suis pas allée visiter ma vieille mère,dans son hospice tout neuf avec vue sur le cimetière (ironie fortuite ou commodité voulue?)
J'ignore si je suis un reflet de la société dans ses contradictions : s'occuper des aïeuls des autres pour gagner sa vie en délaissant celle qui vous l'a donnée, cette vie. Ma mère ne se rappelle plus de moi, mais est-ce un alibi pour l'oublier ?
Ce métier doit rassurer ma conscience. J'essaie d'être aussi bonne mère que fille de substitution.
Je sais combien je suis utile. J'espère pourtant ne jamais avoir besoin plus tard d'une personne comme moi.

Une vie

Christian Chaillet

Le centre auto était ouvert depuis deux bonnes heures quand Jean y pénétra. Comme d'habitude il avait une heure d'avance. Le temps de dire bonjour à tout le monde, de se mettre dans l'ambiance et parfois de rabioter dix minutes à la pointeuse pour remplir le compteur d'heure… qui serviraient plus tard quand il en aurait besoin. Ça sentait le pneu, la poussière de frein, l'huile chaude. Le décor ? Il ne le regardait plus depuis longtemps. Il n'y pensait même pas. Deux caisses, un comptoir de réception, les bureaux, les vestiaires, les réserves. Dans l'atelier : huit baies avec des rideaux automatiques bleus, des ponts deux et quatre colonnes, des machines à monter les pneus, des réservoirs d'huile de vidange. Et tout le fatras habituel d'outils rangés sur les murs et dans les caisses à outil.

- Salut Panpan ! Tout baigne ? lui demanda Paul.

(Et oui, Jean, Jeannot, Jeannot lapin donc Panpan, l'ami de Bambi), il n'y a pas de sot surnom, il n'y a que de mauvais amis qui les emploient à mauvais escient. Enfin c'est ce que pense Jean en s'entendant appeler comme ça par celui qui vient de lui dire bonjour : un petit merdeux plus con que méchant, un peu voleur, un tantinet prétentieux, du travail au noir avec les pièces volées au boulot. Bof ! L'ensemble de l'équipe n'était pas de son genre, un jour il se ferait coincer. Et ça ferait du sang sur les murs.

Il y avait déjà pas mal de voitures dans toutes les baies : vidanges, pneumatiques, électricité. Tout le monde bossait dur sous l'œil de clients névrosés, ceux qui ne laissent pas leur voiture entre les mains d'un mécano de peur qu'elle se fasse violer ! Ayant dit bonjour à l'équipe, Jean se dirigea vers le bureau du chef dont la tête ressemblait à un flanc au citron baigné dans de l'huile de vidange.

- Vous n'avez pas l'air dans votre assiette chef ?
- Salut Jean. J'ai passé la nuit au magasin pour implanter les soldes.
- Et bien allez vous coucher !
- J'ai dormi un peu ce matin. Quelques trucs à faire.

- Ça ne peut pas attendre demain ?
- Et non Jean. Le chef… et puis je suis de perm.
- Vous allez mourir. Il le sait le chef du chef que vous allez mourir ?

Permanence, pense Jean. Encore une belle arnaque au droit du travail. Ils font venir un cadre par secteur pour rester quand les autres sont partis manger et pour fermer le soir. Ici, fermer le soir, ça veut dire se taper les procédures de la station service. Un coup de 23h à la maison, au bas mot. Et ça, deux à trois fois par semaine. Avec la secrétaire en vacances, il faut aussi se taper une partie du fourbi qui la fait vivre.

Jean aimait bien ce chef-là. Pas très différent des autres mais au moins il donnait l'impression d'un type sérieux. Le précédent sautait sur tout ce qui offrait une paire de seins ! Mais Jean ne pouvait concevoir la vie que mènent les cadres. Il est passé de trente-neuf à trente-cinq heures, n'a jamais voulu de responsabilités sinon celle de faire les horaires des techniciens, a refusé la moindre formation. Il n'a fait que les pneus. Il montait des pneus depuis vingt-cinq ans et ça lui convenait parfaitement.

Après c'est l'engrenage. Ces types là, les chemises blanches à cravate, ils se tuent au boulot pour un salaire horaire à la moitié du SMIC et se font lourder au moindre caprice du chef ou du chef du chef. Ou de n'importe qui d'ailleurs. D'ailleurs le chef avait bossé toute la journée d'hier, cette nuit, et maintenant il allait se taper une nouvelle journée! Soixante douze heures d'affilée. Et on n'est que mercredi. Pour qui, pour quoi ? Mystère. Le salaire ? Quand le dépenser ? Peut-être le prix de l'action ? Il place sa participation dans les fonds actions de la société, il nous l'a dit un jour. « Tu parles : elle baisse depuis quatre ans. Ils investissent en Chine. Bof c'est leur problème. » La reconnaissance ? Tu peux toujours te brosser dans cet univers là ! L'intérêt du boulot ? Être le patron n'a plus de sens à son avis. Tout est centralisé. Finalement le chef fait comme Jean avec ses voitures et leurs pneus : il fait du taylorisme sans le savoir. Le statut social, plus un peu plus d'argent, plus l'impression de maîtriser quelque chose de plus fin qu'une machine à pneu, plus, plus… Un peu tout ça sûrement.

Au fait demain, Jean est de repos. Il ne faut pas qu'il oublie de passer au magasin acheter des bulbes de tulipes. Ah ! Et puis il a promis à sa femme de réparer le siphon de la baignoire. Qu'est-ce qu'il va faire le chef, demain ? Debout 6h, ici à 7 : contrôle du carburant, mise en rayon, réceptions, rangement, statistiques, briefing de secteur avec le fou à moustache. Un vrai malade celui-là ! Donc engueulade : pas assez de chiffre, pas assez de marge, pas assez de clients. Comme si le chef y était pour quelque chose. On n'arrête pas de nous enlever du monde et il faudrait aller de plus en plus vite. On n'a pas fini de serrer un écrou qu'il faudrait que la voiture suivante soit dans la baie et que le client ait déjà payé. Bon, il a décidé d'être responsable. Ensuite il fera quoi ? Papiers, chiffres, relevés de prix, ventes, négociations. Souvent il viendra filer un coup de main à renter et sortir les voitures pour gagner du temps à moins de ne monter lui-même les pneus et les autoradios ! Les jours « Interdit de bureau » claironné par le chef des chefs.

Jean prend sa troisième fiche de travail sous le regard morne du petit chef d'atelier malin comme un singe : le genre « je te le mets » mais en douceur avec un sourire paternel et une tape sur l'épaule.

- Et Panpan, c'est l'heure de la soupe.

Jean ne s'était même pas aperçu que l'heure était venue d'aller manger. Il repose la fiche et part pointer sa pause. Derrière sa vitre, le chef à la tête de citron vert mange un sandwiche en parlant au téléphone. Enfin parler c'est vite dit : il hurle au téléphone. On dirait qu'il est en grande discussion avec sa femme. Au fait il l'a voit quand ? Et ses gosses ? Il en a trois. Ceux de Jean sont grands. Mine de rien il tente d'écouter quelques bribes de leur conversation : demain soir… restau… anniversaire de mariage. La vitre le gêne pour bien comprendre. Les collègues attendent. Maurice, qui vient de perdre son fils (suicide pour cause de chômage, paraît-il) ne semble pas allez fort non plus. « Quelle société de merde ! » grommelle Jean. Quant à Marcel, c'est la grosse colère : il a voulu allez voir le chef qui lui a dit de prendre rendez-vous, qu'il avait autre chose à foutre pour l'instant.

- Tu te rends compte, il ne veut pas me recevoir ce c… de chef qui n'en glande pas une et qui ne connaît rien à la mécanique !
- C'est urgent ton truc ?

- Non, mais après ce n'est pas pareil.
« Oui après tu auras trouvé la solution tout seul et tu n'auras pas pu faire ton fayot » pensa Jean. Mais il ne dit rien.
Ils croisèrent le chef et Jean-Paul (un des deux gestionnaires de stock) en train de se faire remonter les bretelles par le chef des chefs qui rentrait de son petit repas bien arrosé.
- Et là, pourquoi c'est vide ? Et là, pas d'étiquettes ! Cette gondole, vous ne m'aviez pas dit que vous alliez la bouger ? Vous allez faire la poussière mon vieux, c'est dégueulasse votre centre auto. Ah ! Et puis vous penserez à faire le dossier sur les investissements dont je vous ai parlé. Vous ne croyez pas qu'on va continuer comme ça avec les frais de personnel ?
- Pour monter des pneus et des pièces détachées, il faut du monde, non ? rétorque le chef.
L'autre ne répond pas. Puis sans le regarder il ajoute.
- N'oubliez pas demain, on a besoin de vous au magasin pour désimplanter l'opération Asie.
- Demain soir ? Impossible.
- Demain soir, oui. On est en retard sur les objectifs. Machin est en vacances et moi je suis pris.
- C'est hors de question.
- Quoi ? Ne me faites pas le coup du « j'ai déjà fait une nuit ». Et puis quoi encore ? Vous êtes payé pour quoi ? Vous êtes cadre non ? Il y en a pour deux trois heures. D'ailleurs il faudra qu'on se voie pour les vacances. Ça ne va pas.
Les caissières font semblant de ne rien remarquer. Elles n'en perdent pas une once. Que pensent-elles de ces altercations ? Rien ne va jamais. Jamais. Certaines sont ravies parce que des chefs qui s'engueulent, ça fait toujours plaisir à voir. Celles plus intelligentes savent bien que ça n'est jamais bon pour le petit personnel quand un gros c… de chef met la pression à notre chef ! C'est toujours la base qui paie les pots cassés au final.
Jean et ses collègues prirent la poudre d'escampette.
- Si le chef n'a pas compris qu'il vaut mieux ne pas insister, dit Maurice, c'est qu'il est plus bête que la moyenne. Ces CDD de renfort, on va pouvoir les attendre. Et pour sa soirée en amoureux…

Quand ils revinrent de la cafétéria, le vent froid balayait le parking et le camion des bennes arriva du diable vauvert à une vitesse folle. Jean vit la petite vieille, vit le camion, poussa un hurlement, mais c'était trop tard. La dame descendit le trottoir devant l'engin et bascula sous le choc, ses hanches passèrent sous les roues avant du poids-lourd. Le chef était là, sur la gauche. Alors que tout le monde restait figé à cause de l'horreur, lui sut immédiatement quoi faire.

- Maurice téléphone aux pompiers, Jean des couvertures de survie, Marie, appelle les flics et les services de sécurité du magasin.

Lui se précipita vers la vieille dame. Tous firent ce qu'il avait dit. Plus tard Jean le vit revenir son chef avec une mine détruite. Il se dirigeait vers les toilettes lorsque les techniciens lui demandèrent des nouvelles.

- Elle est morte.
- Oh ! …
- Mais ce n'est pas le plus terrible. Vous ne devinerez jamais ce qu'il a fait.
- Qui ?
- Le chef ! Il m'a téléphoné pendant que je m'occupais le la dame. J'avais les mains ensanglantées, elle était en train de mourir dans mes bras. Je lui ai expliqué la situation. Il m'a demandé, ordonné même de la laisser et de venir le voir pour me parler.
- Vous parler de quoi ?
- Je ne lui ai pas demandé, j'ai raccroché. Vous vous rendez compte, la vie de cette vieille dame, ces derniers instants bien comptaient moins que ses préoccupations personnelles.
- Il n'en avait rien a foutre, dit Jean. Rien. Personne n'en a rien à foutre de personne ici, vous savez ça ?

Le chef alla se laver le visage. Jean pensa que ce jeune homme mettrait longtemps à se remettre de son passage dans cet univers de fous. La journée passa comme toutes les autres : des clients aimables et satisfaits, d'autres déçus et insultants, des erreurs de commande, des pourboires (c'est interdit, assimilé à de la corruption), aussi de la fatigue. Le froid en fin de journée pinçait les doigts dans l'atelier, engourdissait les cœurs.

22h: Jean empila les pneus usagés qu'il avait changés, rangea les remorques en exposition sur le parking, puis passa le balai. Les caissières faisaient la caisse. Le fric coulait à flot. Le chef alla fermer la station service. Là aussi les millions pleuvaient. En attendant qu'elles aient finit leur travail, il lisait un article de Janis Spline. « L'enjeu est bien là, dans notre capacité à donner envie aux jeunes générations de rejoindre un projet d'entreprise, dans notre crédibilité de dirigeant, dans notre exemplarité et notre force de conviction. Bref une certaine idée du courage managérial. Mais souvent ce petit supplément d'âme qui fait défaut et qui nous fait nous réfugier dans le douillet cocon de… ». Il déposa sa revue et rentra chez lui. Avant même de se coucher, il écrivit sa lettre de démission.
Confucius a dit un jour, et son propos donnait un étrange écho à cette journée, pas si originale que ça dans le monde impitoyable de la grande distribution : « Il n'y a pire suicide que de se tuer à l'ouvrage. »

Laisser battre doucement

Philippe BRONDEUR

Le lavage des mains, un rituel que l'on connaît forcément sur le bout des doigts. Le premier geste appris en internat de chirurgie.
Si je m'en souviens ? J'avais les ongles longs, comme une idiote qui veut se donner l'air... d'une idiote. Le titulaire s'est gentiment moqué de moi : « On reconnaît les vrais jardiniers à la terre qu'ils ont sous les ongles, et les vrais chirurgiens à leurs ongles courts ou rongés ». Depuis, je fais en sorte de les avoir toujours courts. Dans la salle d'opération, les gants enfilés, je me détends toujours les doigts quelques instants, en jouant sur un piano imaginaire. Je ne connais rien au solfège mais, pour la chirurgie, je domine la partition. Pontage coronarien, une intervention bien maîtrisée, seulement 1 à 2 % de complications en moyenne. Combien en ai-je déjà pratiqué dans ma carrière ? Pas loin de cent sûrement. Il ne faut jamais compter, ou alors, seulement sur sa confiance. La patiente est prête, allongée endormie, le respirateur qui ronfle et la poitrine dénudée qui répond doucement, par-dessus l'interminable bip régulier du moniteur, compagnon de nos vies. Interminable oui, j'y compte bien. Scalpel, inciser. Souvent, c'est à cet instant, dès le premier geste que l'on sent si l'on va opérer proprement : la main hésite et les trois heures de l'intervention vont être une suite de doutes échappés, sans pour autant de cicatrices visibles heureusement. Car il suffit généralement de se dire que tout va bien se passer, oui, je connais mon travail, je soigne chaque mouvement avant de soigner le reste, et tout se met bien en place comme sur une planche d'anatomie.
Voilà, j'ouvre le corps et le bal des instruments avec un calme précis et l'assurance : l'avenir de cette patiente vient de se réfugier entre mes mains. Chaque couche du corps a ses dangers, ses incertitudes. Parfois j'ai comme l'image d'un millefeuille : on connaît la recette et la fabrication, mais on n'est jamais sûr de la façon dont le feuilleté va se présenter, comment les couches se seront développées, s'il aura le goût des autres.

Alors on prend ses précautions : radiographies, échographies, imageries de toutes sortes. Je connais l'intérieur de mes patients mieux que le contenu de ma penderie. Je me moque un peu de ne pas remettre la main sur un jeans, mais je mets un point d'honneur à toujours laisser le corps que je visite dans l'état où je l'ai trouvé, en meilleur état même : mes patients sont rangés avec plus de soin que mon appartement, c'est certain.
Epiderme, graisse, muscles, mes doigts se glissent dans les chairs comme ils ont déshabillé la cage thoracique. La chirurgie c'est une danse d'amour. Après quinze années de pratique, je suis devenue une dragueuse de coronaires de première. Je n'ai pas perdu le moindre patient, pas un depuis le dernier en date. Et encore, c'est toujours lui qui me plaque. C'est ce que je me dis depuis ma première intervention : positiver quelques soient les circonstances, ne pas reconnaître ses tords mais être consciente des progrès à faire. Jusqu'au bout je compte bien m'améliorer. Il y a trop de vies à remettre sur le bon chemin pour ressasser les cas qui s'obstinent à faire du hors-piste.
La voilà : la petite artère qui attend que maman la prenne par la main. Cachée près du sternum, pas indispensable aux muscles qu'elle irrigue, canal secondaire qui va fort justement venir seconder une coronaire abîmée. Une artère mammaire au secours d'un coeur en souffrance : une belle rencontre n'est-ce pas ? Je suis un peu l'entremetteuse des vaisseaux sanguins, bonne vieille coquine qui n'a pas son pareil pour faire battre les coeurs.
Vais-je encore y arriver ? Bien sûr : je n'ai rien prévu de mieux pour ce soir.
Je commence par isoler l'artère en la lissant du bout des pinces qui prolongent mes doigts. Je clampe et je coupe, ferme. Enfin, je suture les fines ramifications qui puiseraient du sang plus utile ailleurs.
C'est comme un sapin préparé pour Noël : je coupe la cime et je taille les branches afin qu'il soit parfait pour le foyer qui va l'accueillir.
Trouver une métaphore pour chaque acte pratiqué, une habitude prise depuis que j'enseigne moi-même la chirurgie aux internes. Ca ne rend pas les choses beaucoup plus aisées, mais on explique plus

facilement au patient ainsi qu'à sa famille. Et lorsque l'on comprend, on a moins peur.
C'est fait, j'avais raison de ne pas douter. Maintenant, à ton tour petit coeur, tu vas pouvoir te reposer. Ne crains rien, on va bien s'occuper de ta maîtresse. Je t'assure, c'est la vérité : la machine qui va te remplacer est une vraie tuerie ! Enfin, façon de parler...
Là, il faut mettre les mains dans le cambouis, celui du corps, rouge-oxygène ou carbonisé-bleuté.
Une respiration, longue et lente, que mon air à moi soit au taquet.
Vas-y.
Je désamorce la pompe, grenade inoffensive à la Voulzy, sirop coeur grenadine. Respire, oui, c'est bien : aorte branchée. Respire, oui : veines, l'une après l'autre, connectées. Oui : la machine démarre, le sang circule à nouveau, respire.
Le corps n'a joué au mort qu'une poignée de secondes. Ca fait du bien. Et pour que je ne sois pas la seule à avoir chaud au coeur, je le remplis de sang à bonne température. Ainsi protégé, le muscle cardiaque attendra l'heure de se réveiller.
Jadis, j'étais pleine d'incertitudes. Depuis... L'âge ou l'habitude ? L'inconscience peut-être, l'optimisme de rigueur ? Je dis que tout va bien se passer, et ça réussit. Comme à cet instant, le plus délicat : le point d'entrée dans la coronaire où l'artère de secours va venir se greffer. Oh, rien qu'un trou, un joli petit trou si le bras ne tremble pas, que le ciseau coupe net et que la tête contrôle le tout dans le bon sens.
Et pourquoi en serait-il autrement ? Pourquoi simplement l'imaginer, à quoi bon ?
Parce que je viens de le faire, ça y est, c'est propre, je le savais. Le temps d'une respiration bloquée, la paroi du vaisseau, rougie, qui s'entrouvre et me sourit.
C'est vrai : j'ai toujours trouvé que les incisions ressemblaient à des sourires. Il suffit d'y croire. Et douter, de toute façon, ça n'aide jamais.
Voilà. Trois heures trente ont passé. Il y a eu des complications.
C'était une opération de routine, un pontage comme j'en pratique chaque semaine ou presque. Une intervention banale chez les

personnes de plus de cinquante ans, 1 à 2 % seulement de problèmes en moyenne, affirme-t-on.
C'était ma première fois sur une patiente de dix ans. Une malformation, rare. Comme les complications imprévisibles : un coeur qui ne repart pas, des sutures qui lâchent, une infection qui se développe... 1 à 2 % dans lesquels tout peut arriver.
Je sors du bloc. Que vais-je dire aux parents ? « Madame, monsieur, je suis vraiment désolée, mais j'ai peur que vous deviez supporter son adolescence... »
Quelle horreur !
Je leur ai juste dit « ça va », c'est ce que je me dis tout le temps, et ça marche.
Mais parfois, il y a des complications.
Pourquoi c'est arrivé à ce moment précis ?
Un événement inattendu, peu après que le coeur soit reparti. Je l'ai senti, je l'ai compris.
Ma carrière allait prendre un sacré coup d'arrêt.
J'ai serré les mains sur mon ventre où elles ne servaient plus à rien. Elles devraient s'y habituer, je ne l'avais pas prévu.
1 à 2 % de chance seulement, et pourtant.
Oui, à cet instant, le corps de la petite fille a repris vie ; et dans le mien, j'ai senti comme une complication : je crois que je suis enceinte. Non : je sais que je suis enceinte.
1 à 2 % de chances que cela m'arrive, et pourtant.
Décidément, il ne faut pas compter sur les statistiques, mais seulement sur soi. Et la patience de son mari...
Je viens de sauver un coeur. Je vais en faire partir un autre, à l'intérieur, sans même devoir le toucher du doigt celui-là.
Je souris, j'ai chaud, je ne vais pas tarder à pleurer. Depuis le temps que j'attendais ce moment...
Je regarde mes mains sur mon ventre : je crois que mes ongles vont avoir la permission de repousser.

A.V.S.

Laure BRUSA

J'en ai plein les … tu me fais …. Espèce de …
Je suis accueillie par une bordée d'injures. Il est furieux. ça va barder.
« Tu es encore en retard, c'est toujours la même chose » et les injures reprennent.
Il a soixante ans, les cheveux et la barbe gris et crasseux, ses mains tremblent et il m'insulte.
Ses deux chiens arrivent en remuant la queue, ils me font des fêtes, ça le rend encore plus furieux.
J'essaie de me justifier : " j'ai traversé la ville, et j'ai pris tous les feux rouges, et puis il y avait pas de place pour me garer, j'ai tourné un bon moment ".
« Je m'en fous , tu as qu'à partir avant ».
« Je peux pas ! Oh et puis y en a assez, si vous arrêtez pas de m'insulter je m'en vais ».
« Non, non, c'est moi qui pars ».
Le voilà parti en râlant. Il me laisse seule dans un appartement dans un état lamentable.
Les chiens n'ont pas de place pour se coucher par terre.
Huit chaises sous une table à six places, trois frigos dont un seul fonctionne, un vélo, il n'a qu'une roue, des fauteuils bancals, des armoires.
Le lit est le seul espace libre pour les chiens. Ils s'y couchent, s'y roulent, s'y vautrent avec délice, …
La table est couverte de papiers, de verres sales, de cendriers pleins.
Je commence à ranger. Des chaussettes trempent dans un seau, l'eau est noire.
ça fait une semaine que je suis pas venue, le parterre, dont la couleur d'origine est beige clair, est maintenant gris foncé, la cendre de cigarette s'y est incrustée ; les murs , les meubles sont jaunes, la nicotine s'y est collée.

Une montagne de vaisselle collante, des casseroles brûlées, seule la douche est impeccable…juste un peu de poussière…
La porte s'ouvre, il revient. Dans une main un plant de pensées, dans l'autre un sachet.
« C'est pour toi »
Je feins la surprise, c'est un rituel, ses colères ne durent pas et il se fait pardonner.
Le plant de pensées, il l'a certainement fauché dans un jardin public, le croissant, il l'a acheté avec le peu de monnaie qu'il avait au fond de sa poche.
Tout rentre dans l'ordre, les chiens dorment sur le lit, lui il fume et il boit son vin rouge, moi, je monte un aïoli.
« Mets un peu plus d'ail ». Il y en a quatre gousses. « C'est pas assez ».
La cigarette et l'alcool lui ont brûlé la bouche, il trouve tout fade et ne mange que des aliments épicés, salés, poivrés.
Le roquefort n'est pas assez fort, le piment pas assez pimenté.
Il me montre la dernière lettre qu'il a écrite à Mitterand.
Le style est vif, l'écriture belle bien qu'un peu tremblante, pas une faute de français, pas une faute d'orthographe.
Quand on sait qu'il a fait le routard pendant des années, travaillé par ci par là pour gagner de quoi manger : vendanges, maïs, cerises, asperges. Quand l'hiver approchait, il se couchait dans un fossé en espérant que les gendarmes ou les pompiers le trouveraient ce qui forcément arrivait, et lui permettait de passer l'hiver au chaud dans un hôpital psychiatrique…
Comment se douter que cet homme usé, aigri, malade a été journaliste, qu'il a écrit des articles dans les plus grands journaux parisiens et qu'il était reconnu par toute sa profession.
Un jour il a tout laissé tomber et il est parti sur les routes.
Je sais tout de sa vie sauf la raison de la cassure…
Ce matin il ne crie pas, il est bougon, je m'inquiète.
« Je suis pas bien, je dois avoir de la fièvre, je vais prendre ma température ».
Sitôt dit, sitôt fait, il baisse son caleçon, et le thermomètre entre les fesses il déambule autour de la table. Ébahie, mon balai à la main je le regarde faire.

« Vous seriez mieux allongé sous les couvertures si vous avez de la fièvre ».
« Non, non, quand je m'allonge c'est pire ».
Il faut dire que ce matin je suis venue plus tôt que d'habitude, et que les vapeurs de l'alcool ne se sont pas toutes évaporées…
J'étais en vacances quand ma remplaçante l'a trouvé inanimé sur son lit. Il est mort à l'hôpital tout seul, d'une cirrhose du foie. ça fait dix ans.
Je pense encore à lui.
Et aussi à elle, qui l' a remplacé.
A cette odeur de pain grillé et de lait chaud.
Elle qui me reçoit le matin avec son bon sourire, ses rides creusées par le soleil et l'air de la campagne.
Petite maison coquette, propre comme un sou neuf. Je râle car c'est trop propre, elle a fait son ménage dans la nuit parce qu'elle ne dort pas.
Alors on fait les cuivres, on papote, on fait le tour du jardin ou du poulailler, et je reviens toujours avec deux tomates, ou six œufs, un bouquet de fleurs.
Et on rit, de tout et de rien, je lui raconte mes formations, mes réunions, mes lectures.
Elle me raconte son enfance, sa jeunesse, son mari et la maison qu'ils ont construite de leurs mains.
On a les mêmes goûts, la campagne, la nature, les champignons, la lecture.
L'après-midi, quatorze heures « vite, vite, dépêchez-vous, ça commence ».
Encore un rituel, celui des « Feux de l'amour ».
Je voudrais commencer à faire un peu de ménage, un peu de poussière dans la chambre pendant qu'elle regarde son feuilleton.
« Vous faites trop de bruit, et puis je l'ai fait, asseyez-vous ».
C'est un ordre. Alors je m'assoie et je regarde avec elle. Elle adore ça, elle fait les commentaires, elle devine ce qui va se passer, et elle rit.
Certains jours j'ai des surprises : un nouveau chien qu'elle ou sa fille ont trouvé, errant, malade, elles le soignent, le chouchoutent,

des fois c'est un chat, un jour elle m'a montré une caille blessée qu'elle avait mise dans une cage en attendant qu'elle guérisse.
« Pourquoi vous avez mis ce miroir dans la cage ? »
« Té ! pour pas quelle se sente seule ! »
L'hiver le rouge-gorge vient sur le rebord de la fenêtre et l'appelle jusqu'à ce qu'elle sorte.
Pour lui donner quelques miettes.
Et puis elle souffre, elle s'étiole, l'hôpital.
Quand elle revient à la maison on sait que ce n'est plus pour longtemps.
Mon dernier travail, ça a été de lui tenir la main pendant les deux heures qui lui étaient accordées par sa caisse de retraite.

Je suis aide à domicile et je les ai aimés …

Tome 3, c'est la manière pour nous de tisser un lien, une continuité de l'œuvre produite pour la troisième année consécutive par des auteurs de tous horizons, de tous métiers, de tous âges. Seul l'appel à contribution faisait unité a priori - *Parler du travail : oserez vous prendre la plume ?*

Nous espérions effectivement que beaucoup prendraient la plume... ou le clavier pour apporter, encore une fois, une contribution originale et décalée à toutes les initiatives du Réseau ANACT dans le cadre de la Semaine pour la Qualité de Vie au Travail.

En lisant ce recueil, extrait des 62 nouvelles que nous avons reçues cette année, après 45 l'an dernier et 27 en 2006, vous trouverez peut-être un fil directeur, ce sera le vôtre.

Selon votre état, votre propre rapport au travail, vous serez peut-être marqué par la tonalité pessimiste de nombreuses nouvelles : celles qui parlent de souffrance, de non reconnaissance, de difficultés à trouver sa place dans le monde du travail, celles de ceux qui n'ont pas ou plus d'espoir quant à ce travail qui occupe un si grand espace de notre vie...

Pour d'autres, ce qui réjouira c'est la permanence du goût pour le travail bien fait, celui dans lequel on se réalise, qui fait rêver et qui transporte, même lorsqu'il n'a pas été pensé pour cela. On trouvera des témoignages de plaisir, réel ou fantasmé, de mémoires pleines de belles histoires et de rencontres façonnées au travail...

Mais en fait ce qui traverse le plus grand nombre de nouvelles est le constat toujours renouvelé que le monde du travail, c'est le monde tout court... c'est un grand théatre avec beaucoup de rôles écrits, de scénarios qui ne donnent pas toujours ce que l'on en attendait. C'est aussi le monde des improvisations, celles qui n'étaient pas prévues ou souhaitées celles qui sont attendues comme signe d'engagement et de travail bien fait.

La plupart des nouvelles sont surtout l'occasion de raconter les relations entre les êtres humains au travail ; elles sont une composante majeure de ce que l'on y vit et donc de ce que l'on pourra y exprimer. Ces lectures pourraient nous faire imaginer que ce que l'on pense du travail est en grande partie lié à ce que l'on pense de ceux avec qui l'on travaille.

Serge Deltor
Directeur de l'ARACT

l'Europe s'engage en Languedoc-Roussillon
anact
la Région Languedoc Roussillon